

Université de Montréal

**WARREN, RHODE ISLAND. L'ÉVOLUTION D'UNE PETITE COMMUNAUTÉ
CANADIENNE-FRANÇAISE ÉTABLIE EN NOUVELLE-ANGLETERRE, 1895-1910**

Par

Marie Bélisle

Département d'histoire

Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

En vue de l'obtention du grade de

Maître ès arts en histoire

Août 2011

© Marie Bélisle, 2011

Université de Montréal

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :
*Warren, Rhode Island. L'évolution d'une petite communauté
canadienne-française établie en Nouvelle-Angleterre, 1895-1910*

Présenté par
Marie Bélisle

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Jacques Rouillard

.....

Président-rapporteur

Bruno Ramirez

.....

Directeur de recherche

Christian Dessureault

.....

Membre du jury

Résumé

Aux lendemains de la Guerre de Sécession, le petit centre manufacturier de Warren, dans l'État du Rhode Island, attira plusieurs immigrants canadiens-français en quête de travail. Ces derniers s'organiseront rapidement en établissant un réseau paroissial, en fondant plusieurs sociétés mutuelles et en multipliant les commerces prêts à desservir une clientèle francophone de plus en plus nombreuse.

Les premiers stades de développement de la communauté (1888-1895) avaient déjà été observés par Jean Lamarre dans le cadre de son mémoire de maîtrise (1985). D'une part, le chercheur avait remarqué un phénomène graduel d'enracinement des paroissiens et, d'autre part, l'analyse de leur profil socio-économique indiquait qu'ils travaillaient majoritairement à la filature.

Par cette étude, nous avons voulu revisiter cette communauté au moment où sa présence dans le paysage industriel et urbain de Warren apparaît consolidée. Grâce aux listes nominatives du recensement fédéral de 1910 et aux publications gouvernementales parues à la même époque, nous évaluons l'ampleur des changements socio-économiques transformant la communauté en l'espace d'une quinzaine d'années. L'observation du processus d'intégration des Canadiens français à l'environnement industriel est complétée par une analyse de l'apport des femmes et des enfants au ménage ouvrier. Les conclusions principales de cette étude démontrent que malgré l'attrait indéniable que représente encore et toujours le secteur manufacturier auprès de nombreux travailleurs, les Canadiens français jouissent en 1910 d'une qualité de vie généralement supérieure à celle qui caractérisait leurs débuts au sein de la localité. Leur situation socio-économique s'apparentera d'ailleurs davantage à celle des anglophones de Warren, *Yankees* et Irlandais, que de celle des représentants de la « nouvelle vague d'immigration » (Polonais, Italiens et Portugais).

Mots-clés : Canadiens français, Franco-Américains, immigration en Nouvelle-Angleterre, Rhode Island, secteur manufacturier, filatures, ouvriers, économie locale, travail salarié, dynamiques familiales, ménages.

Abstract

In the aftermath of the Civil War, the small manufacturing center of Warren, Rhode Island, attracted many French Canadians immigrants in search of work and economic betterment. They rapidly organized themselves by establishing a parish network, by founding several mutual aid societies and by multiplying shops that were ready to welcome more and more customers.

The early stages of development of the community (1888-1895) have already been observed by Jean Lamarre in his Master's thesis (1895). On one hand, the researcher noticed a gradual process of settlement occurring among the parishioners and, on the other hand, the analysis of their socio-economic profile indicated that most of them worked in the cotton mills.

By this study, we wanted to revisit this community when its presence in Warren's industrial and urban area seemed consolidated. Through a systematic use of the unpublished nominative lists from the 1910 Federal Census of the United States as well as published government documents, this thesis assesses the extent of socio-economic changes that have transformed the community over the course of fifteen years. The observation of the integration process of French Canadian into the industrial environment is supplemented by an analysis of women and children's contribution into the household economy. The main conclusions of this study show that despite the fact that a significant proportion of workers are still employed in the manufacturing sector, the French Canadian population of Warren mainly enjoys a better quality of life in 1910 than in the earlier era. Their socio-economic situation places them closer to their Yankees and Irish neighbours than to their "new immigration" counterparts (Poles, Italians, Portuguese).

Keywords: French Canadians, immigration to New England, Rhode Island, manufacturing sector, cotton mills, workers, local economy, wage labour, household economy, families.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	iii
Abstract.....	iv
Liste des tableaux.....	vii
Liste des graphiques.....	ix
Remerciements.....	x

INTRODUCTION.....1

A) Survol historiographique.....	4
a) Émigration et réactions des contemporains de l'époque.....	4
b) De nouvelles perspectives.....	10
Récentes synthèses et rigueur scientifique – Le renouveau des années 1960 – Immigration et <i>labor history</i> – Le ménage immigrant – Intimité et histoire	
B) Hypothèses, méthodologie et sources.....	20

CHAPITRE 1

HISTORIQUE D'UNE ÉMIGRATION. RÉPULSION, ATTRACTION ET ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF.....25

1.1. L'exode rural.....	26
De la campagne à la ville, en passant par le front pionnier – Migrations transfrontalières	
1.2. L'industrie manufacturière du Rhode Island.....	33
Un virage économique – Deux fondateurs, deux systèmes – Immigration et prolétarisation – Immigrer dans des centres manufacturiers	
1.3. La ville de Warren.....	43
La terre, la mer et l'usine – Un secteur industriel en pleine expansion – L'arrivée d'une main-d'œuvre multiculturelle	
1.4. La paroisse Saint-Jean-Baptiste et ses habitants.....	51
Une paroisse populeuse et dynamique – Des notables en bottes de travail – Une communauté bien ancrée	
Conclusion.....	63

CHAPITRE 2

USINES, CHANTIERS ET COMPAGNIE(S). LA MAIN-D'ŒUVRE ET L'ÉCONOMIE LOCALE.....65

2.1. L'intégration des Canadiens français au marché du travail.....	66
Du tissu, des briques, des rails et des huîtres – Hommes de main et hommes d'affaires – Secteur primaire, secteur impopulaire	

2.2. La vie à la filature.....	84
Catégoriser, cette tâche laborieuse – Du coton brut au tissu – Postes recherchés – Des « <i>jobs</i> de femmes » -	
2.3. Filer et tisser à Warren.....	92
Sexe, travail et filature – Ethnicité et emplois – Rancunes durables ou brouilles bénignes?	
Conclusion.....	102

CHAPITRE 3

DE LA CUISINE À L'USINE. LES CONTRIBUTIONS DES ÉPOUSES ET DES ENFANTS À L'ÉCONOMIE FAMILIALE.....

3.1. Femmes mariées et travail rémunéré.....	105
La parfaite ménagère et l'ouvrière – L'importance du cycle familial – Chômage, maladie et autres événements malheureux – Des épouses à la manufacture – Le cas des épouses cols blancs – Travail et ethnicité	
3.2. Jeunesse au travail.....	119
Imaginaire collectif et problèmes méthodologiques – Budget et petites paies – Le baptême du travail salarié – La fin des classes – Scolarité, travail et ethnicité	
3.3. Obligations familiales et sacrifices individuels.....	139
Conclusion.....	142

CONCLUSION.....

BIBLIOGRAPHIE.....

ANNEXES

Liste des tableaux

CHAPITRE 1

1.1 Immigration canadienne-française au Rhode Island, 1850-1910.....	40
1.2 Population de Warren, 1865-1910	48
1.3 Nombre et pourcentage des différents groupes ethniques résidant à Warren, 1865-1915.....	49
1.4 Nombre et pourcentage des autres communautés ethniques de Warren, 1895-1915	50
1.5 Nombre de Canadiens français déclarant habiter sur les rues composant le cœur du P'tit Canada, Warren, 1910	53
1.6 Emplois déclarés en 1910 par les Canadiens français de Warren occupant une charge publique entre 1899 et 1919	58
1.7 Fréquence des patronymes des chefs de famille canadiens-français résidant à Warren en 1910.....	60

CHAPITRE 2

2.1. Principaux lieux de travail des Canadiens français résidant à Warren en 1910.....	67
2.2 Nombre et pourcentage de la force de travail canadienne-française masculine employée à la filature en 1888, 1895 et 1910	68
2.3 Type d'emploi déclaré par les Canadiens français résidant à Warren, par sexe, en 1885, 1895 et 1910.....	75
2.4 Type de commerce tenu à Warren en 1910, selon l'appartenance ethnique du propriétaire.....	77
2.5 Lieu de naissance et date d'arrivée aux États-Unis des commerçants canadiens-français résidant à Warren en 1910	79
2.6 Employeurs établis à Warren en 1910, en fonction du groupe ethnique.....	81
2.7 Travailleurs agricoles et maris établis à Warren en 1910, en fonction du groupe ethnique	83
2.8 Fréquence des emplois recensés dans l'échantillon de la population totale établie en Warren en 1910, toutes ethnies confondues, en fonction du sexe.....	94

2.9 Répartition selon le groupe ethnique de la main-d'œuvre ouvrière et cadre travaillant aux filatures de Warren, 1910.....	96
2.10 Répartition des employés au sein des filatures de Warren, tous sexes confondus, en fonction du groupe ethnique, 1910.....	100

CHAPITRE 3

3.1 État civil des travailleuses canadiennes-françaises de Warren et de Lowell (1910), et de Central Falls (1915)	107
3.2 Âge et situation familiale des épouses canadiennes-françaises déclarant un emploi à Warren, 1910.....	110
3.3 Nature du travail des épouses canadiennes-françaises résidant à Warren en 1910	113
3.4 Emplois occupés à la filature par les épouses canadiennes-françaises salariées, Warren, 1910.....	115
3.5 Pourcentage de la main-d'œuvre féminine mariée selon l'origine ethnique et les emplois occupés, Warren, 1910	117
3.6 Secteurs d'emplois intégrés par les maris des épouses salariées selon le groupe ethnique, Warren, 1910	117
3.7 Lieu de travail et type d'emploi occupé par les travailleurs âgés de 14 à 20 ans résidant à Warren en 1910	125
3.8 Lieu de travail des Canadiens français âgés de 14 à 20 ans selon leur lieu de naissance et celui de leurs parents, Warren, 1910.....	125
3.9 Moyenne d'âge des jeunes travailleurs canadiens-français occupant les principaux emplois à la filature, Warren, 1910	126
3.10 Principaux emplois occupés par les jeunes canadiens-français âgés de 14 à 20 ans travaillant à la filature, par sexe, selon l'emploi du père, à Warren en 1910.....	128
3.11 Étudiants canadiens-français âgés de 16 à 18 ans, selon l'emploi déclaré par le père et la date de l'arrivée de celui-ci à Warren, 1910.....	133
3.12 Type des ménages, en fonction de la présence de membres salariés, où habitent les écoliers canadiens-français âgés de 14 ans ou moins de Warren en 1910	134
3.13 Composition des ménages dirigés par des parents canadiens-français veufs, en fonction de leur sexe et du nombre d'enfants présents au nid familial, Warren, 1910.....	140

Liste des graphiques

CHAPITRE 1

1.1 Âge de la population canadienne-française de Warren, 1910.....	62
--	----

CHAPITRE 3

3.1 Pourcentage des fils et filles canadiens-français résidant au nid familial et déclarant un emploi, selon leur âge, Warren, 1910	129
3.2 Pourcentage des fils et filles canadiens-français résidant au nid familial et fréquentant l'école, selon leur âge, Warren, 1910	132
3.3 Pourcentage des jeunes canadiens-français, membres de la nouvelle immigration et anglo-celtiques résidant au nid familial et fréquentant l'école, Warren, 1910	135
3.4 Pourcentage des jeunes canadiens-français, membres de la nouvelle immigration et anglo-celtiques résidant au nid familial et déclarant un emploi, Warren, 1910.....	137
3.5 Pourcentage des jeunes filles canadiennes-françaises, membres de la nouvelle immigration et anglo-celtiques résidant au nid familial et déclarant un emploi, Warren, 1910.....	138

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier vivement mon directeur de recherche Bruno Ramirez, qui m'a guidée tout au long de mes recherches. Vos commentaires m'ont aidée à clarifier mes idées, à élaborer mes hypothèses et à pousser toujours un peu plus loin ma réflexion. Vos recommandations et vos encouragements furent toujours très précieux, et me fournirent l'énergie et l'envie de mener ce projet à terme. Merci pour cette passion contagieuse dont vous avez fait part.

Un gros merci à Marie-Paule Dessaint, qui m'a permis d'affronter avec succès la cauchemardesque et angoissante page blanche. Ta présence rassurante et tes nombreux conseils m'ont d'abord aidée à apprivoiser pour ensuite apprécier le rocambolesque processus de rédaction. J'en suis ainsi ressortie non seulement indemne, mais également grandie.

Merci aussi à mes parents, qui furent à mes côtés pendant ce long cheminement et qui connaissent probablement déjà ce mémoire par cœur. Maman, tu m'as souvent raconté avec fierté l'histoire familiale d'arrière-grand-maman Démérice et c'est à toi que je dois l'idée initiale de cette recherche. Ton travail acharné et ton amour d'apprendre m'inspirent vraiment. Papa, ton soutien moral et ton intérêt pour mes petites découvertes furent très appréciés. Tu m'as toujours encouragée à choisir la voie qui allait me rendre heureuse, peu importe les obstacles. Et quelques mots enfin à l'endroit de Guy; mille mercis pour ta générosité, ta présence et ton soutien constant. J'y suis arrivée, moi aussi.

Je veux saluer toute l'équipe de la boutique Ernest, en particulier Isabelle « patronne » Brabant et Ghislaine « assistante-patronne » Hankare. Je me souviendrai de tous les rires partagés qui réussirent à chasser toute morosité de mes journées de passage à vide. Juste pour vous : « T. O.! »

Enfin, merci à mon *chum*, mon amour, que j'aime et que j'adore. Tu m'as chaleureusement accueillie au creux de ton épaule lors des moments plus difficiles, tu m'as joyeusement serrée dans tes bras pour me féliciter de mes réussites quotidiennes. J'espère demeurer lovée au chaud contre toi pour bien longtemps encore. Je t'aime.

Merci à vous tous. Du fond du cœur.

INTRODUCTION

You and your folks do not belong there, Joe. We are a rural race; our land is extraordinarily fertile and should be made to produce enough for all. If the Americans want to enlarge their manufacturing industry, very well, but our people should not be ensnared by them. [...] Here you have space, air, and all the essentials of life, a little more perhaps. Your children are not dressed like city folks, but they are kept warm in the winter [...] The little luxuries that they might get out of their earnings will take away from them this so important feeling. They will be driven like cattle; they will be 'foreigners', they will be 'immigrants'. As a rule, an immigrant is a poor devil who leaves his country because he is sure to suffer from hunger and cold he if stays¹.

Au grand malheur de ce propriétaire du magasin général du village pourtant convaincant, son client dénommé Joe est resté sourd à cette éloquente plaidoirie qui lui était destinée et prit la route des « États » avec sa femme et ses cinq enfants. Comme lui, près d'un million de Canadiens français quitteront la mère patrie entre 1840 et 1930 pour s'établir en contrée américaine et y trouver du travail. À l'exception d'une poignée qui préférera la région des Grands Lacs², les émigrants se dirigeront généralement vers la Nouvelle-Angleterre, caractérisée par ses nombreux centres manufacturiers. Certains traverseront la frontière seuls, travailleront dans les usines, ramasseront un léger pécule et reviendront au pays pour en faire bénéficier leurs proches. Généralement des hommes célibataires sans attache, ces derniers seront surnommés péjorativement des « oiseaux de passage » par les propriétaires d'usines américains. D'autres, comme Joe, s'établiront de façon permanente en entraînant leur famille dans l'aventure américaine, profitant de la main-d'œuvre qu'offraient épouses et enfants. Ce type d'immigration gagnera en popularité au fur et à mesure que

¹ Témoignage d'une ex-ouvrière de Manchester (anonyme), tiré de C. Stewart Doty. *The First Franco-Americans. New England Life Histories From the Federal Writer's Project, 1938-1939*, The University of Maine at Orono Press, Orono, Maine, 1985, p.39.

² Voir Jean Lamarre. *La migration des Canadiens français vers le Michigan, 1840-1914. Leur contribution au développement socioéconomique de la région*, Ph. D. (Histoire), Université de Montréal, 1995, 495 pages.

« l'exode » prendra de l'ampleur. Remède marginal à une situation d'urgence à ses débuts, l'immigration deviendra rapidement une occasion d'améliorer le sort du ménage dans un environnement qui n'était pas tout à fait étranger.

N'en déplaise au commerçant cité plus haut, ceux qui « désertaient » le Québec n'étaient pas tous de pauvres diables renonçant à l'air pur pour profiter de produits de luxe. Journaliers agricoles ou ruraux pour la plupart, ces émigrants ont fait un choix pondéré en tournant le dos à leur paroisse d'origine. Ne pouvant plus subvenir convenablement à leurs besoins en milieu rural et désirant simplement améliorer leur niveau de vie, ces Canadiens français ont échangé leur mode de vie agricole pour celui industriel que leur proposaient les compagnies américaines en pleine expansion. Certains s'établirent à Manchester (N.H.), encouragés par les nombreux postes offerts par l'imposante usine *Amoskeag*. D'autres ont préféré immigrer à Woonsocket (R.I.), gonflant ainsi les rangs de la ville surnommée bien à propos « la plus française d'Amérique ». Des destinations comme Fall River, Lowell, New Bedford, Worcester (Mass.) et Lewiston (Me.) furent elles aussi populaires, les communautés franco-américaines y étant bien implantées.

De plus petits centres manufacturiers, comme Southbridge (Mass.), Biddeford (Me.) ou Warren (R.I.), ont su néanmoins attirer quelques immigrants canadiens-français qui, pour diverses raisons, ont privilégié ces municipalités offrant des environnements industriels moins impressionnants. L'étude de leur présence en sol américain, pourtant marquante, a cependant souvent été délaissée au profit de celle des

plus grandes villes, de véritables points névralgiques du phénomène migratoire. Tout en reconnaissant l'utilité et l'excellence de ces travaux, il nous semble pourtant souhaitable d'approfondir les connaissances sur les communautés franco-américaines habitant ces villages. Nous souhaitons ainsi simplement démontrer que les grands centres n'étaient qu'une option parmi d'autres pour des immigrants qui choisissaient leur lieu de destination en fonction de plusieurs facteurs, dont la présence d'industries locales et celle de parents préalablement établis.

Voilà ce qui explique en partie notre choix d'étudier la paroisse canadienne-française de la petite localité moins connue de Warren. Ses habitants, ses travailleurs, ses ménages seront étudiés de plus près, tout en tentant de les replacer dans le contexte industriel caractéristique du début du siècle dans lequel ils évoluaient. Ces immigrants étaient-ils partie intégrante d'un microcosme représentatif de la réalité vécue par leurs compères dispersés dans les grands centres manufacturiers? Pourquoi avoir choisi cette petite ville un peu plus reculée et, surtout, comment et à quel niveau se sont-ils intégrés à l'économie locale? Nos axes et hypothèses de recherche, où nous préciserons nos questionnements du même ordre, seront présentés plus loin en détail, soutenus par l'explication de la méthodologie employée. Pour l'instant, afin de dégager les principales tendances et percées dans le domaine et de relever par la bande les courants qui nous ont inspirée cette présente étude, nous ferons un survol historiographique des ouvrages consacrés à la Franco-Américanie. Parce que nous ne prétendons pas couvrir plus d'un siècle de recherches, cette présentation ne se veut pas exhaustive, mais plutôt représentative de l'évolution de certains courants précis.

A- Survol historiographique

a) *Émigration et réactions des contemporains de l'époque*

Le départ des Canadiens français a causé plusieurs remous au sein de la société québécoise de l'époque. Déjà dans les années 1840, le phénomène commençait à inquiéter les membres de l'élite. Après avoir fait l'objet de quelques lignes dans le fameux rapport Durham (1840)³, il fut au cœur des préoccupations des élus de l'Assemblée législative, ces derniers ordonnant une enquête sur les causes de l'émigration canadienne-française en territoire américain (1849). Déterminée à saisir davantage la portée et les raisons de ce départ massif pour ainsi mieux l'enrayer, l'Assemblée en remettra en demandant une seconde commission d'enquête, requérant cette fois l'avis et l'aide des curés de paroisses et de cantons. Le bilan qui en résultera ne sera pas très flatteur ni optimiste pour les Canadiens français expatriés : « Partout ils sont employés aux travaux les plus pénibles, les plus durs et les moins rémunératifs (*sic*). Les uns comme les autres n'y vivent que dans l'intention d'y gagner quelque argent et de revenir dans leur pays. Tous y éprouvent des déceptions bien pénibles à supporter⁴ ».

Ce discours sera repris dans des écrits pamphlétaires généralement rédigés par des membres du clergé, alertés par l'affront qu'osaient leur faire les émigrants

³ On pouvait y lire : « Depuis longtemps, chaque année, des jeunes gens de la partie française du Bas-Canada émigrent en grand nombre vers les États du Nord de l'Union américaine, où ils sont hautement estimés comme manœuvres, où ils gagnent de bons salaires et reviennent en général à la maison quelques mois ou quelques années plus tard avec leurs épargnes [...] ». *Le rapport Durham*, trad. par Denis Bertrand et Albert Desbiens; introduction et appareil didactique de Denis Bertrand et André Lavallée, Montréal, Les Éditions Sainte-Marie, 1969, pp.111-112.

⁴ « Rapport du comité spécial nommé pour s'enquérir des causes de l'émigration du Canada aux États-Unis d'Amérique ou ailleurs, pour 1857 », *Assemblée législative*, 15^e vol., annexe n^o. 47, cité dans Yolande Lavoie. *L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1979, p.15.

canadiens-français. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la majorité de ces articles et livres parurent dans les années 1890 et 1920, ces deux décennies ayant connu l'apogée du mouvement migratoire. On y déplorera la perte de « bras nécessaires [qui retardait] l'essor de [la] race en diminuant la puissance rayonnante de [l'] esprit catholique et français⁵». Publiés au Québec sous des titres évocateurs et accrocheurs comme *Gardons les nôtres*, *Pour rester au pays* ou *La perte du capital humain*⁶, ces textes empreints de l'idéologie de la survivance avaient comme but non pas tant de ramener les exilés à bon port, mais plutôt d'empêcher que d'autres soient tentés de les imiter. On mettra alors en garde le cultivateur qui troquera son mode de vie sain contre celui épouvantable de l'ouvrier. Pour assouvir ses envies de luxe et ses petits caprices, il deviendra « l'esclave de l'usine », délaissant à tout jamais le calme et la liberté de la campagne où il était « roi en son domaine »⁷. Pire, le contact avec ces « Babylones modernes » ne lui apporteront que ruine et perversion, et il perdra à tout jamais sa langue et sa foi, fondements mêmes de son identité canadienne-française⁸. En idéalisant la culture des terres et en diabolisant le travail en manufacture, les tenants de ce discours agriculturiste et conservateur espéraient inciter leurs ouailles à coloniser des territoires régionaux; de l'Abitibi à la Gaspésie en passant par le Lac-St-Jean, toutes ces contrées débordent apparemment de terres fertiles, de ressources minières abondantes et de forêts luxuriantes. Même l'émigration vers l'Ouest canadien fera figure de moindre mal en comparaison avec celle se dirigeant vers la Nouvelle-

⁵ Abbé Georges-Marie Bilodeau. *Pour rester au pays. Étude sur l'émigration des Canadiens français aux États-Unis. Causes. Remèdes*, Québec, L'Action Sociale limitée, 1926, p.12.

⁶ Consulter Arsène Paquin. « Gardons les nôtres », dans *Le Terroir*, vol. 4, n^o. 9, pp.400-409; G.-M. Bilodeau, *Ibid.*, 168 pages; L.-D. Durand. « La perte du capital humain : l'émigration aux États-Unis », dans *L'Action française*, vol. 11, no. 3, pp.130-140.

⁷ G.-M. Bilodeau, *Op. cit.*, p.7.

⁸Extrait d'une lettre de *Nos Seigneurs les Archevêques et Évêques des provinces ecclésiastiques de Québec, de Montréal et d'Ottawa*, janvier 1894, citée dans *Ibid.*, p.154-155.

Angleterre, ce qui n'est pas peu dire. Et aux fidèles qui manifestèrent le désir de quitter la province malgré tous ces avertissements, l'évêque de Trois-Rivières leur invectiva dans un dernier souffle : « Que l'on se contente de ce que l'on a et si l'on n'a pas assez, que l'on sache souffrir, la souffrance a son mérite⁹ ».

Il serait injuste d'accoler ce discours à l'ensemble de l'élite cléricale. Sans être dissidents à tout point de vue, certains curés seront plus positifs envers le mouvement migratoire. Lançant une flèche à quelques-uns de ses frères ecclésiastiques demeurés au Québec cités précédemment, « de fort braves gens qui travaillent pour de fort bonnes causes, mais *en dehors de leur idée*, ils ne veulent absolument voir que décadence, catastrophe et ruine complète¹⁰ », le jésuite Édouard Hamon voyagera aux États-Unis et rencontrera plusieurs Canadiens français exilés. De ce contact direct fut produite la première synthèse publiée traitant de la communauté franco-américaine (1891). Le jésuite avait comme but de nous « donner une idée *exacte* de la situation matérielle et religieuse » qui prévalait et, surtout, des « efforts » mis en œuvre pour conserver langue et foi¹¹. En ce sens, les Canadiens expatriés apparaissaient dorénavant comme étant un peuple « d'énergie et de cœur, honnêtes et industriels, et qui, sur la terre étrangère, restent toujours catholique et français¹²».

⁹ Mgr Lafleche (1880), cité dans Honoré Julien Jean-Baptiste Chouinard, *Fête nationale des Canadiens français célébrée à Québec en 1880*, tiré de François Weil, *Les Franco-Américains*, Tours, Belin, 1989, p. 29.

¹⁰ Édouard Hamon. *Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre*, Québec, N. S. Hardy, 1891, p.xii. L'italique est dans le texte.

¹¹ *Ibid.*, p.xv.

¹² *Ibid.*, p.xiii.

L'éloge ainsi fait des immigrants de la part d'Hamon cache pourtant quelque chose. Moins de dix ans auparavant, le prêtre s'était improvisé dramaturge et avait fait paraître la pièce *Exil et Patrie* (1882)¹³, où il décriait avec vigueur l'émigration en Nouvelle-Angleterre et favorisait la colonisation de la région d'Ottawa. Son personnage du Canadien revenant au pays qui tente de convaincre ses compatriotes de le suivre aux *States* est une caricature en soi, ponctuait ses phrases de mots anglais et dénigrant la culture de la terre. De la même façon, les Québécois résistant à son magnétisme y sont représentés comme étant de valeureux soldats qui tiennent à leur patrie et à leur identité¹⁴. L'abandon de tels propos de la part du jésuite dans les années 1890 s'explique par le fait que l'émigration, si critiquée soit-elle, était un phénomène qu'on ne pouvait dorénavant plus ignorer, prenant une ampleur alarmante dans cette décennie. Dans ce cas, des clercs tels Hamon croyaient n'avoir d'autre choix que de veiller à ce que leurs brebis ne s'égarèrent pas au contact d'influences étrangères. Mieux, ces prêtres missionnaires souhaiteront encadrer de façon « sage et intelligente » l'établissement des immigrants canadiens-français en sol américain et participeront ainsi à la « noble mission » qu'est l'expansion du catholicisme en Amérique¹⁵. Cette légitimation messianique du mouvement migratoire basée sur les volontés de la Providence apparaît comme une solution pour des ecclésiastiques

¹³ Édouard Hamon. *Exil et Patrie, drame en 5 actes*, Montréal, J. Chapleau et Fils, 1882, 56 pages.

¹⁴ Ce dialogue est un exemple patent de la psychologie des personnages et de l'idéologie du jésuite : Waterspout (Canadien anglicisé) – « [...] Après les États, *you know*, le Canada est triste.

Latouche (Habitant) – Eh bien, monsieur, retournez donc d'où vous venez; le plus vite vous partirez, le mieux se sera.

Wat. - *Excuse me, sir*, je viens de la terre de la liberté : *The land of the brave and the free*. Liberté de la presse, liberté de la conscience, liberté de la parole, tandis qu'au Canada...

Lat.- Oui, oui, je comprends. Suffit. Moi à mon tour, je vous dirai avec la franchise d'un canadien-français (*sic*) que j'en ai bien petite estime ceux qui rabaissent sans raison leurs compatriotes, qui nient leurs qualités les plus évidentes et ne trouvent rien de bon dans leur patrie. Je méprise également un renégat de son pays et un renégat de sa religion ». É. Hamon, *Exil et patrie...* *Op. cit.*, p.10.

¹⁵ É. Hamon, *Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre...* *Op. cit.*, p.3.

convaincus du bien-fondé de leur entreprise et qui réalisent qu'il est dorénavant futile de condamner une émigration bien réelle¹⁶.

La synthèse de D.-M.-A Magnan (1913) s'inscrit dans cette veine. L'abbé y fera l'apologie de ses ouailles franco-américaines, les dépeignant comme étant les descendants d'une « race forte, endurcis aux rudes travaux de la ferme » et qui, grâce à leur débrouillardise et à leur « esprit inventif », représentaient un atout « incalculable » pour la société américaine¹⁷. Le salut de cette « race étonnante¹⁸ » était alors assuré grâce au clergé canadien, ce dernier travaillant à reconstituer les « forteresses inexpugnables [...] de la foi¹⁹ » qu'étaient les paroisses tout en veillant à la mise sur pied des sociétés nationales. L'accent mis sur la mission providentielle du clergé et des immigrants et sur le féroce attachement de ceux-ci à leurs origines met en lumière le poids de l'idéologie de la survivance canadienne-française dans ce type d'ouvrage. Nous retrouvons le même discours dans les synthèses de Desrosiers et Fournet (1911)²⁰ et d'Alexandre Goulet (1934)²¹, qui mettent encore à l'avant-scène les élites cléricales au cœur de la vie communautaire d'un peuple bon et fier.

En même temps, nous comprenons mieux les raisons qui ont poussé ces auteurs à réhabiliter l'émigrant canadien-français dans l'imaginaire collectif. En plus

¹⁶ Sur la légitimation du mouvement migratoire, voir André Sénécal, « La thèse messianique et les Franco-Américains », dans *RHAF*, vol.34, no.4, 1981, pp.557-567.

¹⁷ D.-M.-A. Magnan. *Histoire de la race française aux États-Unis*, Paris, Charles Amat, 1913, p.252.

¹⁸ *Ibid.*, p.280.

¹⁹ *Ibid.*, p.256.

²⁰ Adélaré Desrosiers et Pierre Auguste Fournet. *La race française en Amérique*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1911, 293 pages.

²¹ Alexandre Goulet. *Une Nouvelle-France en Nouvelle-Angleterre*, Paris, Librairie de jurisprudence ancienne et moderne, 1934, 158 pages.

d'espérer de nouveaux venus pour défendre les acquis des petites communautés déjà établies en sol américain, l'accomplissement des vœux de la Providence requérait des effectifs empreints de vertu. L'ouvrière ou la représentante qu'on en faisait de celle-ci demeure un exemple probant des conséquences de cette cure. De jeune fille dévergondée, indépendante, délurée et orgueilleuse²², elle est devenue charitable, pure et modeste, empruntant des airs à la Vierge²³. Si l'élite en défaveur de l'immigration offrait une vision caricaturale de l'émigrant, celle en sa faveur en faisait tout autant et ce, pour des raisons bien différentes.

La dernière synthèse transpirant cet idéal de survivance est parue sous la plume de Robert Rumilly (1958)²⁴. Ultraconservateur, le biographe attiré de Duplessis et disciple de Maurras a pondu sur commande cette *Histoire des Franco-Américains* narrative et anecdotique qui s'intéresse particulièrement aux institutions canadiennes-françaises, faisant le parallèle avec celles du Québec. L'élite y est encore une fois représentée comme étant la promesse de sauvegarde des caractéristiques catholiques et françaises, fondements de l'identité de la « race ». Qu'elle soit perçue comme étant la « meilleure histoire des Canadiens français à ce jour²⁵ » ou comme étant « pesante, médiocre et complaisante²⁶ », la synthèse de Rumilly demeurait jusqu'alors le seul ouvrage décrivant de fond en comble le mouvement migratoire et l'établissement des

²² G.-M. Bilodeau, *Op. cit.*, p.23.

²³ D.-M.-A. Magnan, *Op. cit.*, p.288.

²⁴ Robert Rumilly. *Histoire des Franco-Américains*, Montréal, Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, 1958, 552 pages.

²⁵ Elliott Robert Barkan. « French Canadians », dans Stephan Thernstrom (dir.) *Harvard Encyclopedia of Ethnic Groups*, Cambridge, Harvard University Press, 1980, p.401. Traduction libre de l'anglais.

²⁶ François Weil, « L'historiographie des Franco-Américains, hier, aujourd'hui et demain », dans Dean Louder (dir.). *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, Sainte-Foy, PUL, 1991, p.277.

nouveaux arrivants. Une œuvre colossale et controversée, qui a cependant le mérite d'avoir été longtemps le chef de file dans le domaine.

b) De nouvelles perspectives

Récents synthèses et rigueur scientifique

Le littéraire Armand Chartier et l'historien Yves Roby mettront bientôt fin à cette disette dans l'historiographie québécoise. L'*Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*²⁷ du premier et *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*²⁸ du second paraîtront presque simultanément au début des années 1990. Si le titre et l'ambition même de ces deux projets respectifs évoquent l'ouvrage de Rumilly, il en va autrement de la thèse principale. Intéressés aux aussi par la formation des paroisses canadiennes-françaises en sol américain, par la création de journaux ethniques et autres institutions nationales, Chartier et Roby abordent le thème de la survivance d'un angle différent. Si la survie du fait français demeure la trame alimentant les deux ouvrages, l'historien et le littéraire insisteront davantage sur l'échec même du mouvement, imputable au fossé grandissant entre une poignée d'élites défendant fermement l'idéologie et une majorité populaire désirent d'abord et avant tout améliorer ses conditions de vie. Tandis que Rumilly et ses acolytes percevaient la survivance comme étant au cœur du succès des communautés

²⁷ Armand Chartier. *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*, Sillery, Septentrion, 1991, 436 pages.

²⁸ Yves Roby. *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*, Sillery, Septentrion, 1990, 434 pages. Suite au succès de son ouvrage, l'historien en fera paraître deux autres moutures. Voir Yves Roby. *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, rêves et réalités*, Sillery, Septentrion, 2001, 526 pages; Yves Roby. *Histoire d'un rêve brisé? Les Canadiens français aux États-Unis*, Sillery, Septentrion, 2007, 148 pages.

franco-américaines, Chartier et Roby mettront en lumière les luttes intestines qui érodaient cette population déjà fragilisée et vouée tôt ou tard à l'acculturation.

Plus nuancées et loin de verser dans l'hagiographie, ces récentes synthèses demeurent malgré tout assez classiques. Contrairement aux œuvres précédentes, elles sont ponctuées de références aux données et informations recueillies, se voulant à juste titre plus scientifiques. La survivance et les conflits qu'elle crée sont pourtant encore une fois au cœur de l'évolution de la communauté franco-américaine. Cela contribue à créer une forte dichotomie entre l'élite et le peuple, l'un défendant l'idéologie et l'autre y restant sourd, effaçant du même coup les particularités existant au sein même des deux classes sociales. D'un autre côté, on applaudira l'effort d'intégrer à l'analyse des informations concernant le quotidien des travailleurs et leurs revendications. Mais bien souvent, il n'est question que des ouvriers en filature, laissant planer l'idée que tous les Canadiens français y œuvraient. Et c'est généralement par l'entremise des journaux, donc du point de vue de l'élite, qu'on nous présente les diverses opinions quant aux grèves, au(x) rôle(s) des femmes ou au travail juvénile. Si les sujets se diversifient dans les récentes synthèses, preuve que l'histoire politique et religieuse n'est plus le seul sujet d'intérêt, les auteurs demeurent attachés à une trame historique relativement convenue, comme si la langue et la foi étaient les seuls éléments liant tous les Franco-Américains. En insistant sur l'identité, ces auteurs, intentionnellement ou non, mettent en évidence la disparition lente de la Franco-Américanie et, par extension, celui des autres communautés francophones en Amérique du Nord.

La synthèse du littéraire américain Gerard J. Brault (1986)²⁹, bien que relativement isolée, démontre cependant que ce n'est pas la seule avenue historiographique possible. S'interrogeant sur ses propres racines, Brault se penchera surtout sur l'héritage culturel franco-américain et sur le mode de vie des protagonistes. En étudiant ainsi l'univers mental et l'ethnicité, il offre un récit intimiste et scientifique à la fois, qui s'avère beaucoup moins chronologique que ceux mentionnés précédemment. Cette avenue de recherche sera reprise dans la synthèse de l'historien français François Weil (1989)³⁰ parue quelques années plus tard.

Le renouveau des années 1960

Les quelques critiques faites quant aux récentes synthèses ne doivent pas gommer les progrès et les percées historiographiques dont elles portent la marque. Elles sont bien loin de l'histoire très élitiste commune du début du siècle et ce, en grande partie grâce au virage à gauche pris dans les années 1960 par des chercheurs influencés par l'histoire sociale et intéressés par les conditions de vie et de travail des Canadiens français. Véritable pionnier dans le domaine, le démographe Ralph Vicero (1968)³¹ étudiera les courants migratoires organisant les nombreux déplacements des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre. Sa thèse, riche et particulièrement bien documentée, est encore de nos jours une référence pour l'étude de l'émigration ayant eu lieu dans les années 1840 à 1900. Dans la même lignée paraîtront les études

²⁹ Gerard J. Brault. *The French Canadian Heritage in New England*, University Press of New England ; McGill-Queen's University Press, Hanover : Kingston ; Montréal, 1986, 282 pages.

³⁰ François Weil. *Les Franco-Américains... Op. cit.*, 251 pages.

³¹ Ralph Vicero. *Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900, A Geographical Analysis*, Ph.D. (Geography), University of Wisconsin, 1968, 449 pages.

colossales des démographes québécois Yolande Lavoie (1972, 1979)³² et de Gilles Paquet (1964)³³. Ces auteurs s'appliqueront plutôt à l'évaluation de l'importance du flux migratoire canadien-français en direction des États-Unis, remettant ainsi les pendules à l'heure en critiquant les sources jusqu'alors disponibles qui tendaient bien souvent à surestimer le phénomène ou, du moins, à l'estimer grossièrement.

Immigration et labor history

Malgré leur apport indéniable à la recherche historique, ces ouvrages démographiques ne tiennent généralement pas compte des lieux de provenance des émigrants. En écartant les caractéristiques régionales de cette façon, il était plus difficile d'expliquer les raisons spécifiques qui ont pu pousser certains habitants à quitter le pays³⁴. Digne représentant du courant de recherches animant le département d'histoire de l'Université de Montréal à partir des années 1980, Jean Lamarre, dans son mémoire de maîtrise (1985)³⁵, tentera de combler ce vide historiographique en étudiant les réseaux migratoires alimentant la petite localité de Warren (R.I.). Tout en insistant sur l'importance des réseaux familiaux dans le phénomène d'émigration, l'auteur en profitera pour mettre en lumière le processus d'implantation des membres d'une communauté canadienne-française dans un nouvel environnement industriel. En étudiant le lien de dépendance caractérisant la relation entre travailleurs et

³² Yolande Lavoie. *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930, mesure du phénomène*, Montréal, PUM, 1972, 87 pages; Yolande Lavoie. *L'émigration des Québécois aux États-Unis... Op. cit.*, 57 pages.

³³ Gilles Paquet. « L'émigration des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre, 1870-1920, prises de vues quantitatives », dans *Recherches Sociographiques*, vol. 5, no. 3, 1964, pp.319-370.

³⁴ Pour un appel à l'étude des lieux de provenance, voir l'article de Bruno Ramirez et Jean Lamarre, « Du Québec vers les États-Unis : l'étude des lieux d'origine », dans *RHAF*, vol. 38, no. 3, 1985, pp.409-422.

³⁵ Jean Lamarre. *Étude d'une communauté canadienne-française de la Nouvelle-Angleterre. Le cas de Warren, Rhode Island (1880-1895)*, M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1985, 147 pages.

manufactures de la région, l'historien s'inspire des travaux des *labour historians*, comme Frances H. Early, John T. Cumbler, Gary Gerstle ou Daniel Walkowitz³⁶.

L'étudiant s'inscrit ainsi dans la même veine que son directeur de recherches, Bruno Ramirez, qui fera publier quelques années plus tard son ouvrage *Par monts et par vaux* (1991)³⁷. Toujours en prenant soin de considérer l'origine géographique et sociale des migrants, l'historien s'activera à faire ressortir les complémentarités entre des habitants des provinces italiennes de l'Apennin et de la Molise et ceux de la paroisse québécoise de Berthier. Cette analyse transatlantique, une nouvelle approche dans le domaine, permet de remettre dans un contexte beaucoup plus large le phénomène migratoire animant les Franco-Américains. Ramirez restera fidèle à cette perspective plus globale dans sa plus récente étude (2001)³⁸, où il étudiera l'émigration canadienne dans son ensemble, projet ambitieux qui n'avait pas été tenté depuis l'ouvrage de Marcus Lee Hansen³⁹. Visiblement enthousiasmé par les nouvelles percées dans le champ d'étude, Lamarre dirigera quant à lui son attention vers les communautés franco-américaines du Michigan lors de ses recherches

³⁶ Voir Frances H. Early. *French-Canadian Beginnings in an American Community, Lowell (Mass.), 1868-1886*, Ph. D. (Histoire), Concordia University, 1979, 281 pages; John T. Cumbler, *Working-Class Community in an Industrial America. Work, Leisure and Struggle in Two Industrial Cities (1880-1930)*, Westport, Greenwood Press, 1979, 283 pages; Gary Gerstle. *Working-Class Americanism. The Politics of Labor in a Textile City, 1914-1960*, New York, Cambridge University Press, 1989, 356 pages; Daniel Walkowitz. *Worker City, Company Town. Iron and Cotton Worker Protest in Troy and Cohoes, New York, 1855-1884*, Chicago, University of Illinois Press, 1978, 292 pages.

³⁷ Bruno Ramirez. *Par monts et par vaux. Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique, 1860-1914*, Montréal, Boréal, 1991, 205 pages.

³⁸ Bruno Ramirez. *Crossing the 49th Parallel. Migration from Canada to the United States, 1900-1930*, Ithaca and London, Cornell University Press, 2001, 272 pages. L'historien fera paraître la version française de son livre deux ans plus tard. Voir Bruno Ramirez. *La Ruée vers le Sud. Migrations du Canada vers les Etats-Unis, 1840-1930*, trad. de l'anglais par Pierrot Lambert, Montréal, Boréal, 2003, 276 pages.

³⁹ Voir Marcus L. Hansen et John B. Brebner. *The Mingling of the Canadian and American Peoples*, New Haven, Yale University Press, 1940, 274 pages.

doctorales (1995)⁴⁰. Étudiant une minorité trop souvent délaissée par les historiens, il découvrira l'existence d'un réseau migratoire entre le Québec, le Midwest et la Nouvelle-Angleterre. En mettant en lumière les patterns migratoires et en insistant sur la mobilité géographique des migrants qui s'avéraient être actifs dans leur démarche, Jean Lamarre et Bruno Ramirez ont ainsi offert de nouvelles avenues qui méritent certainement d'être empruntées par les historiens de l'immigration.

Le ménage immigrant

Certains auront pourtant tendance à analyser la famille surtout en tant que base du phénomène migratoire. Les conflits et tensions au sein du ménage semblent s'effacer au profit d'une vision beaucoup plus monolithique et presque utilitaire de l'unité familiale. C'est ici qu'entre en scène Tamara K. Hareven (1982)⁴¹, préceuse de la *new labour history*, courant qui conjugue la dynamique familiale à l'environnement de travail. Étudiant la communauté franco-américaine de Manchester (N.H.), l'historienne analyse le processus d'intégration au marché du travail tout en démontrant que les décisions prises par les individus étaient intimement modulés par celles qu'avaient prises les membres de leur famille, voire de leur parenté. Le moment même de ces choix, de la prise de pensionnaires au départ du nid familial, serait significatif de la capacité d'adaptation et des priorités des individus.

⁴⁰ J. Lamarre, *La migration des Canadiens français vers le Michigan, 1840-1914... Op. cit.*, 1995.

⁴¹ Tamara K. Hareven. *Family Time and Industrial Time. The Relationship Between the Family and Work in a New England Industrial Community*, Cambridge, Cambridge University Press, New York, 1982, 474 pages.

Reprenant l'idée du cycle familial dans son étude portant sur les familles ouvrières montréalaises habitant les quartiers Sainte-Anne et Saint-Jacques, la Canadienne Bettina Bradbury (1995)⁴² insistera davantage que sa collègue américaine sur des aspects plus personnels du fonctionnement de la vie familiale, visant à mettre en lumière les tâches incombant aux femmes tout au long de leur vie. L'historienne ajoute ainsi à l'analyse économique de Hareven la dimension spécifique du genre, soulignant l'influence du cadre patriarcal au sein du ménage. Elle contribue ainsi à illustrer les diverses tensions vécues entre les membres de la famille qui vivaient des expériences parfois contraires, jamais identiques. Inspirée par sa consœur Bradbury, Yukari Takai (2008) se consacrera à l'étude de la communauté franco-américaine de Lowell (Mass.)⁴³. Elle s'attardera à l'établissement des familles immigrantes sans nier les rapports de force qui régulaient ces dernières, démontrant encore une fois que les courants historiographiques des femmes et de la famille peuvent se concilier de façon avantageuse. Cela nous rappelle que le travail salarié ne doit pas être étudié au détriment du travail domestique des jeunes filles, des épouses et des mères, d'autant plus que les expériences en milieu industriel de ces dernières doivent être observées non pas en marge, mais en complémentarité avec celles vécues par leurs compatriotes masculins.

⁴² Bettina Bradbury. *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*, Montréal, Boréal, 1995, 368 pages.

⁴³ Yukari Takai. *Gendered Passages. French-Canadian Migration to Lowell, Massachusetts, 1900-1920*, New York, 2008, Peter Lang, 251 pages. Ses travaux sur Lowell avait déjà fait l'objet de sa thèse de doctorat dix ans plus tôt. Consulter Yukari Takai. *Migration, Family and Gender. A Longitudinal Analysis of French-Canadian Immigrants in Lowell, Massachusetts, 1900-1920*, Ph. D. (Histoire), Université de Montréal, 1998, 332 pages.

Se concentrant spécifiquement sur l'étude des femmes immigrantes, l'anthropologue Louise Lamphere (1987)⁴⁴ déroge un peu de cette optique. Si les expériences des hommes ne sont pas passées sous silence, la chercheuse tend davantage à analyser les rôles de production et de reproduction des épouses au sein du ménage ouvrier de Central Falls (R.I.), mettant en lumière les différentes stratégies choisies par des femmes actives et adaptées à leur nouveau milieu industriel. Lamphere comparera les emplois et habitudes des Canadiennes françaises aux Irlandaises, Portugaises et Polonaises pour en venir à la conclusion qu'elles jouissaient d'une position sociale relativement intéressante. Ces résultats permettent de situer la communauté franco-américaine au sein de l'ensemble de la population de la localité, rappelant du même coup la nécessité d'abandonner l'image victimisante des immigrants trop souvent véhiculée. Dans la même veine se glisse l'historienne Donna Gabaccia, qui réussira elle aussi à conjuguer histoire des femmes et histoire de l'immigration en s'intéressant dans un premier temps aux immigrantes travaillant aux États-Unis⁴⁵ et, s'associant avec sa collègue Franca Iacovetta, étudiera par la suite les expériences vécues par les Italiennes en milieu industriel⁴⁶.

Entre histoire de la famille qui met l'accent sur le fonctionnement interne des ménages et histoire des femmes qui accentue les relations de pouvoir dans la maisonnée se glissent les *gender studies* qui démontrent la nécessité d'étudier la complémentarité

⁴⁴ Louise Lamphere. *From Working Daughters to Working Mothers. Immigrant Women in a New England Industrial Community*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1987, 390 pages.

⁴⁵ Consulter Donna Gabaccia. *From The Other Side. Women, Gender, and Immigrant Life in the U.S., 1820-1990*, Bloomington, Indiana University Press, 1994, 192 pages.

⁴⁶ Voir Donna Gabaccia et Franca Iacovetta (dir.). *Women, Gender and Transnational Lives. Italian Workers of the World*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, 433 pages.

des travailleuses et travailleurs immigrants. Cette dernière approche nous semble être la plus apte à révéler les dynamiques internes des ménages, liant les stratégies familiales au contexte économique tout en reconnaissant la présence de rôles sexuels bien définis.

Intimité et mémoire

Visant l'étude d'un cadre plus restreint, plusieurs de ces travaux se concentrent sur un climat industriel en particulier. En soulevant les différences et les conflits ayant cours au sein même d'une population faussement perçue comme étant homogène, l'analyse microhistorique poursuit des objectifs qui, sans être inhérents, peuvent être très semblables à ceux animant l'étude des genres. Nous irions même plus loin en affirmant que deux de ces courants sont complémentaires, la microhistoire permettant l'analyse des diverses interactions sociales animant une communauté pendant que les stratégies familiales, sous l'effet d'une réduction du focus d'analyse, sont observées grâce à l'étude des genres. La fusion de ces deux trames historiques peut ainsi offrir un portrait nuancé de familles et d'individus partageant une origine sociale similaire.

Les deux courants ont d'ailleurs émergé presque simultanément dans les années 1980, à l'époque même où paraîtront des recueils de témoignages des derniers migrants et immigrants franco-américains. En livrant ainsi leur(s) mémoire(s) à la postérité, ces derniers contribuent à mettre en lumière les côtés plus intimes de l'expérience industrielle et les rapports de force au sein du ménage, deux aspects qui n'apparaissent pas dans les sources quantitatives traditionnelles. En ce sens, retenons l'ouvrage de Jacques Rouillard

(1985)⁴⁷ où il est question autant des conditions de travail dans les filatures des derniers migrants que des rôles joués par les différents membres de la maisonnée. L'historien avait été épaulé dans son entreprise par sa collègue américaine Tamara K. Hareven (1979)⁴⁸, elle qui avait déjà à son actif un recueil de témoignages consacré aux ouvriers de l'usine *Amoskeag* (N.H.). Plusieurs des récits qui s'y trouvent relatent de la même façon la division sexuelle des tâches, source de conflits potentiels. Ce propos sera repris dans l'ouvrage de Mary H. Blewett (1990)⁴⁹, où les ouvriers et ouvrières du textile de Lowell (Mass.) se rappelleront leurs expériences de vie, à l'usine comme à la maison. Dans un autre registre, notons les entrevues publiées par les historiens américains C. Stewart Doty (1985)⁵⁰ et Dyke Hendrickson (1980)⁵¹; si les commentaires recueillis ne concernent peu ou pas les structures familiales, ils sont néanmoins des mines d'informations quant à l'environnement de travail et les conflits ethniques. Enfin, soulignons l'apport de quelques études parues à la même époque qui ont bénéficié de cette histoire orale, donnant la parole à plusieurs autres migrants⁵².

⁴⁷ Jacques Rouillard. *Ah! les États. Les travailleurs canadiens-français dans l'industrie textile de la Nouvelle-Angleterre d'après le témoignage des derniers migrants*, Montréal, Boréal Express, 1985, 155 pages.

⁴⁸ Tamara K Hareven et Richard Langenbach. *Amoskeag, Life and Work in an American Factory in New England*, London, Methuen & Co Ltd, 1979, 395 pages.

⁴⁹ Mary H. Blewett. *The Last Generation. Work and Life in the Textile Mills of Lowell, Massachusetts, 1910-1960*, University of Massachusetts Press, 1990, 330 pages.

⁵⁰ C. S. Doty, *Op. cit.*, 163 pages.

⁵¹ Dyke Hendrickson, *Quiet Presence. Dramatic First-Person Accounts – The True Stories of Franco-Americans in New England*, Guy Gannett Publishing Co., Portland, 1980, 266 pages

⁵² Consulter Pierre Anctil. *Aspects of Class Ideology in a New England Ethnic Minority. The Franco-Americans of Woonsocket, Rhode Island (1865-1929)*, Ph. D. (Anthropology), New School for Social Research, 1980, 340 pages; T. K. Hareven. *Family time and Industrial Time... Op. cit.*

B- Hypothèses, méthodologie et sources

À la lumière de ces avancées historiographiques dans le domaine de la Franco-Américanie, il nous apparaît important de poursuivre la recherche relative aux travailleuses et travailleurs, paroissiennes et paroissiens, épouses et maris canadiens-français. C'est dans l'espoir de remettre en question l'homogénéité de cette population établie en sol américain et de démontrer l'interrelation entre contexte industriel et stratégies familiales que nous avons choisi d'étudier la communauté canadienne-française de Warren (R.I.), relativement peu connue. Ce faisant, nous reprendrons là où nous avait laissés Jean Lamarre dans son mémoire de maîtrise, lui qui avait observé les membres de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren de 1885 à 1895. Alors que l'historien s'était surtout consacré à l'étude de la formation de la communauté, nous tenterons, en transposant notre étude en 1910, de dresser un portrait de l'évolution de celle-ci. En optant pour un saut dans le temps relativement court, nous pourrions retrouver certains individus qui étaient présents à l'époque étudiée par Lamarre, relevant au passage leur mobilité sociale. Nous tenterons aussi d'expliquer les différents changements qui ont eu lieu dans la ville et qui ont affecté d'une manière ou d'une autre les habitants d'origine canadienne-française. Nous comparerons également les situations et caractéristiques socio-économiques de ces derniers avec celles partagées par l'ensemble de la population, toutes origines confondues. Nous nous efforcerons tout au long de l'ouvrage de relever les différences et les conflits qui pouvaient se faire ressentir respectivement dans les cercles ouvriers et dans les unités familiales.

Évidemment, nous avons aussi pour but de faire connaître davantage la petite ville de Warren qui, à l'exception de l'étude de Lamarre, n'a fait l'objet que d'une publication scientifique parue il y a près de 40 ans⁵³. Deux biographies de la ville ont bien été publiées, mais elles demeurent centrées sur l'histoire du développement de la communauté *yankee*⁵⁴. Entre temps paraîtra une biographie de la paroisse canadienne-française rédigée par le docteur Ulysse Forget (1952)⁵⁵, un ouvrage narratif et versant abondamment dans le discours de la survivance à l'instar des premiers ouvrages du genre publiés au début du siècle⁵⁶. L'atout principal de ce livre est la présence des deux recensements paroissiaux de 1888 et 1895, retraçant les mouvements migratoires des familles habitant Warren et nous informant sur les professions exercées par ses membres. Si Jean Lamarre en faisait le fondement de son mémoire, nous nous en servirons pour mieux tisser des liens parentaux et amicaux qui existaient entre certains membres de la communauté, tout en tentant d'évaluer la situation socio-économique de quelques-uns de ces Canadiens français persistant en sol américain.

Privilégiant une méthode de recherche quantitative, ces informations compléteront sporadiquement les données contenues dans le recensement fédéral de 1910 sur lesquelles

⁵³ Voir Frank L. Mott. « Portrait of an American Mill Town. Demographic Response in Mid-nineteenth Century Warren, Rhode Island », dans *Population Studies*, vol. 26, (march 1972), pp.147-157.

⁵⁴ Consulter Henry J. Peck. *200th anniversary of Warren, Rhode Island: Historical Sketches*, Warren, The Town, 1947, 111 pages; Rhode Island Preservation Commission, *Warren, Rhode Island*, Statewide Preservation Report B-W-1, April 1975, 61 pages.

⁵⁵ Ulysse Forget. *La paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren, État du Rhode Island (1877-1952)*, préface du chanoine Lionel Groulx, Montréal, Imprimerie populaire Ltée, 1952, 395 pages.

⁵⁶ Consulter entre autres Félix Gatineau. *Histoire des Franco-Américains de Southbridge, Massachusetts*, Framingham, Mass., Lakeview Press, 1919, 253 pages; Joseph Arthur D'Amours. *Saint-Mathieu de Central Falls. Une paroisse de langue française aux États-Unis*, Québec, Imp. l'Action Sociale Ltée, 1917, 124 pages; D.M.-A. Magnan. *Notre-Dame de Lourdes de Fall River, Mass.*, Québec, Imprimerie Le Soleil Ltée, 1925, 248 pages; Marie-Louise Bonier. *Début de la colonie franco-américaine de Woonsocket, Rhode Island*, 2^e éd. Éditions du 45^e parallèle Nord Inc., Montréal – Manchester, N.H., 1981, 342 pages.

se baseront cette étude⁵⁷. Nous offrant plusieurs informations quant à la nature et au lieu de travail tout en révélant la composition des différents ménages, ce recensement est une riche source de renseignements. Nous en avons d'abord extrait exhaustivement les paroissiens canadiens-français, qu'ils soient nés au Québec ou qu'ils aient des parents d'origine québécoise. En établissant cette base de données s'établissant à 1997 entrées, nous espérons ainsi découvrir de façon la plus concluante et précise possible les différents liens qui pouvaient unir les individus recensés. Parce que nous souhaitons comparer la communauté canadienne-française avec l'ensemble de la population qui la côtoyait quotidiennement, nous avons ensuite créé un échantillon en sélectionnant aléatoirement un ménage sur trois, toutes ethnies confondues. Substantiel, totalisant 2121 personnes, celui-ci cherche à présenter une vision significative et caractéristique de la population totale. Les résultats de la base de données et de l'échantillon se chevaucheront et se compléteront tout au long de l'ouvrage.

Nous utiliserons aussi des publications gouvernementales de l'état du Rhode Island, soit le *Report of the Commissioner of Labor made to the General Assembly* (1916-1919)⁵⁸ et les *Twenty-Four* et *Twenty-Five Annual Reports of the Commissioner of Industrial Statistics made to the General Assembly* (1910, 1911)⁵⁹. En nous renseignant

⁵⁷ *Thirteenth Census of the United States*, 1910, Manuscript Schedules, Warren, R. I., bobine T624H, microfilm n°. 1436.

⁵⁸ Nous utilisons cette version puisqu'il n'en existe pas d'équivalente qui ciblerait exactement le début du siècle. Nous sommes consciente du léger décalage que cela suppose, mais celui-ci est amplement racheté par la richesse des informations qui sont contenues dans le rapport. Rhode Island Department of Labor. *Report of the Commissioner of Labor made to the General Assembly*, Providence, The Oxford Press, 1916-1919, 287 pages.

⁵⁹ Rhode Island, Office of Commissioner of Industrial Statistics. *24th Annual Report of the Commissioner of Industrial Statistics, made to the General Assembly*, Providence (R.I.), E.L. Freeman & Son, State Printers, 1910, 409 pages; Rhode Island, Office of Commissioner of Industrial Statistics. *25th Annual*

sur les salaires moyens générés au cours d'une année et en offrant une étude comparative des conditions de vie des employés répartis dans divers secteurs économiques, ces deux sources nous aideront à estimer le budget familial et à mieux dresser le profil socio-économique des travailleurs et travailleuses. Nous aurons également recours au dépouillement de quelques parutions de la presse locale, la *Warren and Barrington Gazette*. Cela nous éclairera sur le contexte économique de l'époque étudiée, particulièrement en ce qui a trait aux bouleversements touchant l'industrie manufacturière. Enfin, divers témoignages tirés des recueils mentionnés précédemment viendront animer ces sources quantitatives, en nous rappelant que les statistiques et les données traitées représentent d'abord et avant tout des individus qui ont vécu ce mouvement migratoire, qui ont vécu cette intégration au contexte industriel américain, qui ont tout simplement vécu.

Nous débuterons cette étude en rappelant dans le premier chapitre les principales causes de l'émigration canadienne-française, du milieu du XIX^e siècle jusqu'à la Crise. Afin de mieux comprendre le phénomène migratoire dans son ensemble, nous ferons le lien entre la situation socio-économique québécoise de l'époque et celle du Rhode Island, caractérisée par une industrie manufacturière en plein essor. Nous lierons ensuite ces différents phénomènes à la petite localité de Warren, où nous observerons quelques changements démographiques qui témoignent de son évolution depuis ses débuts. Dans la même veine, nous y grefferons une présentation de sa paroisse canadienne-française et de quelques-uns de ses habitants.

Report of the Commissioner of Industrial Statistics, made to the General Assembly, Providence (R.I.), E.L. Freeman & Son, State Printers, 1911, 212 pages.

Cette communauté ethnique sera scrutée à la loupe dans le second chapitre, où nous présenterons les principaux secteurs économiques dans lequel œuvraient les hommes canadiens-français. Nous ferons donc la comparaison des profils socio-économiques de l'ensemble des travailleurs présents dans la paroisse en 1895 et en 1910 afin de vérifier l'évolution effectuée dans ce court laps de temps. Cela nous servira aussi à évaluer le niveau d'intégration des Canadiens français dans le marché local. Et puisque la manufacture de coton constituait le principal employeur des paroissiens, nous y réserverons une section entière en prenant compte du genre et des qualifications de la main-d'œuvre.

Le dernier chapitre sera consacré à l'apport au ménage des femmes et des enfants. En plus de définir les principaux types de ménages et d'aborder la question du travail domestique, nous étudierons le travail salarié des femmes en fonction de leur statut civil et de la condition économique du foyer. Représentant une partie intégrante du budget familial, le travail juvénile sera également abordé, tout en étant lié au phénomène de la fréquentation scolaire. Et puisque nous tentons principalement d'illustrer l'évolution de la communauté, nous comparerons la situation respective des femmes et des adolescents en 1910 selon plusieurs aspects, en autant que le permettent les sources disponibles.

CHAPITRE 1

HISTORIQUE D'UNE ÉMIGRATION. RÉPULSION, ATTRACTION ET ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF

Nous l'avons vu, l'émigration des Canadiens français au milieu du XIX^e siècle eut lieu sous le regard désapprobateur du clergé catholique ultramontain. Fuyaient-ils principalement une conjoncture économique difficile en milieu rural québécois ou étaient-ils surtout intéressés par un nouveau mode de vie industriel offert par les filatures de la Nouvelle-Angleterre? Quels étaient les facteurs de répulsion et d'attraction qui auraient poussé les Canadiens français à émigrer en grand nombre, bien après les timides ondes migratoires provoquées par les troubles politiques causés par la Guerre d'Indépendance et par la Rébellion des Patriotes⁶⁰? Et une fois sur place, comment les nouveaux arrivants s'organisèrent-ils afin de conserver leur identité ethnique tout en s'ouvrant aux opportunités promises par leur terre d'accueil?

Désirant répondre à ces questions tout en replaçant notre recherche dans un cadre géo-historique précis, nous offrirons un bref portrait de la situation socio-économique québécoise au milieu du XIX^e siècle. Nous ferons ensuite un survol des bouleversements typiques de l'économie du Rhode Island pendant les mêmes années. Ce constat sera réitéré lors de notre court historique de la localité de Warren, où nous mettrons l'accent sur les industries implantées susceptibles d'attirer plusieurs immigrants qui modifieront drastiquement le portrait démographique de la ville. Nous soulignerons également le

⁶⁰ Leon Bouvier et Inge B. Corless. *An Ethnic Profile of the State of Rhode Island*, Kingston, University of Rhode Island, 1968, p.9.

développement de la paroisse entre 1895 et 1910, en passant en revue les diverses institutions paroissiales pour ensuite nous concentrer sur l'étude des notables de la communauté. Nous terminerons en commentant sur le niveau d'implantation de celle-ci.

1.1 L'exode rural

De la campagne à la ville, en passant par le front pionnier

À partir des années 1840, plusieurs Canadiens français quittèrent la terre natale en raison des bouleversements économiques qui touchaient l'agriculture québécoise. Majoritairement rurale, la population de la province s'était traditionnellement établie le long du Saint-Laurent et du Richelieu, des régions colonisées depuis le XVII^e siècle. L'établissement des fils sur des terres neuves aux abords des terres défrichées avait longtemps été une solution largement adoptée par des familles qui assuraient ainsi leur reproduction sociale⁶¹. La viabilité de cette entreprise sera pourtant fortement remise en question avec la saturation du territoire. La population québécoise avait non seulement quintuplé de 1760 à 1830, mais cette progression fut surtout nettement supérieure à celle des défrichements⁶². En 1851, alors que près de 83% des agriculteurs habitaient à l'intérieur des terres anciennes, huit comtés – représentant près du dixième de la surface arable de la province – avaient atteint leur population maximale⁶³. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que la structure du territoire connut une transformation majeure entre 1815 et 1851, passant d'une configuration similaire à celle du Régime français à un

⁶¹ Gérard Bouchard, « Les systèmes de transmission des avoirs familiaux et le cycle de la société rurale au Québec, du XVII^e au XX^e siècle », dans *Histoire sociale/Social History*, vol. 16, no. 31, p.37.

⁶² *Ibid.*, p.55.

⁶³ Marvin McNnis, « La grande émigration canadienne : quelques réflexions exploratoires », dans *L'Actualité économique*, vol. 76, no. 1, p.131.

surpeuplement des terres seigneuriales et d'une colonisation bien amorcée des cantons et des régions laurentienne et appalachienne⁶⁴.

Ces mouvements de colonisation étaient d'abord des initiatives encadrées par l'État et le clergé. Ces derniers avaient été alertés par les résultats de la première enquête sur l'émigration ordonnée par l'Assemblée législative (1849), où près de 30 000 Canadiens français – dont les deux tiers étaient d'origine rurale – avaient quitté le Québec dans les dernières années⁶⁵. Souhaitant limiter cette saignée, ils encouragèrent les migrants à se réorienter vers les régions du Saguenay, des Cantons de l'Est, de l'Outaouais, de la Mauricie, du Bas-Saint-Laurent, de la Gaspésie et des Laurentides. Plusieurs répondirent à leur appel entre 1850 et 1900, puisque le nombre d'exploitants ira même jusqu'à doubler dans certains territoires⁶⁶. Les concessions territoriales accordées par le gouvernement aux compagnies forestières encouragèrent effectivement la colonisation de certaines régions⁶⁷, tout comme le firent les terres gratuites promises aux agriculteurs prêts à s'aventurer dans l'arrière-pays⁶⁸. Aussi, le discours des élites locales,

⁶⁴ Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin, « Population et espace rural au Bas-Canada : l'exemple de l'axe laurentien dans la première moitié du XIX^e siècle », dans *RHAF*, vol. 44, no. 2, p.248.

⁶⁵ *Report of the Select Committee of the Legislative Assembly, appointed to inquire into the Causes and Importance of the Emigration from Lower Canada to the United States*, cité dans Yolande Lavoie. *L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930... Op. cit.*, pp.4 et 7.

⁶⁶ Toutes ces régions enregistrèrent des hausses d'exploitation de 65% à 167% entre 1850 et 1900, le Saguenay, les Cantons de l'Est et l'Outaouais en tête. Serge Courville et Normand Séguin. *Le monde rural québécois au XIX^e siècle*, Ottawa, Société historique du Canada, brochure no. 47, 1989, p.17.

⁶⁷ Dans certains cas, comme celui du Lac-Saint-Jean, la colonisation fut « spontanée », les colons s'y établissant dès que la Baie d'Hudson cessa d'exploiter les territoires. Dans d'autres (la Mauricie notamment), l'économie agro-forestière favorisa un développement progressif, près des cours d'eau d'abord jusqu'aux montagnes laurentiennes ensuite. B. Ramirez, *Par monts et par vaux... Op. cit.*, p.87. Sur ce sujet, consulter les ouvrages de Normand Séguin. *La conquête du sol au 19^e siècle*, Montréal, Boréal Express, 1977, 295 pages, et de René Hardy et Normand Séguin. *Forêt et société en Mauricie*, Montréal, Boréal Express, 1984, 222 pages.

⁶⁸ Yves Frenette, « Macroscopie et microscopie d'un mouvement migratoire : les Canadiens français à Lewiston au XIX^e siècle », dans Yves Landry et al. dir., *Les chemins de la migration en Belgique et au Québec, XVII^e siècle - XX^e siècle*, Belgique et Canada, Éditions Académia et MNH, 1995, p.222.

prônant que la survie de la race canadienne-française passait par le défrichement de l'arrière-pays, fut largement entendu par des colons qui espéraient ainsi faire partie du projet national⁶⁹.

Plusieurs migrants ont ainsi tenté l'aventure de la colonisation avant de traverser les frontières⁷⁰. Les embûches quotidiennes ont cependant eu raison de leur bon vouloir. Si le dur labeur et les longues périodes d'autosuffisance qui précédaient une culture plus prospère ne décourageaient pas les colons les plus hardis au départ, ces derniers, après avoir capitulé suite à l'impossibilité de nourrir une famille qui s'élargissait, étaient remplacés par d'autres comparses jeunes, célibataires et vigoureux⁷¹. Par ailleurs, certains pionniers qui avaient les moyens d'acquérir une nouvelle terre n'avaient tout simplement pas les compétences nécessaires pour la défricher, d'autant plus que son rendement s'avérait généralement douteux⁷². Des agents gouvernementaux s'étaient même rendus coupable d'apathie ou d'inconduite face à des colons qui ne furent pas assez encadrés dans leur processus d'établissement⁷³. Enfin, comme la colonisation était une entreprise volontaire à la base, certains Canadiens français préférèrent de loin troquer le travail agricole – source de pauvreté depuis trop longtemps – pour le travail industriel, plus prometteur⁷⁴.

⁶⁹ B. Ramirez, *Op. cit.*, p.96.

⁷⁰ Y. Frenette, *Op. cit.*, p.222.

⁷¹ B. Ramirez, *Op. cit.*, p.89.

⁷² F. Weil, *Les Franco-Américains... Op. cit.*, p.14.

⁷³ « Rapport du comité spécial nommé pour s'enquérir des causes de l'émigration du Canada aux États-Unis d'Amérique ou ailleurs, pour 1857 », cité dans Y. Lavoie, *Ibid.*, p.15.

⁷⁴ M. McInnis, *Op. cit.*, p.125.

Pendant ce temps, les agriculteurs des vieux territoires ont dû composer avec les changements qui touchaient directement l'économie rurale. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le développement rapide du marché américain et l'urbanisation du Québec favorisèrent la commercialisation de l'agriculture. La culture du foin et de l'avoine, qui remplacèrent partiellement celle du blé, et la production laitière, encouragé par de nouveaux débouchés économiques, devinrent rapidement des symboles de la spécialisation de l'agriculture québécoise⁷⁵. Or, ce nouveau type de production bénéficia principalement aux grands exploitants possédant plus de 100 acres, qui représenteront plus de la moitié de la population agricole vers la fin du siècle⁷⁶. En encourageant l'accumulation des terres, l'agriculture commerciale portait préjudice à la petite production agricole familiale. Certains petits exploitants qui avaient tenté de subsister en s'endettant liquideront leurs terres qui seront rachetées à bon prix par des paysans plus aisés, qui en profiteront pour mécaniser leur production et s'assurer de l'établissement de leurs enfants⁷⁷. En ce sens, la prolétarianisation des travailleurs agricoles, dorénavant sans terre, semblait bel et bien irréversible⁷⁸. Ce seront d'ailleurs ces journaliers et les petits exploitants qui formeront majoritairement le contingent d'exilés, prenant la route des États-Unis ou des principales villes québécoises⁷⁹.

⁷⁵ Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert. *Histoire du Québec contemporain, Tome 1. De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, 1989, p.132.

⁷⁶ Les petits exploitants possédant moins de 50 acres, qui représentaient 25% de la population agricole autour de 1850, n'en représenteront plus que 15% vers la fin du siècle. S. Courville et N. Séguin, *Op. cit.*, p.18.

⁷⁷ Daniel Maisonneuve, « Structure familiale et exode rural. Le cas de Saint-Damase, 1852-1861 », dans *Cahiers québécois de démographie*, vol. 14, no. 2, p.237.

⁷⁸ B. Ramirez, *Op. cit.*, p.31.

⁷⁹ Yves Otis, « Dépopulation rurale et structures socio-professionnelles dans trois localités rurales de la plaine de Montréal », dans Y. Landry et *al. dir.*, *Op. cit.*, pp.129-136.

Si Montréal et Québec demeurèrent les destinations privilégiées, nombreux furent les migrants qui se dirigèrent vers de plus petites localités. En 1831, par exemple, moins de 12,0% de la population de la province résidait dans une agglomération de plus de 1000 habitants alors qu'en 1901, cette proportion avait littéralement triplé (36,1%)⁸⁰. Si ce développement industriel fut considérable, il ne fut pourtant pas suffisant pour absorber l'ensemble de la main-d'œuvre venue du secteur agricole⁸¹. Au moment même où la croissance industrielle canadienne prenait son élan, soit dans les années 1850 et 1860, les États-Unis imposèrent des tarifs douaniers particulièrement élevés, freinant ainsi l'ardeur d'éventuels investisseurs étrangers qui privilégièrent le marché américain pour faire fructifier leurs capitaux⁸². Par ailleurs, contrairement à sa contrepartie américaine, l'industrialisation canadienne ne favorisait pas l'implantation d'industries assurant du travail pour les enfants⁸³. Puisque ces derniers représentaient une importante source de revenu pour le foyer ouvrier, il n'est pas étonnant que la migration vers la Nouvelle-Angleterre soit apparue aux yeux de plusieurs parents comme étant la meilleure solution.

Migrations transfrontalières

À la lumière de ces facteurs, il semble évident que les migrations transfrontalières soient indissociables du contexte économique nord-américain. Le flux migratoire doit être considéré non seulement comme étant une réponse aux bouleversements

⁸⁰ Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin, « La vallée du Saint-Laurent à l'époque du rapport Durham : économie et société », dans *Revue d'études canadiennes/Journal of Canadian Studies*, vol. 25, no. 1, p.90. À ce sujet, voir Leroy O. Stone. *Urban Development in Canada*, Ottawa, Dominion Bureau of Statistics, 1967, 293 pages.

⁸¹ Pour ce faire, il aurait fallu que le Canada enregistre des taux records de croissance industrielle, soit un taux d'emploi augmentant de 6,5% par an entre 1871 et 1901. Une telle expansion industrielle n'a encore jamais été observée, tant au niveau national qu'international. M. McInnis, *Op. cit.*, p.122-123 (note en bas de page).

⁸² *Ibid.*, pp.126-127.

⁸³ *Ibid.*, p.129.

économiques québécois vécus durement par certains groupes sociaux, mais aussi comme le résultat d'une dynamique conjoncturelle⁸⁴. Il est vrai que le mouvement d'émigration canadienne-française avait débuté autour des années 1830, soit en plein cœur d'un climat politique instable et, surtout, d'une crise agricole causée par la chute de la culture du blé. Par contre, ces départs se firent encore plus nombreux lorsque la situation économique nationale s'améliora au milieu du XIX^e siècle. En période de prospérité économique, les usines de la Nouvelle-Angleterre pouvaient garantir plusieurs emplois disponibles, d'autant plus que les salaires étaient évalués à la hausse⁸⁵. À l'inverse, en période de dépression, elles réduisaient considérablement la rémunération et/ou procédaient à la mise à pied de plusieurs de ces Canadiens français impliqués dans les industries du textile et de la chaussure. Voilà pourquoi le flux migratoire déclina considérablement dans les années 1870, résultat de la crise de 1873⁸⁶.

L'émigration, du reste, fut favorisée par le développement du réseau de chemins de fer reliant le Québec à la Nouvelle-Angleterre. Les lignes construites par le Grand-Tronc à partir des années 1850 assuraient déjà la jonction entre des villes américaines de la côte-est – dont Portland et Boston – et plusieurs localités transfrontalières des régions du sud et du sud-est de Montréal. L'axe du Richelieu et du Lac Champlain représentait d'ailleurs la région du Québec où on retrouvait à l'époque la plus grande concentration de voies ferrées⁸⁷. Sous l'impulsion des gouvernements provinciaux et fédéraux, d'autres

⁸⁴ Les démographes Paquet et Smith reprendront l'idée d'Albert Faucher, qui différenciail les dimensions structurelle et conjoncturelle liées au phénomène de migration. Voir Gilles Paquet et Wayne R. Smith, « L'émigration des Canadiens français vers les États-Unis, 1780-1840 : problématique et coups de sonde », dans *L'Actualité économique*, vol. 59, no. 3, p.424.

⁸⁵ *Ibid.*, p.439.

⁸⁶ *Ibid.*, p.448.

⁸⁷ Linteau et al., *Op. cit.*, pp.105-106.

lignes principales virent le jour entre 1870 et 1890, comme l'Intercolonial et le Canadien Pacifique, tandis que des promoteurs ferroviaires américains et québécois s'associèrent au début du siècle pour multiplier les lignes régionales⁸⁸. Dans un tel contexte, traverser la frontière canado-américaine s'avérait relativement facile pour des migrants pour qui les villes de la Nouvelle-Angleterre ne se trouvaient qu'à quelques dizaines ou centaines de kilomètres⁸⁹. De plus, à l'instar des agents des compagnies américaines, les vendeurs de billets de train, sentant la bonne affaire, encouragèrent le mouvement en recrutant des travailleurs directement dans les villages québécois en leur proposant un passage rapide et à prix modique. Il n'est pas surprenant alors que de tous les groupes ethniques qui émigrèrent aux États-Unis, seuls les Canadiens (anglais et français) le firent en train⁹⁰.

Face à cet exode massif, des politiques de rapatriement furent mises en place par le gouvernement provincial. Déjà en 1875 avait été votée la première loi, qui offrait des acres de terres à bas prix sur des terres inoccupées. Cette tentative se solda par un échec puisque d'une part, seuls les émigrés canadiens-français qui disposaient préalablement d'un certain capital financier y avaient droit et, d'autre part, les Européens qui souhaitaient s'établir dans la province pouvaient également bénéficier de cette offre. Parmi ceux qui revinrent au Québec, plusieurs eurent de la difficulté à se remettre au travail agricole tandis que d'autres furent déçus de constater que le contexte socio-économique qu'ils avaient quitté n'avait pas véritablement changé. Voyant que ces émigrés revenaient en Nouvelle-Angleterre, leurs compatriotes, qui avaient été sourds aux appels des agents du rapatriement, étaient doublement convaincus de leur choix

⁸⁸ *Ibid.*, pp. 106 et 113.

⁸⁹ *Ibid.*, p.38.

⁹⁰ G. Brault, *Op. cit.*, p.54.

initial⁹¹. Après quelques autres tentatives rapidement abandonnées, le deuxième mouvement de rapatriement s'effectuera au tournant des années 1930. Son succès relatif sera principalement lié au déclin de l'industrie du textile du coton de la côte-est et à l'imposition de la part du gouvernement américain de diverses restrictions limitant l'immigration, où seuls les nouveaux arrivants potentiellement assurés d'avoir un emploi seront les bienvenus⁹². L'intérêt de l'aventure américaine pâlera alors aux yeux de plusieurs Canadiens français au même moment où plusieurs compatriotes reviendront au bercaïl en quête de travail.

1.2 L'industrie manufacturière du Rhode Island

Un virage économique

Alors que le Québec était encore majoritairement rural au début du XIX^e siècle, le Rhode Island entreprenait à cette époque un virage économique important. L'agriculture et le commerce maritime, principaux moteurs de l'économie de l'État depuis les temps coloniaux, furent bientôt éclipsés par l'industrie de la transformation du coton. Son essor fut surtout favorisé par l'embargo jeffersonien de 1808 et le déclenchement de la Guerre de 1812, les deux événements se traduisant par une réduction systématique de l'importation des produits manufacturés anglais en Amérique. L'industrie remplaçait de cette façon un commerce maritime qui devenait de plus en plus risqué à l'époque des guerres napoléoniennes⁹³. Plutôt que de subir la fermeture des frontières, les

⁹¹ J. Lamarre, *Étude d'une communauté canadienne-française de la Nouvelle-Angleterre... Op. cit.*, pp.42-43.

⁹² Y. Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, rêves et réalités... Op. cit.*, p.307.

⁹³ Peter J. Coleman. *The Transformation of Rhode Island, 1790-1860*, Providence, Brown University Press, 1963, p.71.

manufacturiers du Rhode Island ont tôt fait de retourner cette situation en leur faveur⁹⁴, développant intensément cette division du marché intérieur dans les années 1810 et 1820.

La première manufacture de coton a vu le jour sur la rivière Blackstone. Les hommes d'affaires locaux Almy et Brown, deux marchands cherchant à diversifier leurs intérêts, s'associèrent en 1790 avec le jeune machiniste anglais doué mais sans capitaux Samuel Slater, et revitalisèrent une vieille usine de Pawtucket. La nouvelle filature devenait ainsi la première du genre à fonctionner entièrement grâce à l'énergie hydraulique⁹⁵. Malgré les risques financiers que représentaient cette nouvelle aventure, plusieurs marchands imitèrent ces pionniers, dorénavant convaincus de la viabilité de l'entreprise, notamment encouragée par la présence de monopoles et par la pratique courante de fixation des prix. Voilà ce qui expliquerait que le nombre de filatures a quadruplé en l'espace de quatre ans, passant de 25 en 1809 à 100 en 1815, et que 21 des 31 villes et villages de l'État abritaient petites et moyennes filature à la fin de cette période (voir annexe 1)⁹⁶. De machinistes qui y percevaient la possibilité d'investir dans une compagnie dont ils connaissaient les rouages aux marchands en quête de nouveaux investissements, en passant par les immigrants anglais familiers à cette industrie et désirant étendre leur expertise, nombreux étaient ceux qui percevaient l'industrie manufacturière comme une occasion en or de faire fructifier leurs intérêts⁹⁷. Les fermiers et les artisans (des forgerons et des charpentiers pour la plupart) ne furent pas écartés, les

⁹⁴ Caroline F. Ware. *The Early New England Cotton Manufacture. A Study in Industrial Beginnings*, Boston and New York, Houghton Mifflin Co.; The Riverside Press Cambridge, 1931, p.39.

⁹⁵ P. J. Coleman, *Op. cit.*, p.77.

⁹⁶ *Ibid.*, pp.86-88.

⁹⁷ C. F. Ware, *Op. cit.*, p.47.

premiers figurant parfois parmi les petits actionnaires⁹⁸ et les seconds se chargeant de construire les premières usines et d'y occuper des postes qualifiés⁹⁹.

Deux fondateurs, deux systèmes

Parallèlement au système conçu par Slater se développait dans les années 1810 celui de Francis C. Lowell, un marchand à la tête du groupe des *Boston Manufacturing Company of Waltham*, mieux connus sous le nom de *Boston Associates*. Construisant à forts coûts de grands établissements aux abords des importantes rivières Saco (Me.) et Merrimack (Mass. et N.H.), ces entrepreneurs visaient une production de masse. Alimentées grâce à une technologie de pointe et couvrant toutes les étapes de transformation du coton, ces filatures géantes étaient autosuffisantes et complètement mécanisées¹⁰⁰. La présence de nombreux capitaux permettant cette réorganisation de l'exploitation du coton au Massachusetts fut quelque peu défavorable aux industriels moins imposants du Rhode Island, qui perdirent leur titre de chefs de file de l'industrie dans les années 20 et 30¹⁰¹. Que ce soit par manque de fonds ou d'intérêt, les marchands du Rhode Island ne se sont pas convertis au productif système préconisé par Lowell. En contrepartie, ils tenteront de demeurer compétitifs en misant davantage sur la qualité du coton produit, offrant une variété de tissus plus raffinés. Ils s'assuraient ainsi d'exploiter un marché différent de celui de leurs concurrents tout en tentant de rentabiliser leurs plus petites usines¹⁰².

⁹⁸ P. J. Coleman, *Op. cit.*, p.88

⁹⁹ L. Lamphere, *Op. cit.*, p.50.

¹⁰⁰ P. J. Coleman, *Op. cit.*, p.91.

¹⁰¹ En 1831 par exemple, on retrouvait dans l'*Ocean State* deux fois moins de filatures que dans l'État rival, produisant l'équivalent du double de mètres de tissu. *Ibid.*, p.92.

¹⁰² J. Lamarre, *Op. cit.*, p.66.

La différence entre les deux systèmes présentés ne se limite pas au plan financier. La distinction la plus flagrante concerne la main-d'œuvre employée. Le groupe de Lowell préconisait l'embauche de jeunes filles provenant des environs, qui logeaient dans des appartements non-mixtes appartenant à la compagnie. Le *boarding house system* prenait d'ailleurs des allures paternalistes; sous la supervision des « sages et patriotiques » patrons à l'usine et des « fermes » matrones dans les logements, les employées étaient protégées des tentations diverses¹⁰³. Cette idée découle en partie du fait qu'en raison de leur réussite sociale, les manufacturiers se percevaient comme étant les gardiens des vertus de la population locale¹⁰⁴. Rassurés par ces différentes précautions, les parents étaient beaucoup plus enclins à laisser leurs filles œuvrer dans un milieu manufacturier. Celles-ci étaient pour la plupart des jeunes fermières vigoureuses du nord de la Nouvelle-Angleterre qui souhaitaient mener une vie citadine plus excitante et/ou renflouer leur trousseau¹⁰⁵. Un observateur contemporain dira d'ailleurs bien à propos que « le gain, et non le pain, s'avérait être leur objectif principal¹⁰⁶ ». Ces filles ne formaient donc pas réellement une classe ouvrière à part entière, leur emploi temporaire s'apparentant davantage à un rite de passage prisé qu'à une caractéristique de leur rang social.

À ces ouvrières, les manufacturiers de la trempe de Slater leur préféraient les familles nombreuses. Connue sous le nom de *family system*, ce format reproduisant les

¹⁰³ Hunt, Freeman, ed. *Lives of American Merchants*, New York, 1856-58, vol.1, pp.564-565., cité dans C. Ware, *Op. cit.*, p.200. Traduction libre de l'anglais.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.201.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p.217.

¹⁰⁶ Traduction libre de l'anglais du *Massachusetts House Documents*, 1845, no. 50, Appendix A, p.20, cité dans *Ibid.*, p.217.

caractéristiques des manufactures anglaises préconisait l'embauche de plusieurs membres du même ménage¹⁰⁷. Beaucoup plus hétérogène que celle rencontrée à Lowell, la force de travail du *family system* était en grande partie composée d'enfants; ceux-ci formaient 41% de la population laborieuse du Rhode Island en 1832, un taux deux fois plus élevé que celui du Massachusetts¹⁰⁸. Quittant leur village natal pour venir travailler dans les grands centres urbains, ces familles ouvrières pouvaient choisir leur nouvelle destination par des campagnes de publicité menées par les différentes compagnies qui promettaient suffisamment d'emplois à tous pour que le déménagement en vaille la peine¹⁰⁹. La liberté relative dont jouissaient les filles de Lowell, qui pouvaient revenir à la maison après avoir ramassé un peu d'argent, était donc difficilement envisageable pour des familles qui dépendaient presque entièrement de la filature¹¹⁰.

Alors que les partisans de Lowell espéraient mettre en place un nouveau genre de production typiquement américain, ceux de Slater ne dérogeaient peu ou pas du tout aux normes des manufactures de la Grande-Bretagne. Comme le fera remarquer l'anthropologue Louise Lamphere, le choix de la main-d'œuvre demeure indissociable du type de production privilégié¹¹¹. Les très jeunes ouvriers étaient prisés par leurs patrons du Rhode Island parce qu'ils pouvaient réaliser pour de très bas coûts certaines étapes de

¹⁰⁷ En 1816, par exemple, 13 familles différentes formaient 82,4% (56 sur 68) de la main-d'œuvre de la filature de Slater. *Ibid.*, p.199.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p.210.

¹⁰⁹ Joseph Brennan. *Social Conditions in Industrial Rhode Island, 1820-1860*, Washington, D.C., The Catholic University of America, 1940, p.33.

¹¹⁰ Leur dépendance était d'ailleurs renforcée du fait qu'elles se voyaient directement retirer une partie de leur salaire pour le paiement du loyer, la compagnie étant propriétaire des appartements dans lesquels logeaient les travailleurs. *Ibid.*, p.34.

¹¹¹ L. Lamphere, *Op. cit.*, p.55.

la production qui ne sollicitaient pas un savoir-faire particulier¹¹². La machinerie plus complexe des usines du nord de la Nouvelle-Angleterre nécessitait quant à elle une main-d'œuvre plus âgée et qualifiée. D'un autre côté, les familles étaient prisées par les patrons du *family system* parce qu'elles représentaient une force de travail nombreuse et stable dans un bassin de population plus restreint que celui dont jouissaient leurs concurrents.

Immigration et prolétarisation

Étonnamment, ce n'est pas l'arrivée des immigrants irlandais dans les années 1840 qui a accéléré le processus de prolétarisation des travailleurs des filatures de la Nouvelle-Angleterre. L'industrie devait faire face à une compétition de plus en plus féroce et cette réorganisation encourageait la baisse des salaires et la dégradation des conditions de travail. Plutôt que de les concurrencer en demandant un salaire moins élevé, les Irlandais ont pris la place vacante des *mill girls* qui refusaient dorénavant de travailler pour une si basse rémunération¹¹³. Une chose semblable s'est produite au Rhode Island; grâce à leurs économies, quelques familles américaines quittèrent les centres urbains dans l'espoir de s'établir dans l'Ouest, laissant ainsi la porte ouverte à cette main-d'œuvre immigrante¹¹⁴.

¹¹² *Ibid.*, p.54.

¹¹³ Une de ces Américaines affirmait en 1849 dans un journal local : « Many of the vacancies left by these substantial, well-educated, up-right-minded girls, will be filled by the Irish; and much as I admire some traits of their national character, sincerely as I pity them and beseech for them kind treatment and room in our country, I should regret their coming into this branch of labor ». *New England Offering*, Vol. II, pp.153-158, cité dans C. Ware, *Op. cit.*, p.231.

¹¹⁴ L. Bouvier, *Op. cit.*, p.8.

La situation sera différente à l'arrivée des Canadiens français en Nouvelle-Angleterre et, dans le cas qui nous préoccupe principalement, au Rhode Island. Aux lendemains de la Guerre de Sécession, un criant besoin de main-d'œuvre se faisait ressentir. Alors que certains travailleurs avaient perdu leur emploi suite au ralentissement général de la production, d'autres avaient quitté les filatures pour s'enrôler et connurent un destin tragique sur les champs de bataille. Enfin, plusieurs membres de la communauté irlandaise délaissaient tranquillement les manufactures de textile pour se diriger vers d'autres secteurs économiques généralement mieux rémunérés. À l'instar des Américains quelques années plus tôt, leur départ offrait aux nouveaux arrivants des emplois inoccupés¹¹⁵.

Les Canadiens français furent attirés par une conjoncture économique favorable qui caractérisera l'une des ères les plus prospères de l'industrie manufacturière en pleine expansion du Rhode Island (1860-1900). En fait, la population canadienne-française de l'État triplera dans les années 1860-1870, cette période représentant le moment-clé du processus d'immigration en provenance du Québec¹¹⁶. À l'exception des années 1880-1885 qui connaîtront une légère baisse de l'immigration, conséquence lointaine de la crise économique du début des années 1870, la population née au Québec habitant au Rhode Island ne cessera d'augmenter de façon significative dans la deuxième moitié du siècle. Se chiffrant à plus de 34 000 personnes en 1910, elle représentera 6,29% de la population totale de l'État et près du cinquième (19,1%) de la population immigrante (voir tableau 1.1).

¹¹⁵ J. Lamarre, *Op. cit.*, p.73-74.

¹¹⁶ *Ibid.*, p.75.

TABLEAU 1.1

Immigration canadienne-française au Rhode Island, 1850-1910

ANNÉE	Population du R.I. née au Canada	Augmentation par rapport au recensement précédent	Population totale de l'État	Pourcentage de Canadiens français résidant au R.I.	Total de la population née à l'étranger	Pourcentage des Canadiens français par rapport à la population totale née à l'étranger
1850	1024	-	-	-	23 111	-
1860	2830	1806	174 620	1,92%	37 394	7,58%
1865	3384	554	184 965	1,95%	39 703	8,54%
1870	10 242	6 858	217 353	4,72%	55 396	18,52%
1875	13 687	3 445	258 239	5,30%	71 630	19,08%
1880	18 306	4 619	276 531	6,63%	73 993	24,82%
1885	18 584	278	304 284	6,09%	85 561	21,72%
1890	22 591	4 007	345 506	6,54%	106 305	21,20%
1895	26 627	4 036	384 785	6,92%	122 775	21,80%
1900	31 533	4 906	428 556	7,34%	134 519	21,19%
1910	34 087	2 554	542 610	6,29%	178 025	19,10%

Source : Gerald Joseph Doiron, *The French Canadian Migration into Rhode Island*, M.A. (History), University of Rhode Island, 1959, Table 1, p.28. Ces chiffres ne prennent en considération que les immigrants canadiens-français et non les membres des deuxième et troisième générations.

Si ce n'est pas le facteur le plus décisif dans le choix du lieu d'établissement de plusieurs Canadiens français, le type de production privilégié par les manufacturiers du Rhode Island n'y fut peut-être pas étranger. Des recherches antérieures ont démontré que l'émigration canadienne-française, particulièrement à partir des années 1880, était de nature familiale et non individuelle¹¹⁷. Nous pouvons alors croire que plusieurs nouveaux arrivants aient préféré s'établir près des centres manufacturiers fonctionnant traditionnellement selon le *family system*. En promettant des emplois pour tous les membres de la famille depuis les débuts de l'industrie, ces filatures ne faisaient que renforcer leur réputation, séduisante aux yeux d'immigrants ayant plusieurs enfants à leur

¹¹⁷ Y. Lavoie, *Op. cit.*, p.33. Jean Lamarre avait par ailleurs observé que l'émigration des célibataires, bien que surreprésentée par rapport à celle des ménages, était d'abord et avant tout constituée de jeunes de moins de 20 ans émigrant pour la plupart avec leurs parents. J. Lamarre, *Op. cit.*, pp.112-113.

charge. En même temps, les patrons ont continué de publiciser leurs entreprises, en envoyant dorénavant des agents dans les villages québécois afin de recruter directement des travailleurs potentiels¹¹⁸. Il est difficile de déterminer jusqu'à quel point la renommée des manufactures du Rhode Island ait pu attirer les immigrants canadiens-français, d'autant plus que les filatures du nord de la Nouvelle-Angleterre avaient également adopté cette forme de production familiale. Néanmoins, il nous apparaissait important de soulever la question, rarement sinon jamais abordée, et qui mériterait d'être débattue dans le cadre d'une analyse consacrée spécifiquement aux phénomènes migratoires.

Immigrer dans des centres manufacturiers

Ce qui est certain, c'est que le travail en usine, au Rhode Island ou ailleurs sur la côte-est, permettait aux familles ouvrières canadiennes-françaises de demeurer unies. Contrairement au travail de bûcheron où le chef de famille devait quitter le foyer pendant plusieurs mois pour aller sur les chantiers, la manufacture proposait de garder sous le même toit plusieurs membres de la famille en les employant à divers postes¹¹⁹. En même temps, l'usine permettait aux ouvriers de retourner à la maison après leur journée de travail, contrairement au travail de domestique où les jeunes filles engagées dans les maisons privées y résidaient en pension¹²⁰. Dans une certaine mesure, le travail à l'usine reproduisait sensiblement celui qu'offrait la ferme natale, où chacun œuvrait au même endroit et se voyait attribué à différentes tâches.

¹¹⁸ G. J. Doiron, *Op. cit.*, p.40.

¹¹⁹ T. K. Hareven, *Family Time and Industrial Time... Op. cit.*, p.121.

¹²⁰ Témoignage de Béatrice Mandeville, dans J. Rouillard, *Op. cit.*, p.121.

La possibilité de recevoir des salaires immédiats à l'usine n'était pas non plus négligeable pour des familles canadiennes-françaises qui devaient rapidement subvenir à leurs besoins¹²¹. Voilà, par exemple, ce qui avait poussé le père d'une ex-ouvrière à déménager toute sa famille aux États-Unis dans le but d'amasser un peu d'argent pour payer les réparations urgentes que requérait la maison¹²². La filature assurait aussi un salaire hebdomadaire stable, ce qui n'était pas toujours le cas avec la ferme où divers facteurs météorologiques ou biologiques pouvaient nuire aux moissons parfois déjà maigres.

Les immigrants ne s'établissaient pas dans un environnement qui leur était totalement inconnu. Il est vrai que les premiers travailleurs québécois travaillant dans les usines de la côte-est n'avaient somme toute aucune expérience du travail industriel¹²³. La situation sera pourtant différente pour ceux qui quittèrent le Québec dans les premières décennies du XX^e siècle. L'industrie du textile au Canada établie depuis 1840 était en pleine expansion au tournant du siècle, et de nombreux emplois furent offerts aux ouvriers des environs de Saint-Henri ou de Valleyfield. Il semble aussi qu'une partie de la main-d'œuvre s'étant d'abord établie aux États-Unis où elle y a appris le métier est revenue au Québec avant d'émigrer à nouveau¹²⁴. Par ces déplacements fréquents ou par

¹²¹ Bruno Ramirez affirmait à ce propos que les salaires immédiats, en accélérant le temps social, avaient la capacité de transformer des projets d'avenir en stratégies économiques réelles B. Ramirez, *Par monts et par vaux...*, *Op. cit.*, p.92.

¹²² Témoignage d'Alma Ouellette, dans J. Rouillard, *Op. cit.*, p.139.

¹²³ Jacques Rouillard. *Les travailleurs du coton au Québec, 1900-1915*, Québec, PUL, 1974, p.41.

¹²⁴ C'est cette dernière option qu'a choisi Mme Rose-Anna Bellemare, une ex-ouvrière ayant fait deux fois l'aller-retour entre la mère-patrie et la terre d'accueil, revenue travailler dans une des filatures de Trois-Rivières pour finalement lui préférer celle de Manchester. Résumé du témoignage de Rose-Anna Bellemare, dans J. Rouillard, *Ah! les États*, *Op. cit.*, p.115.

une expérience déjà acquise, l'environnement industriel devenait de moins en moins étranger à la main-d'œuvre canadienne-française.

Celle-ci allait bien souvent rejoindre de la parenté élargie ou directe déjà établie aux États-Unis, ce qui était loin de nuire à son établissement. À titre indicatif, l'historien Bruno Ramirez avait remarqué que 64,9% des Canadiens français traversant les frontières entre 1906 et 1930 déclaraient avoir un parent au pays¹²⁵. Sans trop insister sur le sujet, nous mentionnerons seulement que les liens familiaux, par la migration en chaîne, assuraient aux immigrants de se retrouver dans un environnement familial, où l'ethnicité était à la base même de la collectivité¹²⁶. Si plusieurs vinrent grossir les rangs des communautés canadiennes-française de Providence ou Woonsocket, les deux pôles industriels du Rhode Island (voir annexe 2), quelques-uns prirent discrètement le chemin d'une autre petite ville en plein essor.

1.3 La ville de Warren

La mer, la terre et l'usine

Afin de mieux comprendre l'ampleur et la nature des transformations ayant touché la localité, un bref historique du développement socio-économique de la ville s'impose. Fondée en 1747 et nommée en l'honneur du Commodore Peter Warren, un officier de la marine royale britannique ayant mené les troupes victorieuses des *New Englanders* à la prise du fort Louisbourg en 1745¹²⁷, la ville de Warren est située aux bords de la Baie de Narragansett et de la *Belchers Cove*. Cette position géographique

¹²⁵ B. Ramirez, *La Ruée vers le Sud...*, *Op. cit.*, Tableau 2, p.109.

¹²⁶ *Ibid.*, p.105.

¹²⁷ *Ibid.*, pp.16-17.

favorisera le développement de l'industrie maritime; le commerce, le cabotage et la construction navale (et ses dérivés) figuraient parmi les principaux moteurs économiques¹²⁸. Après avoir connu quelques difficultés imputables à l'embargo napoléonien et à la guerre de 1812¹²⁹, les chantiers de Warren bénéficieront grandement de la recrudescence de la pêche à la baleine au cours des années 1830¹³⁰. Ce regain sera de courte durée puisque le kérosène, peu coûteux et remplaçant désormais les chandelles faites à partir de graisse de baleine, sonnera le glas de la pêche à l'aube de la Guerre de Sécession¹³¹.

L'industrie agricole de Warren s'avérait également lucrative¹³². Les régions fertiles se concentraient dans le nord-est de la ville et dans le *Touisset Neck*, où l'on pouvait retrouver des domaines agricoles de 50 à 100 acres appartenant de génération en génération à quelques familles notoires. Profitant du réseau de chemins de fer *Providence, Warren and Bristol Railroad* inauguré dans les années 1850¹³³ (voir annexe 3), les fermiers purent facilement exporter leurs produits laitiers et maraîchers vers Fall River et Providence, des villes avoisinantes et peuplées aux débouchés commerciaux florissants¹³⁴.

C'est également à cette époque que le secteur manufacturier prit du galon. Tandis que le chemin de fer, peu onéreux, favorisait l'échange de produits dans la région, la

¹²⁸ R.I. Historical Preservation Commission, *Op. cit.*, p.12-15.

¹²⁹ J. Lamarre, *Op. cit.*, p.87

¹³⁰ R.I. Historical Preservation Commission, *Op. cit.*, p.15.

¹³¹ H. J. Peck, *Op. cit.*, pp.31 et 59.

¹³² J. Lamarre, *Op. cit.*, p.87.

¹³³ H. J. Peck, *Op. cit.*, p.54.

¹³⁴ R.I. Historical Preservation Commission, *Op. cit.*, p.25.

Warren Gas-Light Company (1851) introduisait l'éclairage au gaz dans les chaumières et surtout dans les manufactures¹³⁵. Par ailleurs, la proximité des réseaux fluviaux et la facilité d'approvisionnement en charbon semblaient tout naturellement désigner Warren comme étant un lieu parfait pour accueillir une filature fonctionnant à la vapeur. Suivant l'exemple de la capitale de l'État qui comptait à son actif des manufactures de textile depuis 1827, Warren fut témoin en 1847 de l'inauguration de la *Warren Manufacturing Company*, située à l'extrémité nord de la ville et fondée par la famille Waterman. Avec ses quelques 100 000 fuseaux en action dès l'ouverture¹³⁶, la manufacture employait 126 travailleurs en 1850 et produisait 0,9% de la valeur totale de la production de coton de l'État¹³⁷. Deux autres bâtiments connexes furent construits en 1860 et en 1873, l'entreprise ajoutant ainsi plus de 48 000 nouveaux fuseaux¹³⁸. La manufacture aura bientôt comme concurrente la *Cutler Manufacturing Company*, campée au cœur de la ville. Établie en 1858, cette petite usine qui se spécialisait dans la fabrication de corde se convertit en 1861 en manufacture de coton afin de répondre à la forte demande pour le textile. Forte de son succès, elle fut enregistrée huit ans plus tard. Tout comme sa rivale, l'entreprise comptera au total trois blocs dont le dernier sera construit au début des années 1880. Elle déclarera au début du siècle un capital de 200 000\$ et emploiera 120 travailleurs¹³⁹.

¹³⁵ R.I. Historical Preservation Commission, *Op. cit.*, p.25.

¹³⁶ H. J. Peck, *Op. cit.*, p.59.

¹³⁷ P. J. Coleman, *Op. cit.*, p.127.

¹³⁸ H. J. Peck, *Op. cit.*, p.59.

¹³⁹ J. D. Hall, *Biographical History of Manufacturers and Business Men of Rhode Island*, Providence, J. D. Hall and Co., 1901, pp.209-210.

Un secteur industriel en pleine expansion

Aux lendemains de la Guerre de Sécession, la vocation industrielle de la ville était bien affirmée. Plusieurs autres manufactures ont vu le jour dans les années 1860 à 1880. Notons entre autres la *Inman Manufacturing Co.* (1866), spécialisée dans le coton tressé, et la *Seymour Bros. Company* (1879), un commerce de charbon de bois et de grain. D'autres sont apparues depuis l'époque étudiée par Jean Lamarre. Parmi les plus importantes, nous retrouvons la *Parker Mill N° 2* (1899), soit l'une des deux filatures modernes appartenant à la compagnie basée à Fall River et ayant à son actif un capital initial de 800 000\$. Il y eut aussi la *Howland & Wheaton Co.* (1898), une manufacture de mouchoirs de coton évaluée à 10 000\$ qui racheta les locaux autrefois occupés par la *Inman*; 40 travailleurs y fabriqueront un produit dont la qualité était reconnue à travers la Nouvelle-Angleterre. Enfin, nous mentionnerons l'atelier de fonderie et de machinerie *W.S. Bosworth* (1900), une entreprise qui, après avoir été détruite par un incendie huit ans plus tôt, employait 17 travailleurs et était réputée pour produire les meilleurs moulages destinés aux industries de l'État¹⁴⁰.

Quelques industries des alentours de Warren étaient susceptibles d'attirer des travailleurs en provenance de la région. Nous mentionnerons la *Nayatt Brick Co.* (1847), établie dans le village voisin de Barrington et qui possédait près de 400 acres de terre argileuse¹⁴¹. À Providence figuraient également des manufactures de bijoux, dont la *J.W. Grant Chain Co.* (1872), la *Hamilton & Hamilton, Jr.* (1871) et la *E.S. McLaughlin & Co.* (1889), des entreprises spécialisées dans la fabrication de chaînes en or et en argent

¹⁴⁰ J. D. Hall, *Op. cit.*, pp.210-211.

¹⁴¹ *Ibid.*, p.320.

sterling employant entre 50 et 150 employés chacune¹⁴². Il est malheureusement difficile de savoir laquelle de ses entreprises dirigées par des hommes d'affaires de Warren était plus encline à employer des habitants de la communauté, les listes nominatives paroissiales et fédérales utilisées ne nommant pas le lieu de travail avec exactitude.

Malgré la multiplication de commerces divers au tournant du siècle, c'est encore la *Warren Mfg. Co.* qui apparaît en 1910 comme étant le moteur de l'économie manufacturière de la ville. Reconstituée à la suite de l'incendie de 1895 qui l'avait entièrement ravagée, elle est évaluée au tournant du siècle à 600 000\$, comptant plus de 100 000 fuseaux et où travaillent plus de 300 employés. Signe de sa vitalité, la compagnie avait également annoncé en 1909 la construction d'un nouvel édifice (*weave shed*) comprenant plus de 2700 métiers à tisser¹⁴³. Elle représente le cœur industriel de la ville et est un symbole de la réussite de l'implantation de l'industrie manufacturière moderne dans cette région¹⁴⁴.

L'arrivée d'une main-d'œuvre multiculturelle

La ville de Warren a donc connu d'importantes transformations à partir de 1865. Les deux nouvelles filatures de la *Warren Mfg. Co.*, construites dans les années 1860 et 1870, augmentèrent considérablement la production, ce qui eut pour effet d'attirer une main-d'œuvre prête à combler les postes ainsi créés. De plus, suivant l'usage prévalant à l'époque, la compagnie avait fait construire des logements à proximité des usines qu'elle réservait à ses travailleurs, encourageant ainsi leur arrivée et leur établissement

¹⁴² *Ibid.*, p.211.

¹⁴³ *The Warren and Barrington Gazette*, 29 mars 1909, p.1

¹⁴⁴ *Ibid.*, p.209.

temporaire¹⁴⁵. Les nouvelles industries implantées, diversifiées et prospères, influencèrent donc grandement la croissance démographique caractérisant la période. À l'exception d'une diminution dans les années 1850 à 1865, résultat des troubles occasionnés par la Guerre Civile, la population augmenta constamment dans les années qui suivirent, soit 2792 âmes en 1865 et 6585 en 1910 (voir tableau 1.2).

TABLEAU 1.2

Population de Warren, 1865-1910

Année	Population
1865	2792
1870	3008
1875	4005
1880	4007
1885	4209
1890	4489
1895	3826
1900	5108
1905	5613
1910	6585
1915	7241

Source : Pour les années 1865 à 1905: « Census of the Foreign Born Population of Rhode Island », dans *Advance Sheets of the 1905 Rhode Island State Census, Part 4 of the Annual Report for 1906*, Providence, E. L. Freeman Company, State Printers, Bulletin I, Table II, p.7. Pour les données de 1910: *Thirteenth Census of the United States, 1910*, Washington, Government Printing Office, 1913, Table 28, p.74. Pour les données de 1915: *Report of the Commissioner of Labor made to the General Assembly, Op. cit.*, Table IV, p.266.

Attirés par ces opportunités d'emploi, plusieurs immigrants en provenance des îles britanniques, de l'Irlande et du Canada s'établirent à Warren. Leur arrivée changea drastiquement le portrait démographique de la localité. Alors que les habitants nés aux États-Unis représentait 81,4% de la population totale en 1865, ils n'en étaient plus que 69,3% dix ans plus tard (voir tableau 1.3). Cette hausse est grandement attribuable à l'afflux des Canadiens français. Ceux-ci formaient le troisième groupe ethnique en

¹⁴⁵ J. Lamarre, *Op. cit.*, p.94.

TABLEAU 1.3

**Nombre et pourcentage des différents groupes ethniques
résidant à Warren, 1865-1915**

Année	Ethnie	Nombre	Pourcentage de la population totale	Pourcentage de la population immigrante
1865	Canadiens	43	1,5%	8,3%
	Irlandais	368	13,2%	70,6%
	Anglais	75	2,7%	14,4%
	Autres	35	1,3%	6,7%
	TOTAL	521	18,7%	100,0%
1875	Canadiens français	461	11,5%	37,4%
	Irlandais	474	11,8%	38,5%
	Anglais	246	6,1%	20,0%
	Autres	51	1,3%	4,1%
	TOTAL	1232	30,7%	100,0%
1885	Canadiens français	770	18,3%	53,0%
	Irlandais	461	10,9%	31,7%
	Anglais	180	4,3%	12,3%
	Autres	43	1,4%	3,0%
	TOTAL	1454	34,9%	100,0%
1895	Canadiens français	599	15,7%	45,6%
	Irlandais	297	7,8%	22,6%
	Anglais	175	4,6%	13,3%
	Autres	244	6,4%	18,5%
	TOTAL	1315	34,5%	100,0%
1905	Canadiens français	823	14,7%	40,0%
	Irlandais	249	4,4%	12,1%
	Anglais	216	3,9%	10,5%
	Autres	770	13,7%	37,4%
	TOTAL	2058	36,7%	100,0%
1910	Canadiens français	878	13,3%	-
	TOTAL	878	13,3%	-
1915	Canadiens français	755	10,4%	29,6%
	Irlandais	169	2,3%	6,6%
	Anglais	292	4,0%	11,4%
	Autres	1339	18,5%	52,4%
	TOTAL	2555	35,2%	100,0%

Source : Pour les données des années 1865 à 1905 : « Census of the Foreign Born Population of Rhode Island », *Op. cit.*, Table II, p.7. Pour les données de 1910 : Calculées par l'auteure à partir de l'échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Manuscript Schedules*, Warren, R. I., bobine T624H, microfilm n°. 1436. Pour les données de 1915 : *Report of the Commissioner of Labor made to the General Assembly, Op. cit.*, Tables IV et VI, pp.266 et 268.

importance en 1865, le second en 1875, talonnant les Irlandais au premier rang. Ils obtiendront ce premier rang en 1885 et y trôneront toujours en 1915¹⁴⁶.

La distinction la plus importante depuis l'époque étudiée par Lamarre est l'arrivée massive des Portugais immigrant au pays depuis la fin du XIXe siècle, et surtout celle des Italiens et des Polonais apparaissant pour la première fois dans les recensements étatiques en 1905 (voir tableau 1.4). L'ensemble des membres de cette nouvelle immigration

TABLEAU 1.4
Nombre et pourcentage des autres communautés ethniques de Warren, 1895-1915

Année	Ethnie	Nombre	Pourcentage de la population totale	Pourcentage de la population immigrante
1895	Polonais	0	0	0
	Italiens	0	0	0
	Portugais	25	0,7%	1,9%
	Allemands	47	1,2%	3,6%
	Turcs	0	0	0,0%
	Autres	172	4,5%	13,0%
	TOTAL	244	6,4%	18,5%
1905	Polonais	358	6,4%	17,4%
	Italiens	97	1,7%	4,6%
	Portugais	77	1,4%	3,7%
	Allemands	55	1,0%	2,7%
	Turcs	30	0,5%	1,5%
	Autres	153	2,7%	7,5%
	TOTAL	770	13,7%	37,4%
1915	Polonais	464	6,4%	18,2%
	Italiens	342	4,7%	13,4%
	Portugais	324	4,5%	12,7%
	Allemands	49	0,7%	1,9%
	Turcs	72	1,0%	2,8%
	Autres	88	1,2%	3,4%
	TOTAL	1339	18,5%	52,4%

Source : Pour les données de 1895 à 1915: « Census of the Foreign Born Population of Rhode Island », *Op. cit.*, Table II, p.7. Pour les données de 1915 : *Report of the Commissioner of Labor made to the General Assembly*, *Op. cit.*, Tables IV et VI, pp.266 et 268.

¹⁴⁶ Nous n'avons malheureusement pas eu accès aux données de 1910 concernant les communautés culturelles habitant Warren, les archives du recensement fédéral ne traitant que de la composition ethnique des cinq villes les plus peuplées du Rhode Island. Si nous nous fions à notre propre base de données de la communauté canadienne-française de Warren, 878 immigrants francophones habiteraient la localité, un résultat légèrement au-dessus de celui enregistré en 1905 (+55).

contrebalancera la diminution systématique des cohortes irlandaises et anglaises, moins enclines à immigrer mais toujours bien présentes dans la communauté. Ce portrait démographique multiculturel sera d'ailleurs reproduit fidèlement dans notre échantillon de la population totale de 1910, où les 286 Canadiens français représentaient 37% de la population immigrante (766) et 14,3% du total (1997) des individus recensés (voir annexe 4). La communauté ethnique apparaît pourtant bien nombreuse lorsqu'on la compare à celle des débuts modestes de la paroisse Saint-Jean-Baptiste.

1.4 La paroisse Saint-Jean-Baptiste et ses habitants

Une paroisse populeuse et dynamique

De 25 qu'ils étaient en 1865, le petit groupe d'individus canadiens-français formèrent en moins de 10 ans une communauté comptant 461 membres. Nombreux à réclamer à l'évêque de Providence la séparation de la paroisse irlandaise St-Mary et la création d'une toute nouvelle paroisse franco-catholique, les éventuels fidèles obtinrent gain de cause auprès des autorités ecclésiastiques en 1881, avec la fondation de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren qui fut desservie à l'origine par le curé Édouard Nobert. Une cinquantaine de familles dévouées assurèrent le financement onéreux de la construction de l'église, érigée à l'angle des rues Hope et Main, au cœur du (très) Petit Canada de l'époque¹⁴⁷.

Trente ans après sa fondation, la paroisse canadienne-française s'était considérablement agrandie. Furent acquis un nouveau presbytère en 1898 et un terrain

¹⁴⁷ U. Forget, *Op. cit.*, pp.18-23.

du bas de la ville en 1900 pour ce qui devra être le premier cimetière paroissial, tandis que le terrain de l'église sera agrandi en 1911. Toutes ces dépenses totaliseront l'importante somme de 26 000\$ et furent exécutées sous la direction du curé Fauteux¹⁴⁸. Jamais auparavant n'avait-on déboursé autant, la facture du nouvel orgue (usagé) de 800\$ étant la plus salée qui fut réglée à l'époque du curé Bernard. L'accumulation des biens communs indiquent un dynamisme ambiant certain, une croissance qui sera également illustrée par l'arrivée du premier vicaire en 1911, chargé de subvenir aux besoins de fidèles de plus en plus nombreux¹⁴⁹.

Ces derniers ont d'ailleurs participé à étendre les « frontières » du P'tit Canada des années 1870 (voir annexes 5 et 6). Autrefois limité au quadrilatère formé des rues North Main, Market, Kelly et du chemin de fer, il s'est étendu à l'ouest à la rue Company et au sud à la rue Baker¹⁵⁰; 1140 des 1997 Canadiens français (57,1%) déclaraient y résider (voir tableau 1.5). Cela dit, si l'on se fie à la fréquence des rues apparaissant dans la base de données tirée du recensement fédéral, plusieurs de leurs compatriotes ont emménagé sur les grandes artères de l'est de la ville. La construction relativement récente de la *Parker Mill N°2* au coin de l'avenue Metacom et de la rue Child n'y est certainement pas étrangère.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p.92.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p.39.

¹⁵⁰ Ce nouveau quadrilatère ne tient pas compte des rues Market et Child. Malgré une portion qui pourrait faire partie du P'tit Canada, ces rues, majoritairement situées à l'ouest de la ville, en ceinturent plusieurs autres qui ne sont pas habitées par des Canadiens français.

Notons par ailleurs que seuls 66 des 1997 Canadiens français (3,3%) logeaient dans les appartements appartenant aux différentes filatures en 1910¹⁵¹ (voir tableau 1.5). Le P'tit Canada étant lui-même près des installations, les travailleurs désirant être plus près des petits commerces toujours en étant entourés de leurs compatriotes pouvaient choisir de s'établir un peu en retrait. Peu importe l'endroit où ils demeuraient, les ouvriers canadiens-français travaillant à la filature n'avaient tout au plus qu'un kilomètre à parcourir pour se rendre à l'une des trois principales usines de Warren, une distance qui pouvait s'effectuer facilement à pied ou en tramway.

TABLEAU 1.5

Nombre de Canadiens français déclarant habiter sur les rues composant le cœur du P'tit Canada, Warren, 1910

Noms de rue	Nombre
North Main	199
North Water	192
Union	138
Warren Avenue	134
Park	76
Hope	64
Nobert	63
Wood	54
Brown	41
Bowen	36
Company St.	32
<i>Company Blocks</i>	30
Baker	29
<i>Mill Boarding House</i>	23
Miller	11
<i>Mill Place</i>	11
Kelly	7
TOTAL	1140

Source : Données calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, *Op. cit.* Les noms de rue apparaissant en italique indiquent les immeubles appartenant aux compagnies exploitant les filatures.

¹⁵¹ Cette situation contrastait-elle avec celle caractéristique du début du mouvement migratoire analysé par Lamarre? En l'absence de telles informations, nous nous résoudrons à émettre deux hypothèses vérifiables grâce à des recherches plus poussées. Si tel est effectivement le cas, cela peut illustrer un établissement définitif et une situation socio-économique favorable et diversifiée des protagonistes. L'inverse démontrerait plutôt que les logements mis à la disposition des ouvriers n'ont pas trouvé preneurs chez des Canadiens français qui préféreraient résider en pension.

L'école paroissiale constitue un autre exemple des transformations qui touchent la communauté franco-américaine. Fondée en 1890 sous la direction du père Bernard, la classe avait lieu dans le sous-sol de l'église et n'était dispensée qu'en français. Son successeur aménagea une école au presbytère récemment acheté, mit sur pied une école du soir pour les adultes, participa à l'embauche des premières institutrices et introduisit l'anglais dans le cursus scolaire¹⁵². Les élèves s'inscrivant toujours en plus grand nombre et la demeure du curé devenant bientôt trop étroite, un projet de construction d'une nouvelle école fut mis sur pied. Le terrain fut acheté en 1912 sous l'égide du curé Caron et le projet fut autorisé par l'évêque en 1915, mais il faudra attendre jusqu'en 1927 pour que celui-ci voit le jour. L'expansion du réseau scolaire de Warren s'est pourtant réalisée sur un autre front, puisqu'en 1921 fut fondé le couvent des Religieuses de la Divine Providence à qui l'enseignement de l'école primaire était réservé depuis 1914.

Il ne fallut pas attendre autant de temps pour que les Canadiens français s'impliquent dans les activités sociales. Dès 1888, quelques pionniers désireux de s'établir pour de bon dans leur pays d'accueil fonderont *L'Ordre des Chevaliers Jacques-Cartier d'Amérique et Cercle de Naturalisation*, une société de secours mutuel fondée sous la direction du curé Bernard. Ce groupe fut créé dans le but de conserver foi, langue et mœurs canadiennes-françaises et, surtout, « d'élever et de tenir l'honneur de [la] nationalité au niveau des nations hétérogènes [environnantes] ¹⁵³ ». Leur succès sera réel

¹⁵² *Ibid.*, p.92.

¹⁵³ *Ibid.*, p.115.

puisque les membres fondateurs réunirent en 1905 les cellules des différentes villes du Rhode Island sous un même groupe, rebaptisé simplement *Société Jacques-Cartier*¹⁵⁴.

Entre temps s'était formée *La Garde Lafayette* qui, à l'instar de la précédente société, arborait son uniforme particulier et organisait des parades lors des jours de fêtes et des soirées paroissiales. Ce regroupement concurrent, au sujet duquel nous disposons malheureusement peu d'information, disparaîtra nébuleusement à l'époque de la Première Guerre mondiale¹⁵⁵. Créée en 1898, la cellule de Warren des *Forestiers catholiques* lui survivra, tout comme celle de l'*Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique* fondée en 1904. La fondation du conseil *Jeanne de Valois* de l'*Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique* formé des Dames de la paroisse suivra cinq ans plus tard¹⁵⁶. La multiplication de ces institutions sociales depuis l'époque étudiée par Lamarre nous informe sur le développement de la petite communauté canadienne-française de Warren. En 1910, les membres des différentes sociétés mutuelles sont certes plus nombreux à clamer haut et fort leur présence dans leur ville d'adoption, mais cela ne semble plus être leur but premier. S'activant dorénavant à participer à l'agrandissement de la paroisse, au fleurissement de la vie sociale et à la sécurité financière de leurs compatriotes, ils illustrent parfaitement le phénomène d'intégration qui les caractérisent.

Des notables en bottes de travail

Leaders au sein de la communauté, les membres de ces sociétés représenteraient le cœur de « l'élite » franco-américaine. Or, les travaux aux relents socialistes défendant

¹⁵⁴ *Ibid.*

¹⁵⁵ *Ibid.*

¹⁵⁶ *Ibid.*, p.116.

le prolétariat¹⁵⁷ et ceux s'épanchant sur les réalisations de la bourgeoisie¹⁵⁸ s'entendent généralement sur un fait : l'élite est majoritairement constituée du clergé et de la petite-bourgeoisie, qu'elle soit marchande ou professionnelle¹⁵⁹. L'analyse de la base de données du recensement du Rhode Island de 1910 vient ébrécher cette vision un peu trop polie et unifiée de l'élite. Prenons par exemple la liste du premier conseil de *l'Union-Saint-Jean-Baptiste* en 1904 : parmi les 6 des 14 membres fondateurs qui étaient toujours à Warren en 1910, nous y retrouvons sans surprise le docteur, le prêtre et un commis à l'épicerie, mais aussi un contrôleur ferroviaire, un préposé aux intersections de chemins de fer et un charpentier¹⁶⁰. La présence d'hommes de métier se fait aussi ressentir au sein des survivants des premiers *Forestiers catholiques*, où se côtoient deux tisserands, un contremaître à l'usine, un forgeron et un conducteur de train¹⁶¹. Du côté du conseil *Jeanne de Valois*, les épouses d'un fileur spécialisé et d'un charpentier se sont jointes à la femme d'un épicier et à une jeune pianiste qui habite au presbytère¹⁶².

¹⁵⁷ Voir, entre autres, P. Anctil, *Op. cit.*, 340 pages.

¹⁵⁸ Voir, entre autres, R. Rumilly, *Op. cit.*, 552 pages.

¹⁵⁹ Portant sur la petite-bourgeoisie marchande, la thèse de doctorat de Brigitte Violette amène cependant un point de vue nuancé et novateur sur les différences au sein même de l'élite. Consulter Brigitte Violette. *Formation et développement d'une petite-bourgeoisie franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre (Fall River, 1870-1920)*, Ph. D. (Histoire), Université de Montréal, 2001, 315 pages.

¹⁶⁰ Il s'agit, en ordre, de Charles Scott, M.D., de Joseph-A. Fauteux, ptre, d'Ernest Fontaine, de Joseph Cloutier, de Joseph Lessard et de Napoléon Dallaire. Les autres membres fondateurs sont absents des listes nominatives de l'abbé Bernard et du recensement fédéral, qu'ils soient décédés ou aient quitté Warren entre 1904 et 1910. U. Forget, *Op. cit.*, p.116 ; Base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*, 190- feuille 19 - adresse civique 27 - habitation no. 332 - famille no. 431; 127-1-92-17-25; 152-26-7-227-420; 132-6-5-96-105; 157-31-70-292-493; 143-17-8-212-255.

¹⁶¹ Il s'agit d'André St-Onge, d'Onésime Gélinas, d'Isaac Garceau, d'Alexandre Brochu et de Trefflé Cloutier. Les dénommés Gélinas et Brochu étaient partis en 1910, mais furent repérés dans le recensement paroissial de 1895. *Recensement paroissial de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren*, 1895, *Op. cit.*, pp.285 et 276; Base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*, 198-27-54-443-532; 146-20-26-260-321; 143-17-10-214-257.

¹⁶² Elles se nomment Mathilda Poisson, Adela Pelletier, Louise Paquin et Clara Leclerc, et constituent l'ensemble des fondatrices. U. Forget, *Op. cit.*, p.116, et Base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*, 136-10-27-152-171; 142-16-3-205-149; 128-2-87-23-32; 127-1-92-17-25.

Nous pouvons donc en déduire que certains travailleurs qualifiés, sans éclipser leurs confrères cols blancs et marchands, occupaient une place de choix dans la dynamique paroissiale. Si l'occupation professionnelle peut varier, ces leaders ont souvent en commun une position économique satisfaisante, possiblement une bonne dose de charisme et surtout, un nom de famille connu au sein de la communauté. Ainsi, le contrôleur ferroviaire et le conducteur de train, deux des fils Cloutier, résidaient à Warren depuis que leur père s'y était installé définitivement en 1861 alors qu'il n'y avait que 6 familles préalablement établies¹⁶³. Le contremaître à la fonderie, un Garceau ayant émigré en 1885, a épousé l'une des sœurs Cloutier et est devenu leur beau-frère¹⁶⁴, ce qui n'a certainement pas nui à son intégration à la vie sociale de la paroisse. Le charpentier dont il était question plus haut s'appelle Napoléon Dallaire, un nouveau paroissien qui a eu l'occasion de profiter des contacts de ses cousins Ovide et Joseph, un maçon et un employé de la ville présents à Warren depuis les années 1870¹⁶⁵. Le forgeron et membre fondateur des *Forestiers* Alexandre Brochu était le neveu du gardien de nuit François-Xavier Brochu qui, déjà dans les années 1870, habitait Warren¹⁶⁶.

Le même constat peut être tiré de l'analyse de l'origine sociale des Franco-Américains au sein des charges publiques (voir tableau 1.6). Les frères Dionis et Henri Vincent, l'un vendeur à l'épicerie et l'autre charpentier, ont tour à tour été présents au Conseil municipal de 1904 à 1916. Le benjamin y a d'ailleurs siégé moins de 5 ans après s'être établi à Warren, profitant des contacts entretenus par son aîné qui habitait la

¹⁶³ *Recensement paroissial de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren, 1895, Op. cit., p.278.*

¹⁶⁴ *Ibid., p.284.*

¹⁶⁵ *Ibid., p.280.*

¹⁶⁶ *Ibid., p.276.*

municipalité depuis près de 20 ans. Celui qui le remplacera est Ernest Dubé, un maçon tout comme son successeur Georges Goudreau, établi à Warren depuis plus de 25 ans et qui sera sporadiquement élu conseiller entre 1902 et 1913. De 1899 à 1919, 11 hommes d'origine canadienne-française, dont 6 occupant un métier manuel¹⁶⁷, siégeront 13 fois au Conseil municipal. Les relations entretenues dans un cadre professionnel pourraient avoir facilité leur entrée en poste, leur donnant une vitrine importante au sein de la localité dont n'ont pu jouir la majorité des ouvriers.

TABLEAU 1.6

Emplois déclarés en 1910 par les Canadiens français de Warren occupant une charge publique entre 1899 et 1919

Noms	Années	Emplois occupés en 1910
<i>Sénat</i>		
Dionis Vincent	1906-1908	Commis à l'épicerie
C.-E. Scott, M.D.	1909-1911	Médecin
<i>Chambre des députés</i>		
T.C. Morisseau, M.D.	1903	Médecin
T.C. Morisseau, M.D.	1911-1914	Médecin
Henri-E. Gagnon	1917-1922	Inconnu
<i>Conseil municipal</i>		
T.C. Morisseau, M.D.	1899-1900	Médecin
G.-B. Goudreau	1902-1904	Maçon
Dionis Vincent	1904-1905	Commis à l'épicerie
Henri Deblois	1906-1908	Gérant d'un pensionnat
Henri Vincent	1908-1909	Charpentier
Isaac Garceau	1909-1915	Contremaître à la fonderie
G.-B. Goudreau	1912-1913	Maçon
Henri Vincent	1914-1916	Charpentier
Ernest-J. Dubé	1915-1917	Maçon
Henri-C. Gagnon	1916-1917	Inconnu
Jeffrey Lajeunesse	1917-1919	Conducteur automobile
Charles Bisson	1919-1923	Marchand
Hector Asselin	1919-1923	Comptable (et recenseur fédéral)

Source : Données concernant les noms et années : U. Forget, *Op. cit.*, p.215. Données relatives aux emplois déclarés en 1910 : Calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*

¹⁶⁷ Nous incluons dans la catégorie « métiers manuels » les deux maçons, le charpentier, le contremaître à la fonderie et le conducteur automobile. Nous les différencions donc des « professionnels » (le commis, le gérant, le comptable et le médecin) et de la « petite-bourgeoisie d'affaires » (le marchand).

Premier à y être élu, le docteur Morriveau quittera ses fonctions à la ville lorsqu'il sera élu à la Chambre des députés du Rhode Island en 1903 et où il y retournera en 1911, la même année où son collègue, le docteur Scott, siégera au Sénat. Se comptant sur les doigts de la main, les députés et sénateurs canadiens-français ne sont pas assez présents (du moins, pas avant les années 1920) pour que nous nous risquions à conclure hâtivement sur l'homogénéité de l'origine sociale de ces législateurs. Ceci dit, le fait que des membres de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste s'impliquent activement au sein de la municipalité et de l'État, et ce dès les années 1900, tranche singulièrement avec la situation décrite par Lamarre à propos du XIX^e siècle. Cette situation illustre bien le désir d'intégration des leaders de la communauté, qu'ils soient hommes de métier ou professionnels.

Une communauté bien ancrée

Ces citoyens possédaient des contacts qui favorisaient leur arrivée et leur établissement dans la ville. Leur participation à la vie sociale était le reflet de leur réussite ou, du moins, de leur rôle non négligeable au sein de la paroisse. Le « noyau stable » identifié par Lamarre en se référant aux familles présentes dans les archives de 1888 et de 1895 est d'ailleurs constitué de plusieurs autres familles toujours bien ancrées à Warren en 1910. Notons par exemple les Paquin, le fils aîné imitant son père rentier en louant ses 4 propriétés¹⁶⁸, les Asselin dont une rue fut nommée en leur honneur et dont l'un des fils fut choisi pour effectuer le recensement fédéral de la municipalité, les Lemieux, petits commerçants de père en fils et dont l'aïeul étant présent à Warren en

¹⁶⁸ *Recensement paroissial de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren, 1895, Op. cit* , p.300.

1888¹⁶⁹, ou alors les Beauchesne installés depuis les années 1870 et dont 2 des 4 frères ont convolé en justes noces avec des sœurs Cloutier¹⁷⁰. Par ailleurs, la récurrence des noms de famille dans le recensement (voir tableau 1.7) est un autre indice de l'implantation de la communauté au sein de la municipalité. Les 62 patronymes de chefs de famille rencontrés plus d'une fois sur une possibilité de 249 (24,9%) sont significatifs¹⁷¹.

TABLEAU 1.7

Fréquence des patronymes des chefs de famille canadiens-français résidant à Warren en 1910

Noms	Fréquence		
Tremblay	7	Amédée	2
Dallaire	6	Armstrong	2
Lemieux	5	Beauchesne	2
Proulx	5	Blais	2
Picard	5	Blouin	2
Beauparlant	4	Boucher	2
Cloutier	4	Bouffard	2
Contois	4	Boutin	2
Deblois	4	Brochu	2
Lépine	4	Caron	2
Saillant	4	Dubé	2
Asselin	3	Ducharme	2
Aubin	3	Émond	2
Bergeron	3	Fortin	2
Émery	3	Gagnon	2
Fournier	3	Garceau	2
Héon	3	Goudreau	2
Laflamme	3	Gauthier	2
Lebrun	3	Goulet	2
Lessard	3	Jeoffroy	2
St-Onge	3	Lafferrière	2
Vincent	3	Lafrance	2
Vermette	3	Lévesque	2
		Lachance	2
		Lescault	2
		Mondinat	2
		Messier	2
		Morency	2
		Morisseau	2
		Nadeau	2
		Paul	2
		Paquin	2
		Poisson	2
		Plante	2
		Perron	2
		Smith	2
		Sarrasin	2
		Seymour	2
		Thivierge	2
		TOTAL	62 NOMS

Source: Données calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*

¹⁶⁹ *Ibid.*, 1888 et 1895, pp.255-256 et pp.294-295.

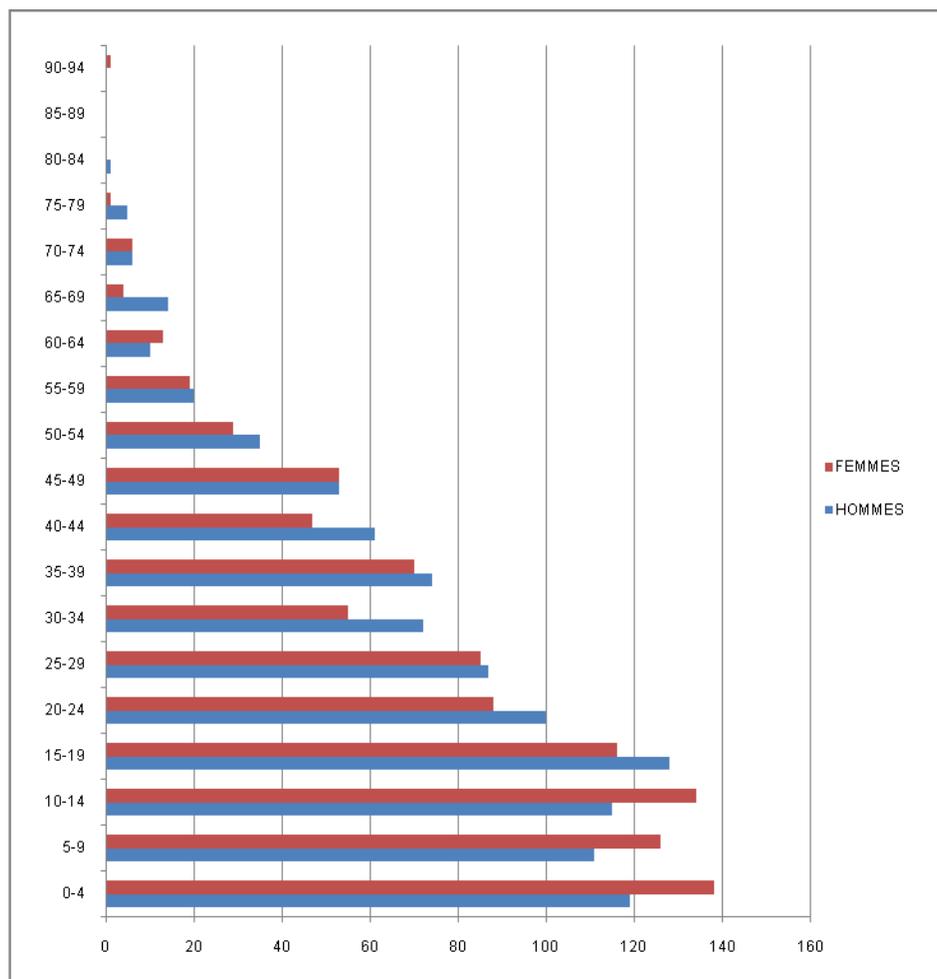
¹⁷⁰ *Ibid.*, 1888 et 1895, pp.234 et 272; Base de données du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*

¹⁷¹ Certains noms du recensement ont été anglicisés ou ont pu souffrir d'une mauvaise retranscription de la part du recenseur. Il se peut donc que les chiffres présentés soient très légèrement sous-évalués ou bonifiés dû à la tentative de regrouper les noms traduits sous une même orthographe. Ce calcul ne prend pas en compte des membres de la parenté vivant sous le même toit ni les pensionnaires.

Des conclusions semblables peuvent être tirées de l'analyse de la pyramide des âges des paroissiens canadiens-français (voir graphique 1.1). La population de 1910 se répartit de façon très régulière, le nombre d'hommes étant légèrement supérieur à celui des femmes, particulièrement chez la population dite « active » (20 à 39 ans). Les enfants en bas âge et les personnes âgées y sont bien présents sans pour autant y être surreprésentés. Cela démontre une population assez bien implantée et structurée, les jeunes familles côtoyant leurs parents déjà établis en sol américain. Dans le cas d'une communauté en voie d'implantation, les hommes en âge de travailler seraient considérablement plus nombreux que les femmes, migrant seuls pour une durée limitée, tandis que les personnes âgées, exclues de la population active, y seraient presque totalement absentes. C'est du moins le cas de la communauté polonaise de Warren, où la surreprésentation des bambins traduit un phénomène d'établissement récent de plusieurs jeunes familles (voir annexe 7). Le diagramme de la population de 1910 confirmerait donc que les Canadiens français de Warren vivent dans une communauté enracinée et non en voie de le devenir.

La situation prévalant en 1910 ressemble quelque peu à celle observée en 1888 par Lamarre, caractérisée par un diagramme des âges réparti normalement et de façon graduelle (voir annexe 8). Néanmoins, la pyramide de 1910 emprunte aussi des traits de celle de 1895, cette fois jugée irrégulière (voir annexe 9). L'historien avait observé que pour cette année précise, le nombre d'enfants en bas âge (0 à 4 ans) avait particulièrement augmenté, tandis que celui des paroissiens dans la force de l'âge (20 à 39 ans) avait considérablement chuté depuis 1888. Il expliquait le phénomène par le fait que plusieurs

GRAPHIQUE 1.1
Âge de la population canadienne-française de Warren, 1910



Source : Données calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*

Canadiens français avaient souffert de la crise économique de 1893 qui toucha plusieurs industries de Warren¹⁷². Dorénavant libérés, ils partirent vers des états limitrophes ou retournèrent au Québec en quête de nouveaux emplois. Certains de leurs compatriotes, au chômage après l'incendie majeur qui détruisit en grande partie les bâtiments de la *Warren Mfg. Co.* en 1895, furent contraints de les imiter. La communauté bien implantée moins de 10 ans plus tôt en fut alors fortement ébranlée. Les similarités

¹⁷² ¹⁷² *Ibid.*, pp.125-126.

caractérisant les diagrammes des populations de 1888, de 1895 et de 1910 nous portent à croire que la communauté canadienne-française s'est partiellement régénérée, se remettant lentement des troubles des années antérieures. Si la paroisse totalisait 881 âmes en 1895, soit près de 300 de moins qu'en 1888, elle en dénombre 1997 en 1910. Les cicatrices bien visibles du ralentissement économique guérissent tranquillement et ce, malgré le mouvement migratoire qui se fait un plus timide au début du XXe siècle. Certains Canadiens français qui ont déserté Warren pendant la période difficile ont pu y revenir en famille une fois la tempête passée, grossissant les rangs d'une paroisse qui comprenait déjà son « noyau stable ».

Conclusion

Il est clair que les bouleversements économiques que connurent les États de la Nouvelle-Angleterre au XIX^e siècle incitèrent l'émigration de nombreux Canadiens français, désireux ou obligés de quitter le monde rural de la vallée du Saint-Laurent. La proximité géographique et les réseaux parentaux facilitèrent leur départ, tandis que le type et la forme de production encouragés par les industriels américains eurent pour effet d'attirer des familles entières ou quelques travailleurs relativement expérimentés. Nous ajouterions que ceux qui se dirigèrent vers le Rhode Island furent principalement séduits par son secteur industriel bien implanté, les poussant à déménager au-delà des États frontaliers¹⁷³. Dans l'espoir de trouver du travail en manufacture, plusieurs immigrants – dont des Canadiens français – choisirent de s'établir à Warren, une petite localité en pleine mutation. La paroisse qu'ils y fonderont a considérablement évolué depuis

¹⁷³ J. Lamarre, *Op. cit.*, p.56.

l'époque antérieure à 1895, si l'on se fie à une croissance démographique marquée, au refoulement des frontières géographiques, à l'acquisition de biens communs et à l'implication de quelques-uns de ses membres notables aux origines socio-économiques diverses. Et si certains y revinrent ou y restèrent après les troubles économiques éprouvés vers la fin du siècle, la possibilité de trouver un emploi dans les diverses industries de la région que nous présenterons dans le chapitre suivant semble avoir constitué un attrait considérable.

CHAPITRE 2

USINES, CHANTIERS ET COMPAGNIE(S). LA MAIN-D'ŒUVRE ET L'ÉCONOMIE LOCALE

L'organisation d'activités paroissiales et l'occupation de charges publiques sont des exemples probants du processus d'intégration sociale et politique des paroissiens canadiens-français de Warren. Afin de compléter notre portrait d'ensemble de la communauté, nous nous intéresserons cette fois à leur intégration économique, traduite par leur participation à l'économie locale et par la nature des emplois déclarés. Les paroissiens bénéficiaient-ils de salaires intéressants et occupaient-ils des postes recherchés? Ou étaient-ils plutôt contraints d'accepter des emplois ne requérant que peu de qualifications? Dans quels secteurs économiques œuvraient-ils généralement et pourquoi?

Nous le saurons en présentant tout d'abord les industries et les compagnies qui employaient majoritairement des Canadiens français, que ce soit au grand air ou entre quatre murs. Parallèlement, nous exposerons les principaux secteurs économiques de prédilection de ces travailleurs tout en montrant comment certains marchés étaient dominés par des compatriotes. Compte tenu de l'importance que pouvait représenter la filature pour plusieurs ménages canadiens-français, nous offrirons un tour d'horizon de l'usine et de ses ouvriers après avoir brièvement exposé notre méthodologie. Il est aussi à noter que nous nous concentrerons sur la force de travail masculine canadienne-

française, plus diversifiée que sa contrepartie féminine et représentant la principale source des revenus familiaux.

Soulignons enfin que ce portrait des travailleurs canadiens-français nous permettra d'évaluer l'évolution de cette main-d'œuvre ethnique depuis l'époque antérieure à 1895 étudiée par Jean Lamarre. Il semble bien qu'en 1910, l'heure n'est dorénavant plus à l'entrée en scène des Canadiens français dans certaines industries, mais à la recherche de meilleurs postes pour soi-même et pour sa progéniture au sein de ces compagnies.

2.1 L'intégration des Canadiens français au marché du travail

Du tissu, des briques, des rails et des huîtres

Contrairement à celles que nous retrouvons dans les sources paroissiales des années antérieures, les données relatives au travail occupé par les Canadiens français de Warren contenues dans le recensement fédéral de 1910 s'avèrent presque complètes. Nous indiquant le lieu de travail et le type d'emploi de tous les protagonistes, elles nous permettent ainsi de connaître avec plus de justesse les principaux secteurs économiques locaux. Si Lamarre devait se fier aux notes disjointes du père Bernard, qui bien souvent ne qualifiaient que le lieu de travail, le recensement fédéral nous renseigne sur la nature même du travail, nous offrant la possibilité de commenter sur les qualifications des ouvriers et hommes de métier.

À l'instar de leurs compatriotes dispersés aux quatre coins de la Nouvelle-Angleterre, les Canadiens français étaient majoritairement employés à la filature (tableau 2.1). Les sources sont muettes quant au lieu précis de travail, dans ce cas-ci la *Cutler Mfg. Co.*, la *Parker Mill no.2*, ou la *Warren Mfg. Co* Puisque cette dernière était située tout près du cœur du Petit Canada, il y a de fortes chances que les ouvriers canadiens-français y étaient plus nombreux, d'autant plus que plusieurs d'entre eux y travaillaient

TABLEAU 2.1

Principaux lieux de travail des Canadiens français résidant à Warren en 1910

Lieu de travail	Hommes	Femmes	Total	Pourcentage de l'ensemble de la force de travail canadienne-française
Filature	347	244	591	62,3%
Épicerie	21	2	23	2,4%
Chemin de fer	19	0	19	2,0%
Briqueterie	18	0	18	1,9%
Atelier d'huîtres	13	0	13	1,4%
Fonderie	9	0	9	0,9%
Atelier de bijoux	6	0	6	0,6%
Magasin de marchandises sèches	5	7	12	1,3%
Usine de caoutchouc	5	3	8	0,8%
Centrale électrique	3	0	3	0,3%
Pharmacie	3	0	3	0,3%
Papeterie	3	0	3	0,3%
Quincaillerie	2	0	2	0,2%
Maison de pension	2	5	7	0,7%
Magasin de meubles	2	2	4	0,4%
Maison	0	10	10	1,1%
Usine de mouchoirs	0	5	5	0,5%
École	0	3	3	0,3%
Atelier de chapellerie	0	2	2	0,2%
Total	458	283	741	78,4%
TOTAL DE LA FORCE DE TRAVAIL CANADIENNE-FRANÇAISE	700	295	948	100%

Source : Données calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*

déjà à l'époque étudiée par Lamarre¹⁷⁴. Étant donné l'importance de l'usine au sein de la communauté, nous nous y intéresserons plus loin lorsque nous aurons l'occasion d'identifier certaines tendances lourdes caractéristiques au travail en filature. Pour l'instant, soulignons seulement que l'incendie qui a ravagé l'usine quelques années plus tôt et la dépression économique qui a touché le secteur manufacturier à la même époque n'ont pas semblé freiner à long terme l'ardeur des ouvriers. En 1895, un peu moins de la moitié de la force de travail canadienne-française se trouvait dans la manufacture, une chute fracassante par rapport aux données de 1885. Les ouvriers canadiens-français furent cependant nombreux à retourner devant leurs métiers à tisser, de nouveau majoritaires à l'usine en 1910 (voir tableau 2.2). En effet, la *Warren Mfg. Co.* et la *Cutler Mfg. Co.* étaient de nouveau prospères, si l'on se fie à l'acquisition d'un terrain et d'un édifice en construction pour la première, et d'une nouvelle machinerie pour la seconde¹⁷⁵. Quant à la *Parker Mill N° 2*, son arrivée récente offrait de nouvelles opportunités d'emplois à la main-d'œuvre ouvrière.

TABLEAU 2.2
Nombre et pourcentage de la force de travail canadienne-française masculine employée à la filature en 1888, 1895 et 1910

	1888	1895	1910
Hommes	173	114	347
Femmes	207	103	244
TOTAL	380	217	591
Pourcentage de l'ensemble de la force de travail masculine canadienne-française	70,80%	48,50%	62,30%

Source : Pour les données de 1885 et de 1895 : J. Lamarre. *Op. cit.*, p.124, Tableau XXII. Pour les données de 1910 : Calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*

¹⁷⁴ J. Lamarre, *Op. cit.*, p.124.

¹⁷⁵ *The Warren and Barrington Gazette*, 26 août et 18 novembre 1910, pp. 4 et 1. Contrairement à Lamarre, nous ne pouvons nous fier sur le journal pour connaître la valeur des dividendes accordées aux actionnaires de la *Warren Mfg. Co.* en 1909 et en 1910. La publication ne mentionne que la date de leur rencontre annuelle et le nom des personnes attitrées aux différents postes de direction. Consulter *The Warren and Barrington Gazette*, 29 janvier 1909 et 27 janvier 1911, pp. 1 et 3.

Outre la filature, plusieurs paroissiens sont employés à la briqueterie de la *New England Steam Brick Co.* dans le village voisin de Barrington. Même si cette compagnie continue toujours à attirer son lot de travailleurs, elle n'est plus le deuxième employeur en importance chez les Canadiens français comme elle l'avait été dans les années 1885 et 1895. Lamarre n'avait pas tout à fait vu juste lorsqu'il avait prédit que les ouvriers, soumis aux tristes conséquences de la crise de l'industrie textile, allaient se rediriger en grand nombre vers la briqueterie¹⁷⁶. En fait, si cette usine représentait un nouveau secteur à explorer pour les travailleurs canadiens-français comme le soupçonnait l'historien, ils n'y resteront pas longtemps. En nous référant au recensement paroissial de 1895, nous pouvons observer que des 8 paroissiens déclarant travailler à la « brigade », seul deux d'entre eux s'y trouvent encore en 1910, soit un contremaître et un ingénieur¹⁷⁷. Et la relève s'y fait rare; le seul fils en âge de travailler du contremaître en question est remplaçant à la filature, tandis que celui de l'ingénieur est aux études¹⁷⁸.

Les compagnies *Nayatt* et *N.E. Steam Brick* exploitant toujours les chantiers, la réduction des effectifs canadiens-français ne peut pas être expliquée par un changement drastique des conditions de travail due à une nouvelle direction. Par contre, nous savons que le tarissement graduel des dépôts de terre argileuse aurait débuté au début des années 1900; des coupures au sein du personnel ne semblent pas improbables dans ce contexte

¹⁷⁶ *Ibid.*, p.127.

¹⁷⁷ Il s'agit de Cyrille Boutin et de Pierre Gagnon. Base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*, 154-28-118-246-441; 200-29-(non spécifié)-425-577. Les six autres ex-collègues se nommaient Alfred Bergeron, Elzéar Fortin, Joseph Fournier, Cyriac Caron, Joseph Fortin, et Adélarde Garcereau. Les trois premiers étaient respectivement en 1910 officier de police, réparateur de métiers à tisser et journalier au chemin de fer, tandis que les trois autres n'apparaissent tout simplement pas dans le recensement (décédés ou partis). *Recensement paroissial de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren*, 1895, *Op. cit.*, pp.273 et 277, et pp. 282 à 284.

¹⁷⁸ Ils se nomment Gédéon Boutin et Georges Gagnon. Base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*, 154-28-118-246-441; 200-29-(non spécifié)-425-577

de légère baisse de production. C'est aussi à cette époque que les immigrants italiens furent nombreux à s'établir dans le village de Barrington pour travailler aux briqueteries¹⁷⁹. Qu'ils aient remplacé à plus faibles coûts la main-d'œuvre canadienne-française ou parce que celle-ci délaissa volontairement cette industrie en déclin, les opportunités d'emploi intéressantes qu'offraient les usines de Barrington aux francophones de Warren se rétrécissaient. Ceux qui y demeureront toujours en 1910 seront d'ailleurs des journaliers à forte majorité (14 sur 18), les ouvriers qualifiés ayant la possibilité de se rediriger vers des industries plus prospères¹⁸⁰.

L'industrie ferroviaire et celle de transformation d'huîtres (*oyster shop*) sont deux nouveaux secteurs économiques où l'on retrouve des Canadiens français. Aucune trace dans l'analyse de Lamarre ne laisse croire que ces derniers y étaient employés¹⁸¹. En 1910, elles se classent pourtant parmi les industries les plus populaires auprès de la force de travail masculine canadienne-française. Et ce n'est pas un hasard. Le premier atelier d'huîtres en importance fut fondé en 1903 sous le nom de *E.B. Blount & Sons*. Établi sur la rue Water, l'atelier attirera des hommes de tous âges aux différents statuts, mais sera attrayant particulièrement pour des jeunes célibataires ou pour des hommes d'âge plus mûr au pays depuis peu. Eugène Valance accueillera chez lui les pensionnaires Marchant (44 ans) et Boudreau (19 ans), des immigrants établis en terre américaine depuis moins d'un an et qui, comme lui, exerceront le travail d'ouvreur d'huîtres¹⁸². Pour recevoir une

¹⁷⁹ Ken Mason. « Barrington's History » dans *The Barrington Preservation History*, [En ligne], (page consultée le 4 octobre 2010), Adresse URL : <http://www.barrpreservation.org/history.php>

¹⁸⁰ Base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*

¹⁸¹ Voir J. Lamarre, *Op. cit.*, tableaux XXII et XXIII, pp. 124 et 126.

¹⁸² Eugène Valance, Charles Marchant et Xavier Boudreau, dans la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*, 132-6-12-100-109.

paie hebdomadaire qui pouvait se chiffrer entre 6,80\$ et 20,00\$ selon les saisons et l'expérience, ce travail relativement facile à apprendre semblait leur convenir et pouvait être une alternative à la filature¹⁸³.

Le cas des ouvriers du chemin de fer est différent. La compagnie *Providence, Warren & Bristol Railroad* exploitait depuis 1851 le chemin de fer qui traversait la ville au nord et à l'est¹⁸⁴. Contrairement à l'époque étudiée par Lamarre, les trains desservant la population locale de 1910 fonctionnaient à l'électricité et non plus à la vapeur. Cette innovation du début du siècle a eu pour effet d'accélérer le transport et le service, un train passant dorénavant à toutes les heures à la gare de Warren¹⁸⁵. Cela s'ajoutait au fait que la ville représentait géographiquement un point central dans le trajet; la ligne en partance de Providence se scindait en deux à Warren, une voie se rendant à Bristol et l'autre à Fall River (Mass.). N'arrêtant pas le progrès, la compagnie de chemins de fer avait aussi fondé en 1900 la ligne de tramway qui descendait tout le long de la rue principale (*Main St.*)¹⁸⁶. Que ce soit parce que la demande était plus forte et qu'il fallait embaucher plus de personnel ou parce que les nouvelles technologies requéraient une main-d'œuvre spécifique, l'électrification du chemin de fer a eu tôt fait d'attirer plusieurs Canadiens français prêts à travailler dans cette industrie.

Voilà pour les fleurs. Maintenant, le pot. Malheureusement, les sources fédérales utilisées ne différencient pas les travailleurs à l'entretien des trains de ceux employés à

¹⁸³ Rhode Island Department of Labor, *Op. cit.*, p.90. Données de 1915.

¹⁸⁴ Rhode Island Historical Preservation Commission, *Op. cit.*, p.33.

¹⁸⁵ *Ibid.*

¹⁸⁶ *Ibid.*

celui du tramway, la mention « *railroad* » caractérisant le lieu d'emploi des protagonistes demeurant très générale. Plusieurs emplois n'étaient pas spécifiques à l'un ou l'autre des moyens de transport. S'il est évident par la nature de leurs emplois qu'un signaleur (*towerman*)¹⁸⁷ ou qu'un commis aux bagages travaillaient près de la locomotive et de ses wagons, il en va autrement en ce qui concerne un pompier, un mécanicien ou un conducteur. Le rapport du *Commissioner of Labor* aurait pu nous venir au secours dans cet exercice de segmentation s'il n'avait pas départagé les ouvriers du « *street railroad* » de ceux du « *steam railroad* », le train à vapeur ne nécessitant pas tout à fait la même main d'œuvre que celui du train électrifié¹⁸⁸.

Par ailleurs, certains emplois n'apparaissent tout simplement pas dans le rapport du *Commissioner of Labor*, dans lequel nous retrouvons pourtant une liste presque exhaustive des professions exercées au Rhode Island¹⁸⁹. Le poste de garde de voie ferrée (*track walker*) était-il réservé au chemin de fer proprement dit? Et qu'en était-il du garde-ligne (*lineman*)? Tout ce que l'on sait, c'est que dans le cas du premier emploi, seul un Canadien français, toutes ethnies confondues, y était attiré¹⁹⁰. Le second était tout aussi contingenté, un dénommé Proulx n'ayant comme collègue qu'un Américain¹⁹¹. Les connaissances techniques requises pour effectuer ce type de travail relativement rare et les responsabilités qui y étaient rattachées laissent croire que ces ouvriers qualifiés

¹⁸⁷ Le signaleur (ou aiguilleur) est l'ouvrier en charge de diriger la circulation des trains et détermine l'heure de départ et d'arrivée de ceux-ci. « Signaleur », dans *Le grand dictionnaire terminologique*, Office de la langue française du Québec, [En ligne], (page consultée le 9 novembre 2010), Adresse URL : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index800_1.asp.

¹⁸⁸ Rhode Island Department of Labor, *Op. cit.*, p.99.

¹⁸⁹ *Ibid.*, pp.88-100.

¹⁹⁰ Il s'agit de Napoléon Amédée Sr., présent dans notre base de données. Aucun ingénieur de rails ne fut recensé dans notre échantillon. *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*, 149-23-8-293-363.

¹⁹¹ Bazille S. Proulx fut recensé dans notre base de données, tandis que l'Américain Louis Burleigh était le seul réparateur de rails présent dans notre échantillon. *Ibid.*, 151-25-19-307-389; 178-7-121-115-158.

recevaient un salaire au-dessus de la moyenne. Ces derniers en profiteront d'ailleurs pour introduire des membres de leur famille au sein de la compagnie; l'un des deux seuls électriciens du chemin de fer recensé s'appelait Félix Proulx, le jeune frère du réparateur du même nom¹⁹².

Malgré les petites carences énumérées ci-haut, nous pouvons affirmer que les Canadiens français se démarquaient de façon positive dans l'industrie du chemin de fer. À l'électricien, le signaleur, le garde de voie ferrée et le garde-ligne déjà mentionnés s'ajoute un conducteur, soit 5 des 19 travailleurs (26,3%) d'origine canadienne-française travaillant dans ce domaine et présents dans la base de données occupaient des emplois privilégiés. Leurs compatriotes moins chanceux étaient employés comme journaliers (10) ou pire, comme gardes de passages à niveaux (4)¹⁹³. Ceux-ci travaillaient 14 heures par jour, 6 jours par semaine, pour un salaire moyen de moins de 10,00\$¹⁹⁴. Moins chanceux, peut-être, mais présents. En analysant les données contenues dans l'échantillon de la population totale, nous observons que seuls des Américains (4), des Irlandais (5) et un Écossais (1) œuvraient près des rails en compagnie des Canadiens français (5)¹⁹⁵. En d'autres mots, nos principaux intéressés avaient réussi à percer un secteur qui demeurait hermétique pour les immigrants récemment arrivés en terre américaine, même si dans certains cas, cela signifiait être relégué à un poste de journalier. Les semaines particulièrement longues de 70 heures¹⁹⁶ en moyenne n'étaient donc pas un

¹⁹² Félix Proulx, *Ibid.*, 189-18-121-313-405.

¹⁹³ Base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*

¹⁹⁴ Rhode Island Department of Labor., *Op. cit.*, p.99. Données de 1915.

¹⁹⁵ Échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*

¹⁹⁶ À titre de comparaison, les hommes œuvrant dans la construction (menuisiers, plombiers, électriciens) travaillaient environ 44 heures hebdomadairement, les commis dans les magasins et les comptables, 50 heures, et les ouvriers dans les filatures, 54 heures. La palme de la semaine de travail la plus longue

facteur de découragement pour plusieurs Canadiens français qui pouvaient voir dans cette industrie florissante une occasion d'obtenir un emploi qualifié au grand air, en dehors des murs de l'usine.

Hommes de main et hommes d'affaires

Tout comme c'était le cas en 1888 et en 1895, les Canadiens français demeurent ainsi fortement impliqués dans le secteur secondaire, totalisant 81,0% de la force de travail en 1910¹⁹⁷. La main-d'œuvre masculine se retrouve à la filature, sur les chantiers ou dans les différentes usines environnantes (voir tableau 2.3). Cela signifie-t-il que les Canadiens français dominent cette part de marché?

L'étude de l'échantillon du recensement fédéral nous révèle que les Canadiens français étaient particulièrement présents dans le secteur de la construction. Le seul électricien, le tiers des peintres (2 sur 6), la moitié des maçons (2 sur 4), et le deux tiers des charpentiers (14 sur 21) recensés étaient des membres de la paroisse Saint-Jean-Baptiste¹⁹⁸. La qualité du travail d'un de ces artisans, le menuisier Elzéar Blouin, sera d'ailleurs reconnue dès 1895, l'abbé Bernard la mentionnant dans son deuxième recensement paroissial¹⁹⁹. Il y a fort à parier que les entrepreneurs en construction, des

revenait aux gardiens (*watchmen*) qui pouvaient travailler jusqu'à 91 heures par semaine. Ces données, en vigueur en 1915, ne figurent ici qu'à titre indicatif et sont tirées du rapport du Rhode Island Department of Labor, *Op cit.*, p.100.

¹⁹⁷ Nous avons inclus les ouvriers en filatures (404), les travailleurs de la construction (82), les journaliers (58) et les contremaîtres et assistants (23), un total de 567 salariés sur 700. Base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*

¹⁹⁸ *Ibid.*

¹⁹⁹ Sous le nom de Blouin, le curé notera : « Charpentier et très bon ouvrier ». Cette inscription est significative puisqu'elle est la seule du genre (caractérisant la valeur du travail d'un paroissien) dans tout le recensement paroissial. *Recensement paroissial de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren, 1895, Op. cit.*, p.275.

TABLEAU 2.3

Type d'emploi déclaré par les Canadiens français résidant à Warren, par sexe, en 1885, 1895 et 1910

Emplois	1885		1895		1910	
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
Ouvriers (filature et autres)	173	207	114	105	404	252
Hommes de métier	38	-	51	-	82	-
Journaliers	24	-	18	-	58	-
Charretiers	-	-	-	-	37	-
Marchands	-	-	11	1	29	6
Cols blancs (contremaîtres et assistants)	2	-	3	-	23	2
Commis	3	-	6	3	20	9
Services divers	9	5	13	-	18	-
Professionnels	-	2	-	1	11	9
Travailleurs agricoles	4	-	1	-	10	-
Pêcheurs (huîtres)	-	-	1	-	8	-
Travailleurs à la maison	-	114	-	139	-	10
Domestiques	-	4	1	13	-	7
Bourgeois	4	-	4	-	-	-
TOTAL	257	332	223	262	700	295

Source : Pour les données de 1885 et 1895 : Jean Lamarre, *Op. cit.*, Tableaux XXII et XXIII, pp.124 et 126. Pour les données de 1910 : Calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*

N. B. Les informations continues dans les recensements paroissiaux étant partielles et/ou vagues, il se peut que les statistiques des années 1885 et 1895 soient légèrement faussées. D'autre part, la différence marquée relative aux « travailleurs à la maison » entre 1885-1895 et 1910 peut être expliquée en partie par le fait que nous y avons uniquement inclus les travailleuses autonomes et non l'ensemble des femmes au foyer.

Américains pour la plupart (4 sur 5)²⁰⁰, recherchaient le savoir-faire des Canadiens français. Ces connaissances techniques étaient léguées de génération en génération. Outre le jeune Blouin qui est apprenti auprès de son père, les charpentiers Dallaire, Pelletier, Sévigny, Poirier, DeBlois et Bizier ont tous au moins un fils résidant au nid familial qui marche dans leurs traces²⁰¹. Ces artisans ont pu profiter des relations de parenté ou tout simplement de leurs amitiés au sein de la paroisse pour se trouver du travail. Le seul entrepreneur canadien-français, Joseph Lépine, pouvait employer

²⁰⁰ Échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*

²⁰¹ Tous sont chefs de famille, à l'exception du charpentier Pelletier qui habite chez son gendre. D'autre part, le jeune Blouin représente la troisième génération de charpentiers de la famille à Warren, son grand-père exerçant également le métier. Dans l'ordre, base de données tirée de *Ibid.*, 144-18-26-234-282143-17-8-212-255; 142-16-3-205-249; 195-24-(non spécifié)-394-480; 131-5-82-90-99; 128-2-86-25-34; 198-27-40-444-453.

plusieurs de ses compatriotes, dont le père et les deux fils « Lapan », des parents plus ou moins éloignés au nom anglicisé. Le travailleur autonome Joseph Aubin a peut-être engagé le jeune charpentier Wilfred Aubin pour l'aider à mener à terme quelques contrats²⁰². Bref, si les Canadiens français ne monopolisaient pas le secteur économique de la construction, ils y étaient assurément très présents.

Aux côtés de ces hommes de métiers figuraient quelques commerçants ayant intégré le domaine des services. Parmi les enseignes ornant les bâtiments de Warren appartenant à des propriétaires canadiens-français, nous retrouvons celles affichant sept épicerie, quatre magasins de marchandises sèches, deux magasins généraux, deux boulangeries, deux salons de barbier, deux *saloons* et un hôtel²⁰³. Et si l'on observe l'échantillon de la population totale, il appert que les Canadiens français possèdent plus du quart (27,6%) de l'ensemble des petits commerces établis à Warren, représentant ainsi l'un des principaux groupes ethniques en importance impliqués dans ce secteur d'activité (voir tableau 2.4). Nous soulignerons que tous les magasins généraux et de marchandises sèches recensés étaient tenus par des compatriotes francophones, tout comme l'était la moitié des épicerie locales qui ne se partageait la clientèle qu'avec des Italiens. Ces données ne sont pas sans rappeler celles obtenues par Louise Lamphere et tirées de son étude sur la petite communauté de Central Falls (R.I.), où elle observait que près du 2/3 des épicerie et magasins généraux de la ville étaient tenus par des Canadiens français²⁰⁴.

²⁰² Joseph Lépine, Pierre, Pierre (jr.) et Adélar Lapan, et Joseph et Wilfred Aubin. Base de données tirée de *Ibid.*, 151-25-61-309-391; 151-25-58-312-396; 150-24-87-303-384; 151-25-58-312-397; 152-26-26-316-403; 153-27-rear 4-229-423. Les membres des clans Aubin et Lépine/Lapan habitaient respectivement sur la même rue (voisins).

²⁰³ Nous pouvons également ajouter une confiserie et une quincaillerie, tenues respectivement par un immigrant anglais et un Américain mariés à des Canadiennes françaises. Base de données tirée de *Ibid.*

²⁰⁴ L. Lamphere, *Op. cit.*, p.99.

Tant à Central Falls qu'à Warren, ceux-ci avaient particulièrement intégré cette part de marché. Ces petits commerces, mettant souvent tous les membres de la famille à contribution, étaient relativement faciles à démarrer pour qui avait acquis une expérience connexe en sol d'origine.

TABLEAU 2.4

Type de commerce tenu à Warren en 1910, selon l'appartenance ethnique du propriétaire

Commerces	Canadiens français	Italiens	Américains	Anglais	Irlandais	Turcs	Chinois	TOTAL
Salon de barbier	2	4		1				7
Épicerie	2	2						4
Quincaillerie			2					2
Magasin général	2							2
Tailleur				2				2
Forge			2					2
Salon funéraire				1	1			2
Cordonnerie		1						1
Bijouterie						1		1
Magasin de marchandises sèches	1							1
Confiserie		1						1
Magasin de meubles	1							1
Buanderie							1	1
Magasin de matelas					1			1
Fleuriste			1					1
TOTAL	8	8	5	4	2	1	1	29

Source : Données calculées par l'auteure à partir de l'échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*
N.B. L'appartenance ethnique des propriétaires tient compte de leurs origines (membres des deuxième ou troisième générations d'immigrants) ou de leur lieu de naissance (immigrants).

Le capital financier que plusieurs d'entre eux possédaient au départ n'a certes pas nui à la mise sur pied de leurs commerces respectifs. Nous savons que les frères Héon, l'un exploitant un magasin général et l'autre un magasin de marchandises sèches²⁰⁵, ont pu bénéficier de l'argent de leur père, un bourgeois déjà présent dans les archives de 1895

²⁰⁵ Alexandre et Édouard Héon. Base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*, 168-42-83-419-663; 157-31-63-294-498. Selon le recensement paroissial, les deux frères possédaient déjà leur entreprise respective en 1895. *Recensement paroissial de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren, 1895, Op. cit.*, p.288.

du père Bernard²⁰⁶. L'épicier Napoléon Paquin a pu profiter d'une partie des rentes de son père pour fonder son commerce, à l'instar de son frère aîné Pierre qui exploitait un saloon avant de déménager dans une ville voisine²⁰⁷. La vente de la terre qu'avait le boulanger Boutin à St-Vallier (Qc.)²⁰⁸ a fait figure de levier économique à long terme, ce dernier utilisant une partie de la somme amassée afin de démarrer sa petite entreprise. En même temps, cette vente illustre la rupture définitive avec la mère-patrie, ou plutôt l'établissement ferme en sol américain.

Ces petits commerçants ont sans doute été intéressés par le marché potentiellement viable qu'offrait l'environnement humain de la ville de Warren. Une communauté bien établie se traduit ainsi par un réseau étendu de clients potentiels, prêts à faire confiance et à s'approvisionner chez le commerçant compatriote. C'est ce qui expliquerait qu'à l'exception d'un seul, tous les petits commerçants mentionnés ci-haut (18 sur 19) étaient des immigrants nés en sol canadien (voir tableau 2.5). Or, ces derniers ont à très forte majorité élu domicile aux États-Unis il y a plus de 10 ans²⁰⁹. Les relations de parenté, d'amitié et de voisinage entretenues au cours de ces mêmes années ont permis

²⁰⁶ Il s'agit d'Octave Héon (sic), un bourgeois dont la fortune était évaluée en 1895 à 4 300\$. *Ibid.*, pp.287-288.

²⁰⁷ Napoléon Paquin, dans la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, 1910. *Op. cit.*, 128-2-87-23-32. Louis Paquin était rentier en 1895 selon le recensement paroissial. *Recensement paroissial de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren*, 1895, *Op. cit.*, p.300. Absent des listes nominatives fédérales, il était décédé ou avait quitté Warren en 1910. Toujours selon le recensement du père Bernard, son fils Pierre serait parti pour Bristol en 1895. *Ibid.*, p.301.

²⁰⁸ Selon le père Bernard, Onézime Boutin avait vendu une terre à St-Vallier et avait acheté un lot à bâtir d'une valeur de 1 800\$. *Recensement paroissial de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren*, 1895, *Op. cit.*, p.276.

²⁰⁹ Nous ne connaissons malheureusement pas la date précise de leur arrivée à Warren. Des 19 commerçants présents en 1910 dans les archives fédérales, 6 furent cependant retrouvés dans les registres paroissiaux du père Bernard de 1895. Nous savons ainsi que Gédéon Laferrière et Napoléon Paquin eurent un enfant à Warren en 1890, que la sœur cadette de Charles Bisson y est née en 1890, et que Maxime Houle, Louis Lemieux et Onézime Boutin y célébrèrent leur mariage en 1879, 1889 et 1890. *Ibid.*, pp. 274, 276, 288, 290, 294, 300.

la fidélisation de la clientèle et l'enracinement des petits commerces et de ses exploitants à Warren. Ces mêmes réseaux ont quelques fois servi aux commerçants eux mêmes qui s'entraidaient ainsi pour faire fructifier leurs actifs. Les beaux-frères de l'épicier Louis Lemieux ne sont nuls autres que les frères Héon, ses partenaires en affaires²¹⁰. Dans d'autres cas, les relations qu'avaient certains membres de la parenté déjà établis à Warren

TABLEAU 2.5

Lieu de naissance et date d'arrivée aux États-Unis des commerçants canadiens-français résidant à Warren en 1910

Commerçants	Lieu de naissance	Année d'arrivée aux États-Unis
ÉPICIERS		
Armand Charpentier	Canada français	1895
Augustin Huard	Canada français	1887
Gédéon Laferrière	Canada français	1864
Charles Matthew	Canada français	1859
Napoléon Paquin	Canada français	1871
Alfred Ratier	Canada français	1874
Joseph Vermette	Canada français	1901
MARCHANDS DE MARCHANDISES SÈCHES		
Charles Bisson	New York (État)	-
Édouard Héon	Canada français	1872
Alexandre Thibodeau	Canada français	1889
Phileas Trabant	Canada français	1888
PROPRIÉTAIRES D'UN MAGASIN GÉNÉRAL		
Alexandre Héon	Canada français	1876
Louis Lemieux	Canada français	<i>Inconnu</i>
BOULANGERS		
Onézime Boutin	Canada français	1881
Philippe Nadeau	Canada français	<i>Inconnu</i>
BARBIERS		
Joseph Lecompte	Canada français	1889
Sévère Mondinat	Canada français	1897
TENANCIER DE BAR		
Octave Salois	Canada français	1872
GÉRANT D'HÔTEL		
Maxime Houle	Canada français	1876

Source : Données calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, Op. cit. N. B.* Le seul commerçant né aux États-Unis, Charles Bisson, est un jeune homme de 23 ans dont le père est né en sol canadien.

²¹⁰ Le père Bernard avait mentionné en 1895 que Lemieux, déjà marié à Jessy Hé(h)on, « tenait magasin avec E. Hé(h)on en société ». *Ibid.*, p.294. Louis Lemieux, dans la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*, 157-31-49-298-504.

Lemieux ne sont nuls autres que les frères Héon, ses partenaires en affaires²¹¹. Dans d'autres cas, les relations qu'avaient certains membres de la parenté déjà établis à Warren pouvaient faire profiter les nouveaux venus qui voulaient se lancer eux aussi en affaires. Le *barman* Joseph Montdinat, à Warren depuis au moins 1889, a préparé le terrain pour son petit frère Sévère qui viendra le rejoindre en 1897 pour y fonder son salon de barbier²¹². Enfin, l'expérience et la notoriété publique que certains petits commerçants ont acquises au cours des années faciliteront d'une certaine façon leur changement de carrière. Ce serait l'une des raisons qui pousseront l'ex-tenancier de bar Laferrière à délaissé son commerce pour reprendre l'épicerie appartenant au mari de sa sœur, seule depuis l'abandon de son époux²¹³.

Soulignons toutefois que la majorité de ces commerçants et hommes d'affaires canadiens-français étaient à leur compte (19 sur 29). Le recensement fédéral différencie en effet les « travailleurs autonomes » des « employeurs ». Si les premiers pouvaient avoir à leur charge un ou deux employés pour un temps indéterminé, les seconds employaient plusieurs salariés dans le cadre d'une *business*. Les mêmes qualificatifs pouvaient s'appliquer aux professionnels ou aux hommes de métier. Or, parmi les 10 marchands employeurs présents dans notre base de données, 4 ne sont pas eux-mêmes

²¹¹ Le père Bernard avait mentionné en 1895 que Lemieux, déjà marié à Jessy Hé(h)on, « tenait magasin avec E. Hé(h)on en société ». *Ibid.*, p.294. Louis Lemieux, dans la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*, 157-31-49-298-504.

²¹² Joseph Mondinat, dans le *Recensement paroissial de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren...*, 1895, *Op. cit.*, p.298. Joseph et Sévère Mondinat dans la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*, 128-2-137-35-44; 142-16-4-205-243.

²¹³ Selon les archives du père Bernard, Gédéon Laferrière tenait un saloon en 1895 tandis que son beau-frère, un dénommé Eusèbe Mercier, était épicier. Nulle trace de ce dernier dans listes nominatives de 1910, malgré le fait que sa femme (qui ne déclare aucun emploi) et 7 de ses 9 enfants y apparaissent clairement. *Ibid.*, 128-2-(non spécifié)-20-29, et *Recensement paroissial de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren*, 1895, *Op. cit.*, pp.290 et 297.

d'origine canadienne-française, ayant plutôt contracté un mariage mixte avec une francophone²¹⁴. L'état se ressent sur les Canadiens français lorsque nous observons l'échantillon de la population totale, ces derniers ne représentant que 2 des 19 hommes d'affaires recensés (voir tableau 2.6). Il est d'ailleurs significatif que ce soit dans le marché de l'alimentation que ces deux marchands investissent, un marché déjà dominé par les Canadiens français. Ce sont les Américains de naissance qui mènent le bal quant au nombre d'employeurs (8 sur 19), où nous retrouvons parmi ceux-ci le propriétaire d'une usine de cigares et celui de l'usine de mouchoirs de Warren. La grande industrie

TABLEAU 2.6

Employeurs établis à Warren en 1910, en fonction du groupe ethnique

Employeurs	Américains	Anglais	Irlandais	Canadiens français	Italiens	Chinois	TOTAL
Barbiers		1			1		2
Entrepreneurs de pompes funèbres		1	1				2
Marchands d'huîtres	2						2
Quincailliers	2						2
Tailleur		1					1
Buandier						1	1
Épicier				1			1
Fleuriste	1						1
Gérant d'hôtel			1				1
Marchand d'alcool			1				1
Manufacturier de cigares	1						1
Marchand de fruits				1			1
Manufacturier de mouchoirs	1						1
Propriétaire d'une compagnie de livraison	1						1
Propriétaire d'une fonderie		1					1
TOTAL	8	4	3	2	1	1	19

Source : Données calculées par l'auteure à partir de l'échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*
N. B. Les membres des groupes ethniques peuvent être immigrants ou représentants des deuxième et troisième générations.

²¹⁴ George H. Covo (immigrant portugais et constructeur naval), Daniel Luther (Américain et propriétaire d'une quincaillerie), Cornelius Harrington (immigrant irlandais et exploitant une carrière) et John C. Murphy (immigrant anglais et confiseur). Échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*, 178-7-121-115-159; 175-4-21-58-83; 175-4-20-62-87; 189-18-145-316-410.

n'est donc pas fermée aux Canadiens français, certains réussissant à y percer timidement depuis l'époque étudiée par Lamarre, mais ils y demeurent dans l'ombre des anglophones. Il ne reste qu'à savoir si ce phénomène n'est que le reflet d'un long processus d'intégration au nouvel environnement industriel local, ou s'il n'est pas encouragé d'une quelconque façon par l'entretien de préjugés raciaux, reléguant par la même occasion les francophones aux domaines manuels.

Secteur primaire, secteur impopulaire

Nous ne retrouvons pas non plus beaucoup de Canadiens français dans le secteur primaire de l'économie. Déjà en 1895, pêcheurs et agriculteurs ne totalisaient qu'un maigre 1% de la force de travail masculine canadienne-française²¹⁵. La situation demeure presque échangée en 1910, les 18 rares travailleurs ne représentant que 2,6% de l'ensemble de la main-d'œuvre francophone (voir tableau 2.2). Si nous étudions l'échantillon de la population totale (voir tableau 2.7), les marins sont presque tous Américains, la même nationalité que les deux patrons d'usines d'huîtres recensés déjà mentionnés. Un constat semblable peut s'appliquer aux travailleurs agricoles, près de la moitié d'entre eux étant *yankee* et majoritaires au sein des employeurs. Si les immigrants canadiens-français, provenant pour la plupart de comtés ruraux sur le bord du fleuve Saint-Laurent, ne sont pas retournés à leur occupation première, c'est en partie parce que les terres étaient déjà habitées et cultivées par les locaux. De plus, le capital nécessaire pour l'achat d'une terre, d'outils et d'une somme réservée à la main-d'œuvre salariée était considérable pour des immigrants ayant déjà déboursé les frais d'un déménagement.

²¹⁵ Seul un agriculteur et un pêcheur furent comptabilisés en 1895 parmi les 185 travailleurs canadiens-français. J. Lamarre, *Op. cit.*, Tableau, XXIII, p.124.

TABLEAU 2.7

Travailleurs agricoles et marins établis à Warren en 1910, en fonction du groupe ethnique

Emplois	Américains	Portugais	Irlandais	Anglais	Canadiens anglais	Canadiens français	Italiens	Allemands	TOTAL
Travailleurs agricoles									
Fermiers (<i>employeurs</i>)	4		1						
Fermiers (<i>travailleurs autonomes</i>)	3	2	3	1					
Fermiers	2	2					1	1	
Journaliers agricoles	5	3			1				
Jardinier (<i>employeur</i>)	1								
Jardiniers (<i>travailleurs autonomes</i>)				1	1				
Jardinier			1						
Total	15	7	5	2	2	-	1	1	33
Marins									
Capitaine en haute mer	1								
Capitaine d'un bateau à vapeur	1								
Capitaine d'un bateau de pêche aux huîtres	2								
Pêcheurs (<i>travailleurs autonomes</i>)	2								
Pêcheur de petits poissons (<i>travailleur autonome</i>)	1								
Pecheur d'huîtres						1			
Marin sur un bateau de pêche aux huîtres		1							
Total	7	1	-	-	-	1	-	-	9
TOTAL	22	8	5	2	2	1	1	1	42

Source : Données calculées par l'auteure à partir de l'échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*
 N. B. Les membres des groupes ethniques peuvent être immigrants ou représentants des deuxième et troisième générations.

Le travail comme journalier agricole ou aide-fermier n'était pas non plus la meilleure option, leur faible salaire variant entre 3,25\$ et 12,00\$ la semaine, incluant ou excluant la pension²¹⁶. Le peu de qualification que nécessitera ce type de travail et la possibilité de trouver un logis convenable encourageront plusieurs immigrants portugais, généralement des jeunes hommes fraîchement arrivés, à s'y intéresser. Pour les Canadiens français, la briqueterie ou la filature où ils étaient déjà bien implantés étaient autrement plus envisageables. Et comme la majorité des membres de la paroisse Saint-Jean-Baptiste

²¹⁶ Rhode Island Department of Labor, *Op. cit.*, p.88. Données de 1915.

recensés en 1895 provient de comtés ruraux au cœur du Québec²¹⁷, la vie maritime n'a pas semblé attrayante pour ceux qui n'avaient pas nécessairement les habiletés requises pour la pêche et la navigation le long des côtes.

Jean Lamarre avait observé avec justesse que la présence d'hommes de métier et de commerçants au sein de la paroisse était un indice d'une communauté « très bien organisée » qui pouvait « répondre adéquatement aux demandes des Canadiens français qui y habitent²¹⁸ ». Des peintres aux barbiers, en passant par les tenanciers de bar, tous participent toujours en 1910 à l'autosuffisance de la communauté. La diversité des services offerts aux paroissiens permet à ces derniers de vivre en grande partie de leurs propres moyens. Cette capacité illustre en quelque sorte la dynamique active qui prévaut au sein de la paroisse, une vitalité qui ne minimise cependant en rien le fait que la majeure partie de la population y résidant demeure employée à la filature.

2.2 La vie à la filature

Catégoriser, cette tâche laborieuse

Limité par les carences présentes dans les recensements paroissiaux, Lamarre ne nous fournit que peu d'information quant aux ouvriers canadiens-français de Warren travaillant à la manufacture de coton dans les années 1885 et 1895, si ce n'est que le nombre (voir tableau 2.2). Regrouper tous ces travailleurs en fonction du lieu de travail

²¹⁷ Selon Jean Lamarre qui avait comptabilisé les comtés et villes de naissance des Canadiens français établis à Warren en 1888 et 1895 grâce aux archives du père Bernard, 51,7% des paroissiens (167 sur 325) provenaient de cinq comtés québécois précis (Berthier, St-Maurice, Bellechasse, Joliette et Yamaska). Les autres étaient originaires de comtés disparates (109) ou indéterminés (49). J. Lamarre, *Op. cit.*, Tableau XVI, p.108.

²¹⁸ *Ibid.*, p.125.

n'est pas mauvais en soi, puisque cela permet d'observer l'attrait que pouvait représenter l'industrie manufacturière auprès de la communauté étudiée. Or, ce classement présente un danger potentiel. En ne prenant pas en considération les habiletés et qualifications requises pour effectuer une tâche donnée, il est facile de présenter une analyse trop généraliste et réductrice des ouvriers. Il apparaît donc nécessaire de pouvoir différencier le régleur de métiers à tisser (*loom fixer*), un ouvrier qualifié qui menace de fermer temporairement l'usine s'il décide de partir en grève aux côtés de ses collègues du département, du jeune changeur de bobines (*bobbin boy*) qui débute sa carrière à l'usine et qui peut être remplacé à tout moment par le premier venu.

La classification des ouvriers en fonction de leurs qualifications se révèle cependant être une tâche particulièrement complexe. Les historiens Bouchard, Pouyez et Roy avaient tenté dès 1979 de produire une grille d'analyse à l'attention de leurs collègues chercheurs, souhaitant ainsi faciliter la comparaison des différents résultats obtenus²¹⁹. Leur grille, bien que basée en partie sur les savoirs techniques et les responsabilités reliées aux emplois en question, demeure plus ou moins bien adaptée à ce pan de notre recherche. Si elle distingue et hiérarchise clairement les secteurs économiques tout en complexifiant ce type de classification, elle ne différencie pas les emplois au sein des industries. L'industrie textile en ressort comme un bloc monolithique

²¹⁹ Les principales catégories, subdivisées en sous-thèmes, incluent les secteurs relatifs à la production de matières premières et d'énergie, la fabrication de produits finis et semi-finis, la construction, la réparation et à l'entretien, au transport, à la communication, la vente au gros et au détail, la finance, la protection civique, aux soins médicaux, l'éducation, au culte, l'action communautaire, aux loisirs, aux arts et à l'assistance aux entreprises et aux particuliers. Gérard Bouchard, Christian Pouyez et Raymond Roy. « Le classement des professions par secteurs d'activité : Aperçu critique et présentation d'une nouvelle grille », dans *L'Actualité économique*, vol. 55, n°. 4, 1979, pp.601-605.

qui ne se différencie que par sa nature même, ce qui nous renvoie alors au point de départ.

D'un autre côté, comme le fera remarquer l'historienne Yukari Takai, les termes « qualifiés » et « non-qualifiés » ne représentent qu'une façon de classer le savoir-faire des travailleurs, susceptible de changer selon l'évolution de la nature du travail²²⁰. Cette catégorisation demeure en partie un jugement porté par le chercheur sur les habiletés et les compétences des ouvriers ainsi que l'impact que ces derniers pouvaient avoir sur le bon fonctionnement de l'usine. La tâche est d'autrement plus délicate lorsqu'il s'agit de distinguer un ouvrier qualifié d'un collègue semi-qualifié. La ligne est mince, en effet, entre posséder un savoir-faire très précis et accomplir avec adresse une tâche un peu moins technique. En ce sens, notre avis est toujours à risque d'être arbitraire. Nous nous fierons donc aux témoignages oraux et au rapport de la *Commission of Labor* sur les salaires moyens des ouvriers du textile de l'État du Rhode Island pour l'année 1915²²¹. Les premiers nous informeront sur la perception que pouvaient avoir les ouvriers quant à la difficulté d'exécution de certains emplois, tandis que le second nous renseignera sur la valeur économique de ces savoirs techniques.

²²⁰ L'ayant déjà fait remarqué dans sa thèse de doctorat, Takai reprendra ce propos dans sa récente étude. Elle y suggérera une grille dérivée de celle de Bouchard, Roy et Pouyez, considérant non seulement la nature mais également la difficulté d'exécution du travail. Consulter Y. Takai. *Migration, Family and Gender... Op. cit.*, pp.193-194; Y. Takai. *Gendered Passages... Op. cit.*, pp.187-188.

²²¹ Rhode Island Department of Labor, *Op. cit.*, pp.96-97. Données de 1915. Toutes les données salariales liées au travail en filature et mentionnées dans les pages subséquentes proviennent de cette source.

Du coton brut au tissu

Rappelons tout d'abord les principales étapes de transformation du coton²²². Après avoir été nettoyé des débris (l'étape de la *sélection*), le coton brut passe dans le métier à carder (l'étape du *cardage*), où de gros cylindres ornés de dents en acier brossent les fibres et les disposent parallèlement. Le coton qui en ressort a l'apparence d'un câble ample de la grosseur d'un manche à balai. Ce câble, étiré et tordu à maintes reprises, sera enroulé autour de grosses bobines et prêt à être transformé en un fil résistant (l'étape du *filage*). Tordus pour une seconde fois, amidonnés et installés sur les métiers, les fils sont prêts à être tissés (étape du *tissage*). À l'aide d'une navette animée d'un mouvement de va-et-vient, les fils sont entrecroisés. En cas de bris de fils ou de problèmes techniques avec le métier, le tisserand demande l'aide du réparateur attitré. Une fois tissé, le coton, lavé et parfois teint, doit être inspecté (l'étape de *l'apprêtage*). En réparant ainsi les petites faiblesses dans l'étoffe, on s'assurait de maintenir le niveau de qualité requis. Le tissu est finalement emballé et prêt à être vendu aux commerçants.

Postes recherchés

Parmi tous ces ouvriers participant à la transformation du coton, les régleurs de métiers à tisser (*loom fixers*) étaient sans l'ombre d'un doute les machinistes les plus prisés de l'usine. Œuvrant sur un type d'appareil particulièrement complexe qu'ils avaient appris à connaître par cœur lorsqu'ils étaient tisserands²²³, ces derniers gagnaient

²²² Les brèves informations contenues dans ce paragraphe sont un amalgame des données contenues dans les livres de Mary H. Blewett et de Jacques Rouillard. Consulter M. H. Blewett, *Op. cit.*, pp.10-20 et Jacques Rouillard. *Les travailleurs du coton au Québec... Op. cit.*, pp.51-52.

²²³ L'un deux, Albert Cote, se rappelle : « And I learned as we were weaving, because you run your own loom, and you have an idea when it breaks down what's the cause of it. So right off, you tell the loom fixer what it done, and he'd go right there, right to the point and fix it right off. » Témoignage d'Albert Cote cité dans M. H. Blewett, *Op. cit.*, p.187.

en moyenne 14,50\$ par semaine, soit l'un des salaires les plus élevés accordés aux employés qui ne figuraient pas sur la liste des cadres. Seuls les fileurs spécialisés (*mule spinners*) leuramnaient le pion, en recevant une paye qui pouvait dépasser les 21,00\$. L'un d'entre eux, interviewé par l'historienne Mary H. Blewett, se rappelle qu'il fallait près d'un an et demi pour maîtriser le métier, ce qui incluait la réparation des bris et des nœuds sans arrêter une machine qui comptait 360 fils²²⁴. Les tisserands, quant à eux, pouvaient percevoir un salaire allant de 7,30\$ à 16,76\$, l'écart important étant justifié par le fait qu'ils étaient rémunérés à la pièce. Ces ouvriers devaient être habiles en plus de posséder des connaissances techniques incontestables pour entrecroiser de la sorte les fils à une vitesse étonnante. Une ancienne tisserande a d'ailleurs témoigné du fait qu'elle devait s'occuper de 6 métiers à la fois, tandis qu'une autre avouera candidement à quel point « c'était dur! »²²⁵. À l'instar des tisserands et des fileurs, les cardeurs contrôlaient eux aussi le rythme de la machine qu'ils opéraient, d'où l'importance de bien connaître les techniques requises pour le poste. Gagnant généralement 11,21\$ pour une semaine de travail, ils étaient quotidiennement exposés à de la poussière de coton qui s'échappait des machines. Ils étaient ainsi particulièrement vulnérables aux accidents de travail ou aux maladies pulmonaires²²⁶. Collègues à la salle des cardes, les peigneurs (*combers*) étaient eux aussi soumis à de telles conditions de travail, un emploi pour lequel ils étaient payés environ 12,15\$ par semaine. Au rang des emplois dangereux, nous retrouvons aussi les encolleurs (*slashers*) qui recevaient en moyenne 11,00\$ pour amidonner et sécher l'étoffe près d'une machine pouvant atteindre 275 degrés Fahrenheit. Del Chouinard, un

²²⁴ Témoignage de Charles Costello, *Ibid.*, p.168.

²²⁵ Témoignages d'Évelyne Desruissaux et de Rose-Anna Bellemare cités dans J. Rouillard. *Ah! les États... Op. cit.*, pp.104 et 117.

²²⁶ J. Rouillard, *Les travailleurs du coton...*, *Op. cit.*, p.52.

encolleur à la retraite, mettra l'accent sur la complexité des tâches liées à son travail, tout en ajoutant qu'il était impensable qu'une femme puisse exercer son métier²²⁷.

Seul le personnel ouvrier occupant les six emplois mentionnés ci-haut recevait *en moyenne* un salaire hebdomadaire de 11,00\$ et plus. Était-ce élevé? Pas tout à fait. Il est vrai que ces postes privilégiés se distinguaient par leurs meilleurs gages des 15 autres postes décrits dans le rapport du *Commissioner of Labor*, le chèque de paye moyen reçu à la filature n'étant que de 9,72\$. D'un autre côté, en étudiant près de 24 000 résidents de Providence (R.I.), ce même rapport établissait à 14,00\$ et plus par semaine une rémunération dite supérieure, tous types d'emplois confondus²²⁸. Dans le cas qui nous intéresse, seuls les fileurs spécialisés et les réparateurs de métiers répondaient à ces critères. Cette catégorisation laisse de côté des tisserands et des peigneurs expérimentés qui, s'ils excellaient, pouvaient gagner plus de 15,00\$. Ce « plancher » salarial sert surtout à démontrer que les salaires à la filature pouvaient être plus maigres que dans les autres sphères de l'industrie, une évidence que nous ne nierons pas. Il ne permet pas de conclure avec justesse que tous les emplois offerts à l'usine offrant des salaires plus bas visaient une main-d'œuvre peu qualifiée. Concrètement, nous ne pouvons pas vraiment aller dire à ce fier M. Chouinard rencontré plus haut que son emploi était facile. Voilà donc pourquoi le seuil de 11,00\$ que nous avons établi à titre indicatif fait référence aux témoignages des ouvriers eux-mêmes et au portrait global des salaires hebdomadaires offerts à l'usine. Il est cependant significatif que tous ces emplois étaient généralement

²²⁷ Témoignage de Del Chouinard, dans M. H. Blewett, *Op. cit.*, p.272.

²²⁸ Rhode Island Department of Labor, *Op. cit.*, pp.223-228 et 249-60. L'anthropologue Louise Lamphere se basera d'ailleurs sur cette étude pour différencier les emplois rémunérateurs des autres. Voir L. Lamphere, *Op. cit.*, p.131.

attribués à des hommes, que ce soit parce qu'ils exigeaient une force physique intense ou parce que la paie obtenue et les responsabilités qui y étaient liées correspondaient davantage à ce que l'on pouvait attendre de la part d'un chef de famille, qui en était après tout le principal pourvoyeur.

Des « jobs de femmes »

En ce sens, il ne fait pas de doute qu'il y avait bel et bien une différenciation sexuelle au niveau des tâches à la filature. À l'instar de l'encolleur mentionné ci-haut, le régleur de métiers à tisser Gaillardetz ne pouvait pas concevoir que son travail puisse être exercé par une collègue féminine²²⁹. Les « jobs de femmes », ajoutera-t-il, consistaient à filer, à assembler les fils, à préparer le motif et à les tisser. L'une de ces fileuses confirmera d'ailleurs cette affirmation en disant, une pointe de sarcasme dans la voix : « Filer, c'est de l'ouvrage de femmes. Les hommes se seraient trouvés déshonorés de faire ce travail. Les hommes réparaient les machines, mais *runner* (sic) l'ouvrage, il n'y avait que des femmes²³⁰ ». Une autre fileuse renchérit, toujours avec la même amertume: « [...] You'd hardly ever see a man doing these jobs that I did. They wouldn't go for that. They worked as machinists or in the stockroom. They'd bring out the stuff for us, but they wouldn't work on those frames. It was mostly all women then²³¹ ».

En quoi cela était-il déshonorant pour un homme de filer ou de préparer les fils au tissage? Il se peut que les travaux qui demandaient plus de finesse ou d'adresse ne fussent pas perçus comme étant virils, contrairement à ceux qui requéraient une force

²²⁹ Témoignage de Raymond Gaillardetz cité dans M. H. Blewett, *Op. cit.*, p.224.

²³⁰ Témoignage d'Alma Ouellette cité dans J. Rouillard, *Ah! Les États!... Op. cit.*, p.142.

²³¹ Témoignage de Valentine Chartrand cité dans M. H. Blewett, *Op. cit.*, p.48.

physique importante pour faire fonctionner une machinerie qui pouvait parfois être crasseuse. L'inverse est aussi vrai : une femme qui accepterait d'effectuer de telles tâches ne correspondrait pas aux idéaux que pouvait commander son sexe, soit d'être délicate et appliquée. L'image est peut-être un peu caricaturale, mais elle illustre bien l'importance des rôles sexuels qui se transposent autant à la maison qu'au travail. Par ailleurs, il est curieux de noter que seul le métier de tisserand était exercé autant par des ouvriers que par des ouvrières; les connaissances techniques et le fait de contrôler sa machine, tout comme la minutie et l'attention semblaient compter pour bien entrecroiser les fils rapidement et, ainsi, bien gagner sa vie grâce à cet emploi.

Habituellement occupés par des femmes, les postes de fileuses (*spinners*), d'enrouleuses (*winders*), de bobineuses (*spoolers*) et d'ourdisseuses (*warpers*), pouvaient être considérés à l'époque comme étant de second ordre. Cela n'enlève rien au fait que les tâches à accomplir étaient loin d'être reposantes et nécessitaient un minimum de qualifications. Une ourdisseuse se rappelle à quel point elle devait rester sur ses gardes, toujours à la recherche d'un défaut dans l'étoffe ou prête à remplacer la bobine pleine²³². Une fileuse raconte aussi qu'elle devait courir pour être capable d'enlever ses bobines qui se remplissaient en 15 minutes seulement²³³. Par contre, offrant un salaire hebdomadaire moyen de 7,50\$ à 8,50\$ par semaine, ces emplois prenaient généralement moins de temps à apprendre que ceux réservés spécifiquement aux hommes. L'ourdisseuse dont il était question avouera ainsi humblement que son travail n'était pas particulièrement

²³² Témoignage de Lucie Cordeau, cité dans *Ibid.*, p.78.

²³³ Témoignage de Martha Doherty, cité dans *Ibid.*, p.66.

difficile²³⁴, alors que la fileuse renchérira en affirmant du tac au tac: « [...] but you didn't get paid²³⁵ ».

Parce qu'elles apprenaient rapidement un métier qui se révélait être plus ou moins rémunérateur, ces ouvrières peuvent être considérées comme étant semi-qualifiées. Les tréfileuses (*drawer-in girls*) se distinguent par contre de ce groupe. Elles devaient avoir une excellente vision doublée d'un doigté certain pour réussir à faire passer les fils entre les dents de la machine et ce, en respectant le patron donné. L'une de ces ouvrières avouera qu'il fallait être dévouée pour effectuer ce travail minutieux²³⁶. Les habiletés requises pour ce type de travail et les responsabilités qui sont rattachées, et le salaire un peu plus élevé de ceux habituellement réservés aux employées (en moyenne 9,61 \$) rangent les tréfileuses dans le camp des ouvrières spécialisées. Ces postes étaient grandement recherchés par une main-d'œuvre féminine qui souhaitait apprendre le métier pour mieux gagner sa vie.

2.3 Filer et tisser à Warren

Sexe, travail et filature

Une petite visite dans les filatures de Warren nous permettra maintenant de dresser un portrait concret de la situation des ouvriers qui y résidaient²³⁷. Ce tour

²³⁴ Témoignage de Lucie Cordeau cité dans M.H. Blewett, *Op. cit.*, p.78.

²³⁵ Témoignage de Martha Doherty, cité dans *Ibid.*, p.66.

²³⁶ Témoignage de Leona Bacon Pray, cité dans *Ibid.*, p.105.

²³⁷ Comme nous l'avons spécifié en début de chapitre, nous ne pouvons confirmer que tous ces ouvriers travaillaient à la *Warren Mfg. Co.*, étant donné le manque de renseignements dans les recensements utilisés. Notre but n'est donc pas de présenter une image totalement fidèle de l'usine en question, mais de reproduire de façon générale le portrait des filatures de la ville à l'époque et de ses ouvriers qui occupaient les différents postes mentionnés. Une étude plus spécifique, consacrée uniquement à la population ouvrière, serait enrichissante et bénéficierait du dépouillement des sources de la compagnie *Warren*.

d'horizon nous sera rendu possible grâce à l'étude de l'échantillon de la population totale; cette vue d'ensemble de la communauté ouvrière globale nous permettra ainsi de mieux comparer et d'évaluer la situation des travailleurs canadiens-français.

Les anciens ouvriers rencontrés précédemment et qui ont fait référence à une division sexuelle des tâches à la filature se seraient probablement retrouvés en terrain connu à Warren. À titre d'exemple, la main-d'œuvre masculine dominait littéralement les postes de réparateurs de métiers, de fileurs spécialisés, de cardeurs et de peigneurs, et d'encolleurs, des emplois particulièrement rémunérateurs (voir tableau 2.8). Les dames, quant à elles, écrasaient en nombre leurs collègues masculins entre autres dans les postes de fileuses, d'enrouleuses, de bobineuses, d'ourdisseuses et de tréfileuses.

Certains ouvriers acceptèrent toutefois d'effectuer un travail qui contrevenait aux valeurs et aux principes associés au genre décrits plus haut. En étudiant de plus près les cinq femmes travaillant à la salle des cardes, nous y dénombrons trois Syriennes, une Italienne et une Canadienne française²³⁸. La présence marquée d'immigrantes récentes semble concrétiser une fois de plus la théorie de l'absence de réseaux familiaux facilitant le recrutement et l'apprentissage de métiers convoités. C'est ce qui expliquerait que l'Italienne ne pouvait compter que sur son mari, lui-même cardeur, pour se trouver un emploi à la filature. Il n'est pas non plus impossible que les préjugés raciaux en aient relégué certaines à ce travail contraignant puisque 2 des 3 Syriennes étaient, aux dires des

²³⁸ Quatre d'entre elles sont cardeuses, la cinquième (l'Italienne) étant employée à la « salle des cardes » (emploi indéfini). Il s'agit respectivement de Rosy et Emily Asouf, de Mary Niffa, de Maria Campanelli et de Louise Deschamps. Échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*, 132-6-88-94-103; 127-1-7-6-13; 137-11-22-159-185; 189-18-167-320-414.

TABLEAU 2.8

Fréquence des emplois recensés dans l'échantillon de la population totale établie à Warren en 1910, toutes ethnies confondues, en fonction du sexe

Emplois	Hommes	Femmes	Total
Tisserands (<i>Weavers</i>)	90	59	149
Renvideurs (<i>Speeder tenders</i>)	14	31	45
Fileurs spécialisés (<i>Mule spinners</i>)	32	0	32
Fileurs (<i>Spinners</i>)	7	18	25
Leveurs de bobines (<i>Doffers</i>)	19	2	21
Bobineurs (<i>Spoolers tenders</i>)	3	15	18
Tréfileurs (<i>Drawer-in</i>)	2	10	12
Cardeurs (<i>Carders</i>)	8	4	12
Réparateurs de métiers à tisser (<i>Loom fixers</i>)	11	0	11
Inspecteurs de tissus (<i>Cloth Examiner</i> ou <i>C. Inspector</i>)	0	9	9
Enrouleurs (<i>Cone winders</i>)	3	8	11
Changeurs de bobines (<i>Back boys</i>)	8	0	8
Réparateurs (<i>Fixers</i>)	7	0	7
Journaliers (<i>Laborers</i>)	7	0	7
Ouvriers généraux (<i>Mill operators</i>)	5	1	6
Remplaçants (<i>Spare Hands</i>)	6	0	6
Retordeurs (<i>Twisters</i>)	4	1	5
Rattacheurs (<i>Piecers</i>)	4	0	4
Ourdisseurs (<i>Warpers</i>)	1	2	3
Sélectionneurs (<i>Pickers</i>)	3	0	3
Encoleurs (<i>Slasher men</i>)	3	0	3
Ouvriers sans emploi précis (<i>Mill hands</i>)	0	2	2
À la salle des cardes (<i>Carding Room</i>)	1	1	2
Bobineurs de cônes (<i>Cone tenders</i>)	2	0	2
Récureurs (<i>Scrubbers</i>)	2	0	2
Tailleur de tissus (<i>Cloth cutter</i>)	0	1	1
Dresseur (<i>Reeler tender</i>)	0	1	1
Tendeur (<i>Tender</i>)	0	1	1
Apprenti (<i>Apprentice</i>)	1	0	1
Réparateur de métiers à carder (<i>Card fixer</i>)	1	0	1
Tendeur de fils (<i>Dresser tender</i>)	1	0	1
Plieur (<i>Folder</i>)	1	0	1
Compagnon (<i>Helper</i>)	1	0	1
Portier ou Ourdisseur (<i>Porter</i>)	1	0	1
Empeseur (<i>Starch maker</i>)	1	0	1
Balayeur (<i>Sweeper</i>)	1	0	1
Peseur (<i>Weigher</i>)	1	0	1
TOTAL	251	166	417

Source : Données alculées par l'auteure à partir de l'échantillon tiré de *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*
 N.B. La traduction des titres professionnels est tirée du *Grand dictionnaire terminologique* de l'Office québécois de la langue française, *Op. cit.*

censeurs, « mulâtres ». Quant à la jeune Louise Deschamps, née au Rhode Island, son père (qui est au pays depuis plus de 10 ans) ne déclare aucun emploi tout en affirmant posséder une propriété. Les seuls revenus proviennent des salaires de l'aînée et de sa mère, une tisserande. Un homme prospère et respectable ne laisserait pas payer la note de son hypothèque par les femmes de la maison, sauf en cas d'urgence majeure (accident, maladie, faillite, etc.). Devant gagner de l'argent pour subvenir aux besoins de la famille, Louise semble avoir fait fi des conventions en acceptant momentanément un emploi somme toute rémunérateur.

Si nous refaisons l'exercice en étudiant les hommes occupant des postes dits féminins, nous récoltons des résultats très semblables. À titre d'exemple, 2 des 3 bobineurs (*spooler tenders*) recensés sont des Grecs célibataires établis tout au plus depuis un an aux États-Unis et habitant en pension chez une famille italienne²³⁹. La communauté grecque de Warren se comptant pratiquement sur les doigts de la main, l'embauche de compatriotes était une pratique difficilement envisageable, confinant temporairement les ouvriers en question au bas de l'échelle. Le troisième bobineur se révèle être un Canadien anglais, un jeune homme de 14 ans qui a immigré avec sa famille l'année précédant le recensement²⁴⁰. Le salaire de journalier agricole que reçoit son père n'étant pas suffisant pour faire vivre la famille de 11 enfants, le garçon est entré à la filature et travaille aux côtés de l'une de ses sœurs aînées qui est également bobineuse. L'histoire de ce garçon, qui n'est pas sans rappeler celle de la jeune Deschamps, démontre que la coutume d'envoyer ses enfants à l'usine n'est pas simplement dictée par

²³⁹ Christy Forty et George Kira. Échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*, 165-39-10-377-615.

²⁴⁰ Lias Potter. *Ibid.*, 136-10-154-141-155.

des facteurs culturels ou ethniques, mais aussi par des situations familiales complexes. Nous y reviendrons au chapitre suivant.

Ethnicité et emplois

Ces observations mettent aussi en lumière la différenciation fondée sur l'appartenance ethnique qui pouvait avoir lieu à la filature. Des 274 travailleurs masculins présents dans notre échantillon et déclarant un emploi à l'usine, les Canadiens français (36,0%), les Polonais (25,1%) et les Italiens (8,4%) totalisent plus de la moitié des salariés (voir tableau 2.9). Si les *Yankees*, les immigrants des îles britanniques et d'Allemagne se font plutôt discrets, ne représentant que le cinquième de la main-d'œuvre (20,0%), ils se partagent grandement les postes de cols blancs (73,4%). Par exemple, les

TABLEAU 2.9

Répartition selon le groupe ethnique de la main-d'œuvre ouvrière et cadre travaillant aux filatures de Warren en 1910

Groupes ethniques	Nombre total de travailleurs (ouvriers et cadres)	Pourcentage de la force de travail totale employée à l'usine	Nombre de cadres	Pourcentage de la force de travail employée à des postes de direction	Pourcentage de la force de travail employée à des postes de direction selon le groupe ethnique
Canadiens français	99	36,0%	4	26,7%	4,00%
Polonais	69	25,1%	-	-	-
Italiens	23	8,4%	-	-	-
Anglais	20	7,3%	2	13,3%	10%
Américains	14	5,1%	4	26,7%	28,60%
Irlandais	13	4,7%	3	20,0%	23,10%
Syriens	12	4,4%	-	-	-
Allemands	8	2,9%	1	6,7%	12,50%
Portugais	6	2,2%	-	-	-
Autres	11	4,0%	1	6,7%	9,10%
TOTAL	275	100,1%	15	100,1%	87,30%

Source : Données calculées par l'auteure à partir de l'échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*
N.B. : La catégorie « cadres » ne concerne ici que les contremaîtres (*overseers*), assistants-contremaîtres (*ass. overseers*), les sous-assistants (*second et third hands*) et les responsables de plancher (*section men*). Le cadre entrant dans le groupe ethnique « Autres » est un Écossais.

contremaîtres (*overseers*) Burtonshaw et Tierney, des Anglais, ont comme uniques collègues l'Écossais Craig, l'Irlandais Victory, et l'Américain Misford²⁴¹. Un constat très semblable avait déjà été observé par Hareven et Langenbach lors de leurs recherches sur l'usine *Amoskeag* (N.H.)²⁴².

Les assistants (*section man et assistant overseer*) et sous-assistants (*second hand et third hand*) sont majoritairement des compatriotes (6 sur 10)²⁴³, cette homogénéité ethnique n'étant rompue que par quelques Canadiens français. Il est surprenant que des cols blancs anglo-saxons aient accepté que des francophones travaillent à leurs côtés, presque sur un même pied d'égalité²⁴⁴. Or, la longévité en sol américain et les relations familiales de ces derniers font figure de dénominateurs communs. Les cols blancs dénommés Lessard et Riopelle demeurent à Warren depuis plus de 15 ans, leur père ayant été recensés par le père Bernard en 1895²⁴⁵. Le sous-assistant (*second hand*) Goulet est un parent proche de deux paroissiens résidant au sein de la localité depuis au moins 15 ans, si l'on se fie toujours aux notes du curé²⁴⁶. Enfin, le sous-assistant (*third hand*)

²⁴¹ Échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*, 155-29-(non spécifié)-261-459; 145-19-4-241-293; 198-27-64-438-527; 137-11-13-156-179; 139-13-38-177-212.

²⁴² Consulter T. K. Hareven et R. Langenbach, *Op. cit.*, p.116.

²⁴³ On y retrouve trois Américains (un *section man* et deux *second hands*), deux Irlandais (un *assistant overseer* et un *second hand*) et un Allemand (*third hand*). Échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*

²⁴⁴ Le récit d'un ex-contremaître canadien-français au sens de l'humour du New Hampshire témoigne des préjugés véhiculés à l'époque : « I, a Frenchman, had jumped over the heads of others who thought themselves the only ones entitled to the job of overseer; here was a sin that could not be forgiven, and what was the world coming to, anyway? ». Témoignage de Philippe Lemay cité dans C. S. Doty, *Op. cit.*, p.20.

²⁴⁵ Téléphore Lessard, fils de Louis Lessard, et Ovila Riopel (Riopelle), fils d'Izaïe Riopel, Échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*, 200-29-(non spécifié)-475-571; 156-30-(non spécifié)-279-477. Selon le lieu de naissance de ses jeunes sœurs, le premier résiderait à Warren depuis 1892 alors que le second y résiderait depuis 1890, année de son mariage célébré dans la ville. *Recensement paroissial de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren*, 1895, *Op. cit.*, pp.295 et 305.

²⁴⁶ Échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*, 149-23-18-295-367. S'il n'est pas leur frère, John Goulet est un cousin plus ou moins éloigné de Jean et Adélarde Goulet, présents dans les archives du père Bernard. Leur âge, entre 33 et 38 ans en 1910, concorde, du moins. *Recensement*

Simmons, un jeune homme de 20 ans, n'est de descendance canadienne-française que par sa mère, celle-ci ayant épousé un fermier américain de l'endroit²⁴⁷. Si les Canadiens français ont réussi à se faire accepter au sein du club très sélect des cols blancs, nous ne devons pas perdre de vue que les postes de direction leur étaient en grande majorité fermés. Seuls trois contremaîtres canadiens-français au total ont été recensés, mais n'apparaissent que dans notre base de données²⁴⁸.

Notre visite de la filature nous permet aussi de constater que plusieurs salles de la manufacture étaient caractérisées par une homogénéité ethnique (voir tableau 2.10). Celle des fileurs était clairement canadienne-française. La moitié des fileurs spécialisés (16 sur 33) sont des compatriotes, tout comme le sont la grande majorité des fileurs (18 sur 25). Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si près du deux tiers des leveurs de bobines (16 sur 21), des encolleurs (2 sur 3) et des bobineurs (10 sur 18) qui travaillent à leurs côtés sont Canadiens français. Le même phénomène est répété dans la salle des cardes, un territoire massivement polonais. Près de la moitié des cardeurs (5 sur 12) et des renvideurs (23 sur 46) viennent de l'Europe de l'Est, à l'instar du seul réparateur de machines à carder qui fut recensé. Cette différenciation ethnique marquée, favorisée par l'embauche de compatriotes recommandés auprès du contremaître, avait d'ailleurs été

paroissial de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren, 1895, Op. cit., p.286; Base de données tirée du Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.,147-21-62-273-338; 173-2-39-20-26.

²⁴⁷ Échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.,156-30-(non spécifié)-284-483.*

²⁴⁸ Narcisse Guillot, Frank Dupré et Henri Sarrasin. Base de données tirée de *Ibid., 152-26-29-314-401; 163-37-107-360-596; 164-38-4-363-601.* Aucun d'entre eux ne figure parmi les listes paroissiales de 1888 ou de 1895.

remarquée à l'*Amoskeag* (N.H.), preuve que les filatures de Warren ne faisaient pas exception à la règle²⁴⁹.

Nous avons déjà fait remarquer que le cas des tisserands était particulièrement curieux, étant pratiquement le seul emploi réservé aux deux sexes. Les filatures de Warren n'échappent pas à ce constat, puisque la main-d'œuvre employée à ce poste, à défaut de se diviser également, est constituée de 90 hommes (60,4%) et 59 femmes (39,6%)²⁵⁰. Cette hétérogénéité se traduit également sur le plan ethnique. Si les 49 Canadiens français (32,9%) et les 62 Polonais (41,6%) demeuraient majoritaires au sein des 149 tisserands, toutes les communautés ethniques qui travaillaient à la filature y étaient représentées, à l'exception des Portugais, alors peu nombreux à Warren (voir tableau 2.10). Le dynamisme et la possibilité de socialiser tout en travaillant semblaient rendre la salle la plus peuplée de la filature très attirante auprès des ouvriers, d'autant plus que ces derniers pouvaient y trouver de bons salaires. Il ne faut cependant pas exagérer l'aspect hétéroclite et égalitaire de la salle de tissage. Les tréfileurs (9 sur 12) et les réparateurs de métiers (5 sur 11), des ouvriers qualifiés qui œuvraient aux côtés des tisserands, étaient principalement d'origine canadienne-française. Il est significatif que ces réparateurs se partageaient les postes avec trois Allemands, un Suisse allemand et un Gallois, des représentants de groupes ethniques n'appartenant pas à la vague de la

²⁴⁹ Le témoignage de Joseph Debski, un commis au recrutement de l'usine Amoskeag (N.H.), se rappelait la prépondérance des Canadiens français et des Polonais dans les salles respectives²⁴⁹. Le témoignage de Mme Boucher, une ex-ouvrière de Fall River (Mass.) confirmera quant à elle la pratique du bouche à oreille: « Quand des cousines d'en bas de Québec sont venues travailler aux États-Unis, j'ai demandé à mon contremaître s'il y avait de la place. Il m'a dit : "Bien, si tu veux rentrer leur montrer à travailler, c'est correct!". Je leur ai montré le travail pendant 15 jours et je suis revenue à la maison²⁴⁹». Témoignage de Joseph Debski cité dans T. Hareven et R. Langenbach, *Op. Cit.*, p.127; Témoignage d'Elmire Boucher cité dans J. Rouillard, *Ah! les États... Op. cit.*, p.93.

²⁵⁰ Échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.* .

« nouvelle immigration ». Les emplois plus contingentés demeuraient donc passablement réservés à des ouvriers qui s'étaient taillé une place à la filature depuis plusieurs années et/ou qui bénéficiaient d'une réputation favorable.

TABLEAU 2.10

Répartition des employés des filatures de Warren, tous sexes confondus, en fonction du groupe ethnique, 1910

Salles et emplois	Irlandais	Canadiens français	Américains	Anglais	Polonais	Italiens	Portugais	Allemands	Turcs	Autres	TOTAL
Filage											
Leveurs de bobines (<i>Doffers</i>)	1	16	-	1	-	3	-	-	-	-	21
Fileurs (<i>Spinners</i>)	-	18	1	-	3	-	1	1	1	-	25
Fileurs spécialisés (<i>Mule spinners</i>)	1	16	1	8	3	1	-	1	-	2	33
Bobineurs (<i>Spooler tenders</i>)	-	10	-	-	3	1	-	-	3	1	18
Encolleurs (<i>Slashers</i>)	-	2	-	-	1	-	-	-	-	-	3
Cardes											
Cardeurs (<i>Carders</i>)	-	1	-	1	5	2	-	-	3	-	12
Renvideurs (<i>Speeder tenders</i>)	6	9	3	1	23	-	1	-	1	2	46
Réparateur de marchines à carder (<i>Card fixer</i>)	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	1
Tissage											
Tisserands (<i>Weavers</i>)	11	49	7	7	62	7	-	4	1	1	149
Tréfileurs (<i>Drawer-in</i>)	2	9	-	-	-	-	-	-	-	2	12
Réparateurs de métiers à tisser (<i>Loom fixers</i>)	-	5	-	-	1	-	-	3	-	2	11

Source : Données calculées par l'auteure à partir de l'échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*
N.B.: Ce tableau n'est pas exhaustif et ne représente que les emplois les plus significatifs du phénomène de répartition ethnique.

Rancunes durables ou brouilles bénignes?

On nous permettra ici une petite parenthèse au sujet des rivalités ethniques au sein de la filature. Les sources fédérales utilisées étant muettes sur ce point, nous nous fierons sur les témoignages d'anciens ouvriers pour tenter d'y répondre. Questionnée à ce sujet, Mme Alma Ouellette avouait d'emblée qu'elle n'a jamais eu vent de telles querelles, ajoutant tout bonnement : « Quelle différence ça fait, la nation?²⁵¹ ». Son compatriote Adrien Phaneuf n'était pourtant pas de cet avis, déplorant le fait que les contremaîtres

²⁵¹ Témoignage d'Alma Ouellette cité dans J. Rouillard, *Ah! les États..., Op. cit.*, p.145.

s'accordaient une ristourne uniquement sur les paies des Canadiens et non sur celles des Irlandais²⁵². Ces propos rejoignent ceux de Mme Chasse Boucher, qui avoue du bout des lèvres que les Irlandais utilisaient peut-être des techniques dissuasives pour se faufiler à l'usine, ce que n'auraient jamais fait les Canadiens français, trop « fiers » pour s'abaisser à de telles tactiques²⁵³.

Plusieurs autres récits viennent effectivement confirmer le sentiment d'animosité qui animait Irlandais et Canadiens français. Certains font état de jeunes se lançant des roches ou s'échangeant les mauvais coups²⁵⁴, d'autres de la manière dont les ouvriers irlandais cassaient les pipes de leurs collègues canadiens-français²⁵⁵. Le cas le plus sérieux résultant de cette rivalité est sans l'ombre d'un doute le meurtre d'un dénommé Blanchette, mort au bout de son sang, tué par un Irlandais qui n'avait pas apprécié que le malheureux parle français en sa présence²⁵⁶. Cela dit, tous ces témoignages mettent l'accent sur la méchanceté presque sans limite des Irlandais et sur l'innocence pure des Canadiens français. La généralisation et le manque d'objectivité dans ces récits nous empêche d'y adhérer totalement. Nous ne souhaitons nullement effacer les torts que les uns ont pu causer aux autres, mais simplement nuancer leur portée, leur violence, leur fréquence. Ainsi, il est possible de croire que les ouvriers, de Warren ou d'ailleurs, pouvaient transposer leurs vieilles querelles ethniques à l'usine, mais il est difficile d'en cerner avec justesse les conséquences. En ce qui a trait précisément à la petite localité, il aurait été étonnant que des conflits puissent éclater sans arrêt entre Canadiens et

²⁵² Témoignage d'Adrien Phaneuf, cité dans *Ibid.*, p.154.

²⁵³ Témoignage d'Annie Chasse Boucher cité dans D. Hendrickson, *Op. cit.*, p.162.

²⁵⁴ Témoignages d'Arthur Morissette et d'Yvonne Hoar cités dans M.H. Blewett, *Op. cit.*, p.201 et p.116.

²⁵⁵ Témoignage de Philippe Lemay cité dans C. S. Doty, *Op. cit.*, p.31.

²⁵⁶ *Ibid.*, pp.33-35.

Irlandais, les premiers surpassant de loin les seconds au sein des employés de la *Parker Mill* ou de la *Warren Mfg. Co.* Seuls les Polonais auraient été assez nombreux pour susciter un certain antagonisme auprès des francophones, mais il n'existe pratiquement pas d'histoires relatant de telles tensions.

Conclusion

La main-d'œuvre canadienne-française analysée au cours de ce chapitre tend à démontrer certaines différences et plusieurs ressemblances avec la situation qui prévalait à l'époque étudiée par Lamarre. Le secteur manufacturier continuait toujours d'attirer son lot d'ouvriers tout comme le faisait la briqueterie, même en déclin. L'industrie ferroviaire en plein essor et la compagnie de transformation d'huîtres sont venus changer en partie la donne, offrant des postes récemment créés à une main-d'œuvre masculine habitant le « P'tit Canada » situé tout près du chemin de fer et de l'atelier. Parallèlement, pendant que de nouveaux visages se lançaient en affaires, multipliant les petits commerces au sein de la paroisse, d'autres choisissaient de pratiquer des métiers liés à la construction. À la filature, les Canadiens français étaient peut-être présents dans les mêmes salles, mais accédaient à des emplois de cols blancs auparavant inespérables. Toujours présente dans des secteurs et des domaines économiques semblables, la main-d'œuvre masculine canadienne-française de 1910 était ainsi généralement plus nombreuse à être qualifiée et/ou à diriger ses collègues, compatriotes et autres, toutes industries confondues.

Ce constat optimiste n'est pas illusoire. Des travailleurs canadiens-français occupaient des emplois de crève-faim, tout comme leurs collègues irlandais ou américains. L'appartenance à une communauté ethnique ne garantissait pas de dénicher un travail rémunérateur, même si les contacts développés et entretenus au cours des années pouvaient y contribuer. Considérer tous les Canadiens français comme étant des employés et employeurs ayant du succès signifierait reproduire exactement l'inverse de la représentation misérabiliste que nous tentons justement de décrire. Ce qui est certain, c'est que pauvres ou aisés, ces pourvoyeurs avaient à leurs côtés épouse et enfants qui jouaient discrètement un rôle essentiel au sein du ménage.

CHAPITRE 3

DE LA CUISINE À L'USINE. LES CONTRIBUTIONS DES ÉPOUSES ET DES ENFANTS À L'ÉCONOMIE FAMILIALE

S'il est vrai que les Canadiens français bénéficiaient de postes très variés, la participation à l'économie locale n'était pas la chasse gardée du chef de famille. Enfants et épouse se joignaient au père pour offrir à tous une meilleure qualité de vie. Plutôt que de nous concentrer uniquement sur les secteurs économiques intégrés par ces protagonistes, nous avons choisi ici de démontrer leur influence dans l'économie familiale. Nous nous intéresserons donc non seulement aux emplois fréquemment déclarés par les salariés secondaires, mais surtout aux raisons qui pouvaient les motiver (ou non) à se faire embaucher. Concrètement, quels étaient les ménages qui comptaient des épouses et des enfants au travail? Le travail salarié et la pauvreté matérielle étaient-ils indissociables?

Afin de vérifier nos hypothèses liées aux dynamiques internes, nous présenterons donc tout d'abord le travail rémunéré des femmes mariées. Nous démontrerons ainsi comment les situations familiales pouvaient inciter les épouses de différents milieux économiques à chercher un emploi. Après avoir présenté les problèmes méthodologiques rencontrés et établi une esquisse du budget d'un ménage ouvrier moyen, nous nous attarderons à la main-d'œuvre juvénile. Nous y ferons état de la fréquentation scolaire, de phénomène de reproduction sociale et des stratégies familiales, tout en prenant soin de différencier les responsabilités revenant aux adolescents et adolescentes. Enfin, nous

terminerons en traitant brièvement de la situation complexe des garçons et filles, salariés ou non, qui demeuraient au sein d'un ménage dirigé par un parent veuf.

Mentionnons enfin qu'à la différence du chapitre précédent, les comparaisons avec l'étude de Jean Lamarre seront plus timides. Les données relatives au travail juvénile et féminin contenues dans les recensements paroissiaux se sont avérées si partielles que notre prédécesseur ne put les étudier en profondeur. Les tentatives de comparer la situation de 1910 par rapport à celle des années antérieures s'avèreraient vaines dans bien des cas. Qu'à cela ne tienne, notre portrait de Warren sera utile pour les recherches futures se concentrant sur l'apport des femmes et des enfants à l'économie familiale, essentiel et original tout à la fois.

3.1 Femmes mariées et travail rémunéré

La parfaite ménagère et l'ouvrière

Le travail salarié des épouses, une question épineuse s'il en est, pouvait entrer en contradiction avec le modèle de la mère au foyer, véhiculé entre autres par la presse.

Ainsi l'écrivait l'évêque de Fall River (Mass.) en 1906 dans le journal ethnique local :

À quelque prix que ce soit, on ne devrait pas permettre aux femmes mariées [...] de travailler dans des fabriques. Une femme mariée, par un contrat solennel passé devant Dieu avec son époux, s'est engagée à remplir ses devoirs d'épouse, de mère et de ménagère. [...] La loi de la nature exige qu'une mère donne tous ses soins et son temps à ses enfants et à sa maison. Violer cette loi, ce serait ruiner la vie domestique et par la suite saper les fondements de la société [...]²⁵⁷.

²⁵⁷ Mgr Guillaume Stang, évêque de Fall River. « Femmes et enfants dans les fabriques » dans *l'Avenir National*, 2 février 1906, p.2, cité dans Y. Roby. *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre... Op. cit.*, p.212.

Un journaliste de la même publication renchérit deux ans plus tard en affirmant que « les qualités de la femme [...] sont faites pour briller et être admirées dans l'intimité²⁵⁸ ». Dans son mémoire de maîtrise, Sophie Jacmin démontrait que les journalistes franco-américains portaient un regard particulièrement réprobateur sur le travail salarié féminin. Si certains iront à le ridiculiser avec sarcasme, d'autres reconnaîtront non sans condescendance qu'il était excusable lorsqu'il découlait de problèmes financiers au sein du ménage²⁵⁹. Si de telles déclarations étaient absentes des éditions de 1910 de la *Warren and Barrington Gazette*, certains passages n'étaient pas dénués de sexisme²⁶⁰.

Plusieurs maris canadiens-français ne seront pas sourds à un tel discours et partageront eux aussi cette vision conservatrice de la tendre épouse. L'un d'entre eux avait refusé que sa femme se déniche un emploi, y voyant là un « déshonneur »²⁶¹. Un autre avait tout simplement exigé de la sienne qu'elle abandonne son travail à l'usine aux lendemains de leur mariage²⁶². Un troisième tenait résolument à ce que son épouse demeure à la maison, même si cela impliquait des disputes occasionnelles lorsque celle-ci évoquait timidement son envie de gagner un peu d'argent²⁶³. « My father was the

²⁵⁸ « Suffrage féminin dans le Massachusetts » [extrait de l'Étoile de Lowell], *l'Avenir National*, 8 mars 1908, p.1, cité dans Y. Roby, *Ibid.*, p.212.

²⁵⁹ Sophie Jacmin. La représentation de la femme dans trois journaux franco-américains de Nouvelle-Angleterre, 1900-1930, M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1996. pp.87-92.

²⁶⁰ L'un des extraits les plus significatifs concerne le suffrage féminin: « [...] One of the Senators told a very interesting story about one of the suffragettes which caused a ripple. It seems that the young lady, since her very strong argument in favor of the cause met her fate, and it is her candid opinion that every woman should have a voter rather than a vote ». *The Warren and Barrington Gazette*, 18 mars 1910, p.2.

²⁶¹ Témoignage d'Évelyne Desruisseaux cité dans J. Rouillard, *Op. cit.*, p.109.

²⁶² Témoignage de Lucie Cordeau cité dans M. H. Blewett, *Op. cit.*, p.79.

²⁶³ Témoignage d'Alice Lacasse cité dans T. K. Hareven et R. Langenbach, *Op. cit.*, p.255.

law²⁶⁴ », affirmera avec un mélange d’humour et d’appréhension une ex-ouvrière, résumant par la même occasion le poids des contraintes sociales auxquelles plusieurs femmes mariées ont dû se conformer, de gré ou de force.

Retrouve-t-on des relents de cette idéologie traditionaliste chez les époux canadiens-français de Warren? Reposons la question autrement : étaient-ils particulièrement frileux à l’idée d’encourager leurs tendres moitiés à se diriger à l’usine? Oui et non. Il est vrai que seules 75 des 294 femmes mariées canadiennes-françaises (25,5%) habitant la localité déclaraient un emploi en 1910, formant tout au plus le quart de la main-d’œuvre féminine totale et facilement supplantées par les célibataires (voir tableau 3.1). Néanmoins, cette situation rappelle étrangement celle prévalant à Lowell (Mass.) exactement à la même époque, où l’historienne Yukari Takai avait observé que 25,4% de la force de travail féminine était composée d’épouses. La municipalité voisine de Central Falls (R.I.) offrait un portrait semblable, où cette même main-d’œuvre mariée

TABLEAU 3.1

État civil des travailleuses canadiennes-françaises de Warren et de Lowell (1910), et de Central Falls (1915)

État civil	WARREN		LOWELL		CENTRAL FALLS	
	Nombre	Pourcentage	Nombre	Pourcentage	Nombre	Pourcentage
Célibataires	205	69,7%	126	66,7%	48	85,7%
Mariées	75	25,5%	48	25,4%	8	14,3%
Veuves / divorcées	11	3,7%	13	6,9%	0	0
Inconnu	3	1,0%	2	1,1%	0	0
Total	295	99,9%	189	100,1%	56	100,0%

Source : Pour les statistiques de Warren, 1910 : Calculées par l’auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, *Op. cit.* Pour les données de Lowell, 1910 : Y. Takai, *Gendered Passages... Op. cit.*, Table 20, p.136. Pour les données de Central Falls, 1915: L. Lamphere, *Op. cit.*, Table 7, p.137.

²⁶⁴ Témoignage de Lucie Cordeau, cité dans *Ibid.*, p.74.

totalisait 14,3% des travailleuses. Ces comparaisons soulignent ainsi le fait que les épouses de Warren, bien que peu nombreuses à travailler, ne faisaient pas exception à la règle qui semblait vouloir s'appliquer à l'ensemble de leurs compatriotes de Nouvelle-Angleterre²⁶⁵.

Ceci dit, le parcours des Franco-Américaines mariées différait grandement de celui de leurs consœurs québécoises. Alors que les premières étaient présentes dans les filatures depuis le début du siècle, il faudra attendre jusqu'au début de la Deuxième Guerre mondiale pour y voir lentement apparaître les secondes. En 1941, par exemple, seul 10% de la main-d'œuvre féminine œuvrant dans l'industrie du coton au Québec était mariée²⁶⁶. Comme l'explique Jacques Rouillard, cette intégration tardive est liée, d'une part, à la pression sociale et culturelle exercée un clergé catholique québécois plus influent que sa contrepartie américaine. Sa charge contre le danger que représentait le travail salarié des épouses pour la transmission des valeurs religieuses – et pour le salut du ménage – atteignait davantage sa cible. D'autre part, le besoin de main-d'œuvre se faisait beaucoup plus pressant en Nouvelle-Angleterre que dans la province. Tandis que l'essor phénoménal de l'industrie américaine du textile avait créé suffisamment d'emplois pour l'ensemble de la main-d'œuvre féminine, les postes offerts au Québec étaient rapidement comblés par les nombreuses ouvrières célibataires²⁶⁷.

²⁶⁵ Malheureusement, nous ne pouvons dire s'il y a une augmentation ou une diminution de ce type de main-d'œuvre depuis 1895, Jean Lamarre n'ayant pas spécifié dans son étude le statut matrimonial des travailleuses.

²⁶⁶ Données tirées de Gail C. Brandt, « Weaving It Together. Life, Cycle and Industrial Experience of Female Cotton Workers in Quebec, 1910-1950 », dans *Labour/Le Travailleur*, vol. 7, printemps 1981, p.116, citées dans J. Rouillard, *Op. cit.*, pp.46-47.

²⁶⁷ *Ibid.*, p.47.

L'importance du cycle familial

Si nous revenons à Warren, nous pouvons constater que le travail salarié des femmes mariées ne doit pas être considéré uniquement comme un complément à celui des époux. La maigre rémunération du chef de famille n'était pas une condition *sine qua non* à la recherche d'un emploi. Prenons le cas des gardes de passages à niveaux, ceux-ci gagnant de peine et de misère 10,00\$ pour une semaine de 84 heures. De ces quatre ouvriers canadiens-français recensés à Warren, seul l'un d'entre eux était marié à une travailleuse²⁶⁸. Quatre chèques de paie pratiquement identiques rapportés par les maris, mais quatre situations familiales totalement différentes. L'épouse ouvrière en question était la seule à ne pas avoir d'enfant, contrairement à ses trois compatriotes ménagères. Deux d'entre elles pouvaient compter sur les salaires de leur progéniture adolescente, tandis que la troisième, mère de bambins, recevait une compensation de la part du pensionnaire qu'elle hébergeait. Ces différentes rémunérations complétaient le budget familial de ces trois ménages et permettaient aux épouses de demeurer à la maison.

Cet exemple démontre bien que le travail salarié des femmes mariées, bien qu'influencé par des considérations économiques, l'était également par l'absence ou la diminution des responsabilités familiales. Il est effectivement plus aisé de se consacrer à son emploi sans devoir quotidiennement veiller sur ses enfants en bas âge, coudre et rapiécer de nombreux vêtements, préparer des repas pour plusieurs petites bouches affamées et changer des couches. Le tiers (28 sur 75) des épouses salariées canadiennes-françaises de Warren ne déclaraient donc ne pas avoir d'enfant résidant au nid familial

²⁶⁸ Il s'agit de Gédéon Saillant, Joseph Lessard, Joseph Bernier et V.E. Charrier, ce dernier étant le mari dont la femme est rémunérée. Base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*, 140-14-3-186-222; 157-31-70-292-493; 147-21-58-270-334; 147-21-44-266-329.

(voir tableau 3.2). De celles-ci, la majorité (19 sur 28) n'en ont jamais eu, la plupart (16 sur 28) étant âgées de 30 ans ou moins. Peut-être travaillaient-elles à temps complet afin d'amasser un peu d'argent afin de préparer l'arrivée d'un premier enfant, ce à quoi Mme Elmire Boucher fera référence dans son témoignage par « donner un coup²⁶⁹». Quant aux plus âgées qui avaient depuis longtemps renoncé à la maternité, elles ont simplement continué un mode de vie qu'elles connaissaient déjà²⁷⁰. Une seule travailleuse, dans la quarantaine bien avancée²⁷¹, se détachait du lot en illustrant le phénomène du *empty nest*, soit la période post-parentale où tous les enfants devenus grands ont quitté le domicile familial pour fonder le leur. L'ensemble de ces ouvrières mariées de Warren n'étaient donc encore qu'aux premiers stades du cycle de la vie familiale²⁷².

TABLEAU 3.2
Âge et situation familiale des épouses canadiennes-françaises
déclarant un emploi à Warren, 1910

Âge	Sans enfant	Aucun enfant âgé de 14 ans et plus ne réside au foyer	Aucun enfant âgé de 14 ans et plus ne travaille	1 ou 2 enfants âgés de 14 ans et plus travaillent	3 enfants ou plus, âgés de 14 ans et plus, travaillent	Total
18-24	7	9				16
25-30	9	6				15
31-35	4	8		2		13
36-40	2	2	1	3		7
41-45	3	2	1		2	7
46-50	2		1	6	1	10
51-55	1			1	1	3
56-60				1		1
TOTAL	28	27	3	13	4	75

Source : Données calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, Op. cit.*

²⁶⁹ L'ex-ouvrière racontait qu'elle allait travailler de façon temporaire lorsqu'elle prévoyait des dépenses extraordinaires. Valentine Chartrand, une ex-ouvrière de Lowell, renchérit : « I worked until I was ready to go; there was no embarrassment about it. We were proud; we're gonna have a baby ». Témoignage d'Elmire Boucher cité dans J. Rouillard, *Op. cit.*, p.93. Témoignage de Valentine Chartrand cité dans M. H. Blewett, *Op. cit.*, p.50.

²⁷⁰ Yukari Takai avait remarqué que l'expérience et la qualification des ouvrières plus âgées démontraient qu'elles y travaillaient depuis plusieurs années. Y. Takai, *Op. cit.*, p.147.

²⁷¹ Artémise Paul, dans la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*, 127-1-7-6-12.

²⁷² Tamara K. Hareven, « Les grands thèmes de l'histoire de la famille aux États-Unis », (trad. par José E. Igartua), dans *RHAF*, vol.39, n^o. 2, automne 1985, p.198.

La situation des mères ouvrières était différente, particulièrement celle des épouses dont les enfants n'avaient pas atteint l'âge légal dans l'état du Rhode Island pour travailler (30 sur 75)²⁷³. Celles-ci devaient compenser une source de revenu qui leur était inaccessible pour l'instant. Devant concilier travail et famille, certaines (4) accueilleront dans le nid familial un membre de la parenté sans emploi déclaré, que ce soit une belle-mère (2) ou une sœur (1), ou alors une domestique (1)²⁷⁴. Veillant sur les bambins pendant la journée, ces femmes permettaient aux mères d'aller travailler l'esprit tranquille. Quoique plus ou moins répandue à Warren, cette pratique trouve écho dans un témoignage d'une ex-ouvrière du New Hampshire qui se rappelait ainsi des journées passées avec sa grand-mère²⁷⁵. Toujours selon les témoignages, certaines mères salariées qui ne bénéficiaient pas de ce support familial se tournèrent plutôt vers des camarades féminines, bien que ce ne fût pas toujours la solution idéale²⁷⁶. Quoi qu'il en soit, la présence marquée de ces mères au sein de la force de travail, comme l'avait déjà fait remarquer Takai, démontre à quel point s'avérait infondée l'idée préconçue selon laquelle seules les jeunes célibataires ou les femmes mariées en attente de leur premier enfant étaient employées²⁷⁷.

²⁷³ Le travail salarié des enfants de moins de 14 ans était interdit, à l'exception du travail agricole. Owen Lovejoy. « Child Labor », dans *The New Encyclopedia of Social Reform*, William Dwight Porter Bliss (ed.), New York, Funk & Wagnall Co., 1908, p.175.

²⁷⁴ Il s'agit respectivement de Rose Vermette, Céline Tremblay, Vallina Lescean et d'Adèle Picard. Base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*, 189-18-79-307-397; 157-31-63-294-498; 147-21-62-273-341.

²⁷⁵ Témoignage d'Annie Chasse Boucher cité dans D. Hendrickson, *Op. cit.*, p.159.

²⁷⁶ Évelyne Desruisseaux dira à ce sujet : «Entre amies, on se disait : « Je vais avoir un enfant. Voudrais-tu me le garder pour un temps? » [...] Le matin, on allait porter [le bébé], puis le soir, on le ramenait. Ah! me lever à 5 heures du matin, lui donner son bain, aller le porter, c'était de la misère ». Témoignage d'Évelyne Desruisseaux cité dans J. Rouillard, *Op. cit.*, pp.107-108.

²⁷⁷ Y. Takai, *Op. cit.*, p.147.

Chômage, maladie et autres événements malheureux

« Si le mari tombait malade, la femme partait travailler pour 3 ou 4 mois, le temps qu'il se rétablisse », racontait Mme Boucher²⁷⁸. Cette pratique n'était pas totalement inconnue des paroissiennes de Warren, puisque 5 des 66 épouses salariées étaient mariées à des hommes ne déclarant aucun emploi au mois d'avril 1910. Reprenant temporairement le relais de son mari charpentier en arrêt de travail forcé, l'enrouleuse (*cone winder*) Laura Morency n'avait travaillé que six mois durant l'année 1909-1910 avant de reprendre ses tâches domestiques. Sa compatriote et enseignante Cérilda Gagnon comblait également le manque à gagner de son époux assistant-contremaître à la briqueterie, au chômage saisonnier durant deux mois²⁷⁹. Les trois autres épouses salariées ont peut-être subi un chômage structurel, leurs maris tisserands devant rester à la maison²⁸⁰. Ces derniers ont pu également souffrir des conséquences d'une maladie (étant tous dans la quarantaine avancée) ou d'un accident de travail, leur absence prolongée allant de six mois à un an ne pouvant être liée à un événement anodin.

Les parcours de ces maris et de leurs épouses s'avèrent pourtant singuliers. Leurs cas peuvent trouver écho dans des récits liés à l'expérience industrielle, mais n'étaient pas représentatifs de la situation des couples salariés de Warren. L'hypothèse de l'épouse ne travaillant à l'usine qu'en cas d'urgence s'illustre difficilement dans le contexte de la localité étudiée. Les besoins économiques réguliers, les situations familiales divergentes

²⁷⁸ Témoignage d'Elmire Boucher cité dans J. Rouillard, *Op. cit.*, p.93.

²⁷⁹ Laura Morency et Cérilda Gagnon. Base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, 1910*, *Op. cit.*, 143-17-11-215-259; 142-16-6-208-251.

²⁸⁰ Il s'agit de la renvideuse (*speeder tender*) Alphonsine Robidoux et des tisserandes Délia Plante et Doris Ruseau. *Ibid.*, 140-14-156-194-230; 150-24-87-303-384; 141-15-158-198-234.

et, à la rigueur, le désir de travailler incitaient davantage ces épouses à se faire embaucher que ne pouvaient le faire de simples événements malheureux ponctuels.

Des épouses à la manufacture

La filature semblait exercer un attrait indéniable sur les épouses canadiennes-françaises, puisque plus du trois quart de ces femmes mariées déclaraient y travailler (voir tableau 3.3). Et ce n'est pas une coïncidence. Outre sa situation géographique favorable, la présence de réseaux familiaux favorisant l'embauche du personnel et les salaires relativement intéressants qu'elle offrait à une main-d'œuvre féminine aux opportunités d'emploi restreintes, la manufacture offrait l'occasion aux mères d'être employées auprès de leur progéniture. Le tiers des mères travaillant à la filature à Warren et ayant au moins un enfant salarié (4 sur 12) déclaraient exactement le même emploi qu'au moins un de leurs enfants. S'ajoute à cela un autre tiers (4 sur 12) qui travaillaient dans une autre salle de la manufacture. Ces épouses, à l'instar d'un père d'une fillette dont se rappelle une ex-ouvrière interviewée, pouvaient veiller à la sécurité de leurs enfants en les aidant dans l'accomplissement de leur travail²⁸¹.

TABLEAU 3.3

Nature du travail des épouses canadiennes-françaises résidant à Warren en 1910

Emplois	Nombre	Pourcentage
Ouvrières à la filature	64	85,3%
Confectionneuses de robes/vêtements	5	6,7%
Ouvrières à l'usine de caoutchouc	2	2,7%
Vendeuses	2	2,7%
Comptable	1	1,3%
Enseignante	1	1,3%
TOTAL	75	100%

Source : Données calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, Op. cit.*

²⁸¹ Témoignage d'Alma Ouellette cité dans J. Rouillard, *Op. cit.*, p.140.

De plus, et peut-être est-ce l'aspect le plus décisif dans le choix de carrière, la manufacture s'avérait commode pour des épouses qui pouvaient quitter leur emploi pendant un certain laps de temps sans craindre de ne pas être réemployées. Parce qu'elles devaient modeler leur carrière sur leur vie familiale, plusieurs mères laissaient de côté leur emploi afin de s'occuper de leurs derniers nés. L'étude menée à Manchester montre d'ailleurs que les ouvrières avaient tendance à être des employées « répétitives », ayant travaillé à la filature sur une période d'un an ou plus, mais embauchées à plusieurs reprises²⁸². Contrairement aux années 1920 et 1930 où le secteur manufacturier était en crise et où le problème de chômage sera structurel, la première décennie du siècle était encore caractérisée par une certaine flexibilité d'emploi. Dans le cadre d'une étude complémentaire, il serait intéressant de vérifier dans les archives des compagnies de Warren la fréquence à laquelle ces employées pouvaient démissionner et revenir au travail. Cela confirmerait aussi les propos d'une ancienne travailleuse qui affirmait qu'à la filature, « on ne voyait pas de femmes travailler à l'année²⁸³ ».

Ce qui est certain, c'est que le statut civil des épouses ne leur portait pas préjudice au sein de la manufacture. À Warren, celles qui travaillaient à la filature occupaient des emplois très intéressants : une ouvrière mariée sur deux était tisserande, tandis que quelques tréfileuses (*drawer-in girls*) et inspectrices de tissu (*cloth inspectors*) les côtoyaient quotidiennement (voir tableau 3.4). Aux côtés de ces ouvrières qualifiées travaillaient des fileuses (*spinners*), ourdisseuses (*warpers*), renvideuses (*speeder tenders*) et autres enrouleuses (*cone winders*), des postes essentiellement féminins et

²⁸² Tamara K. Hareven. *Family Time... Op. cit.*, p.241.

²⁸³ Témoigne d'Elmire Boucher, cité dans J. Rouillard, *Op. cit.*, p.93.

requérant une qualification sommaire. Les femmes mariées pouvaient parfois se faire déclasser par leurs cadettes qui représentaient une main-d'œuvre plus productive, à l'instar de l'ouvrière générale Céline Guinness (50 ans). Elles jouissaient néanmoins d'une expérience acquise au fil des ans qui leur permettaient d'obtenir des postes qualifiés auxquels ne pouvaient aspirer leurs cadettes, dont la remplaçante Joséphine Poirveau (21 ans)²⁸⁴.

TABLEAU 3.4

**Emplois occupés à la filature par les
épouses canadiennes-françaises salariées, Warren, 1910**

Emploi	Nombre	Pourcentage
Tisserandes (<i>Weavers</i>)	28	50,9%
Renvideuses (<i>Speeder tenders</i>)	9	16,4%
Fileuses (<i>Spinners</i>)	5	9,1%
Inspectrice de tissu (<i>Cloth inspectors</i>)	3	5,5%
Ourdisseuses (<i>Warpers</i>)	3	5,5%
Enrouleuses (<i>Cone winders</i>)	3	5,5%
Tréfileuses (<i>Drawer-in girls</i>)	2	3,6%
Remplaçante (<i>Mill hand</i>)	1	1,8%
Ouvrière générale (<i>Mill operator</i>)	1	1,8%
TOTAL	55	100,1%

Source : Données calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, Op. cit.*

Le cas des épouses cols blancs

À l'écart de ces épouses ouvrières se tenaient quelques-unes de leurs compatriotes occupant un poste de col blanc (4). Ce groupe restreint comportait une enseignante, une comptable et deux vendeuses²⁸⁵. Trois d'entre elles étaient en couple avec de prospères

²⁸⁴ Céline Guinness et Joséphine Poirveau. Base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*, 193-22-6-370-456; 182-11-173-178-322.

²⁸⁵ Cérilda Gagnon, Exilda Ratier, Florida Héon et Eva Trabant. Base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*, 142-16-6-208-251; 147-21-62-273-337; 157-31-63-294-498; 184-13- (non spécifié) -222-288.

marchands de la communauté, propriétaires de magasins de marchandises sèches ou d'une épicerie. Leur motif principal semblait découler davantage du désir de faire fructifier l'entreprise familiale que d'un besoin criant de ressources financières. Se déroulant dans un environnement domestique, auprès des enfants et non loin du regard du mari, ce type de travail pouvait être considéré plus respectable. Parce que la frontière devenait beaucoup plus floue entre ménage et lieu de travail, ces épouses cols blancs semblaient se soustraire plus facilement aux propos désobligeants liés au travail salarié tenus par certains de leurs confrères de l'élite.

Travail et ethnicité

Ces épouses ouvrières, travailleuses autonomes et professionnelles canadiennes-françaises côtoyaient quotidiennement des collègues étrangères du même statut civil. Si les femmes mariées francophones formaient une proportion non négligeable de la force de travail salariée, elles ne faisaient pas figure d'exception pour autant. C'est du moins ce qu'indiquent les résultats de notre étude de Warren (voir tableau 3.5); 28,4% d'entre elles étaient rémunérées, tout comme l'étaient 37,5% de leurs comparses de la vague de la « nouvelle immigration », les surclassant aisément. Seules les épouses anglo-celtiques se faisaient beaucoup plus discrètes (8,0%).

Cette différence marquée s'explique en partie par la nature des emplois déclarés par le conjoint (voir tableau 3.6). D'une part, la grande majorité des travailleurs agricoles en couple étaient mariés à des Anglo-celtiques (16 sur 23). Secondés dans l'entretien de leur ferme par leurs épouses, celles-ci se retiraient volontairement du marché du travail

TABLEAU 3.5

Pourcentage de la main-d'œuvre féminine mariée selon l'origine ethnique et les emplois occupés, Warren, 1910

Emplois	Ethnie	Ethnie							TOTAL	
		Canadiennes françaises	Polonaises	Italiennes	Portugaises	Irlandaises	Américaines	Anglaises		Autres
Ouvrières à la filature		25	20	7	1	2	3	3	1	62
Professionnelles		1					2			3
Lavandières		1				2				3
Ouvrières à l'usine de caoutchouc		1					1			2
Ouvrière à l'usine de mouchoirs								1		1
Domestique					1					1
Logeuse				1						1
Couturière à la maison		1								1
TOTAL		29	20	8	2	4	6	3	4	76
Nombre total d'épouses		102	43	23	14	34	100	28	26	370
Pourcentage de la main-d'œuvre mariée employée		28,4%	46,5%	34,8%	14,3%	11,8%	6,0%	10,7%	15,4%	-
Moyenne en pourcentage de la main-d'œuvre mariée regroupée selon l'ethnie		28,4%	37,5%			8,0%			15,4%	-

Source : Données calculées par l'auteure à partir de l'échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*

TABLEAU 3.6

Secteurs d'emplois intégrés par les maris des épouses salariées selon le groupe ethnique, Warren, 1910

Époux	Femmes	Ethnie							TOTAL	
		Canadiennes françaises	Polonaises	Italiennes	Portugaises	Irlandaises	Américaines	Anglaises		Autres
Ouvriers en filature		36	36	11		4	2	10	7	106
Hommes de métier		21	1		1	5	16	2	3	49
Ouvriers divers		6		2	3	6	13	1	5	36
Cols blancs (professionnels)		4				3	22	1	6	36
Journaliers		8	5	2	5	3	4		1	28
Fermiers		1		1	5	1	14	1		23
Marchands		8		2		4	9	2	1	26
Services		5	1	5		2	6	6		25
Cols blancs (contremaîtres)		8				4	5	4	3	24
Charretiers		5				2	5			12
Capitaines							3	1		4
Militaire							1			1
TOTAL		102	43	23	14	34	100	28	26	370

Source : Données calculées par l'auteure à partir de l'échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*

rémunéré. D'autre part, plus de la moitié des cols blancs recensés, professionnels ou contremaîtres, étaient en couple avec des anglophones (38 sur 60). Bien que la position sociale du mari ne définisse pas à elle seule la situation financière du ménage, elle est en soi un bon indice pour orienter nos hypothèses. Gagnant généralement autour de 20,00\$ à 25,00\$ par semaine²⁸⁶, peut-être même plus pour les professionnels travaillant à leur compte, les maris cols blancs étaient moins susceptibles de se soucier de problèmes économiques graves. À l'inverse, peu d'ouvriers en filature étaient mariés à des anglophones (16 sur 106). Ils étaient amplement surpassés sur ce point par les Canadiens français (36) et par les nouveaux immigrants (47). Comme nous l'avons vu dans le dernier chapitre, plusieurs Canadiennes françaises bénéficiaient des postes convoités qu'occupaient leurs maris à la manufacture, ce qui n'était pas le cas de leurs semblables au pays depuis peu. La filature ou tout autre travail ouvrier et/ou à la journée ne constituaient pas non plus les seules options pour les époux francophones qui étaient nombreux à lorgner du côté du domaine bien payé de la construction. À l'image des Anglo-celtiques, les Canadiennes françaises étaient en couple avec des hommes présents dans plusieurs sphères économiques de Warren et qui pouvaient aspirer à une certaine aisance.

Enfin, malgré l'importance que représentait la filature pour les épouses francophones, elles étaient loin d'y être confinées (comme c'était le cas des Polonaises).

²⁸⁶ À titre indicatif, les comptables gagnaient en moyenne 22,50\$ par semaine, à l'instar des ingénieurs civils. Les contremaîtres travaillant dans le domaine du transport recevaient généralement 21,00\$. Le rapport du *Commissioner of Labor* est muet sur la rémunération des cols blancs en filature, mais grâce au témoignage de l'un de ceux de l'usine Amoskeag, nous savons qu'un assistant (second hand), un contremaître (overseer) et un assistant à la superintendance percevaient respectivement 43,74\$, 62,50\$ et 75\$ par semaine vers la fin des années 1920. Données de 1915 du Rhode Island Department of Labor, *Op. cit.*, pp.91 et 99. Témoignage de John Jacobson, dans T. K. Hareven et R. Langenbach, *Op. cit.*, p.141.

Signe de leur intégration progressive, elles iront même jusqu'à percer timidement le secteur professionnel, pourtant chasse gardée des anglophones (voir tableau 3.4). Leurs filles et fils participant au travail salarié en feront tout autant.

3.2 Jeunesse au travail

Imaginaire collectif et problèmes méthodologiques

Le travail rémunéré des jeunes occupe une place importante dans l'imaginaire collectif. D'un côté, les divers témoignages recueillis auprès des ex-ouvriers ont la qualité de souligner des aspects plus personnels liés au travail juvénile, comme les différentes émotions vécues par des enfants ouvriers qui se retrouvaient dans une position ambiguë, partagés entre leur sens du devoir et leurs désirs individuels. Mais prises ensemble, ces sources émouvantes peuvent parfois donner l'impression que le travail des enfants était une coutume largement répandue dans les ménages canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre. C'est à cette fausse représentation et à cette généralisation que Jean Lamarre s'est attaqué en démontrant qu'à Warren, seulement 1% de la population francophone de moins de 15 ans déclarait un emploi en 1895²⁸⁷. Bénéficiant de sources plus complètes que celles dont disposait l'historien, nous tenterons de vérifier si le constat établi par Lamarre tenait toujours en 1910.

Les données disponibles pour l'année 1888 avaient révélé que 68 enfants de moins de 15 ans sur 531 (12,8%) avaient un emploi à l'extérieur du foyer, tous à la filature. Moins de 10 ans plus tard, cette proportion avait littéralement fondu, Lamarre ne

²⁸⁷ J. Lamarre, *Op. cit.*, p.128.

recensant plus que 4 ouvriers de moins de 15 ans sur un total de 405 jeunes (1%). Si l'on se fie aux résultats obtenus en 1910, où seulement 26 des 697 enfants (3,7%) de cette même tranche d'âge déclaraient un emploi salarié, le travail juvénile demeurerait marginal. Malheureusement, ces résultats sont faussés, puisqu'il tient compte non seulement des préadolescents canadiens-français susceptibles de travailler (10-14 ans), mais également des garçons et fillettes (0-9 ans). Autre petit problème : la catégorie des enfants de « plus de 15 ans » utilisée par Lamarre est un peu trop vague, puisqu'elle peut faire référence à tous les jeunes n'ayant pas atteint la majorité (16-20 ans) ou ne viser que quelques-uns d'entre eux (16-17 ans). Étant donné ces quelques lacunes, nous éviterons les comparaisons vaines et nous nous en tiendrons donc à notre propre classification, où le travail des jeunes correspond aux employés célibataires légalement mineurs âgés de 14 à 20 ans et résidant toujours à la maison familiale.

La loi régissant le travail juvénile au Rhode Island interdisant l'embauche de jeunes âgés de moins de 14 ans²⁸⁸, aucun enfant de 13 ans et moins ne fut recensé. Pas la moindre trace non plus de la présence d'une main-d'œuvre de moins de 14 ans dans le rapport de 1911 du *Commissioner of Industrial Statistics*²⁸⁹. Théoriquement, le problème du travail juvénile fut complètement enrayé. Concrètement, cette absence *totale* fait sourciller. Certains enfants ont pu simplement ne pas déclarer leur emploi au recenseur, sachant pertinemment que c'était illégal. À l'inverse et à l'instar de l'ex-ouvrière Cora Pellerin, d'autres ont pu mentionner leur emploi en mentant sur leur âge,

²⁸⁸ Le travail agricole était exempt de cette loi. La semaine maximum de travail pour l'ensemble des jeunes avait été établie à 58 heures (10 heures par jour) et les quarts de travail de nuit en usine étaient proscrits pour les moins de 16 ans. O. Lovejoy, *Op. cit.*, p.175.

²⁸⁹ Rhode Island Department of Industrial Statistics, *25th Annual Report... Op. cit.*, pp.44-47.

certificat de naissance truqué à l'appui²⁹⁰. Enfin, les photos prises par Lewis W. Hine en 1909 représentant des jeunes ouvriers sales aux portes de la *Warren Mfg. Co.* et de la *Parker Mill* sont manifestes; il semble bien difficile de croire que les sujets situés au premier plan et à l'allure encore enfantine aient été embauchés légalement, ce que le photographe revendicateur n'a pas manqué de relever par ses clichés (voir annexes 10 et 11). Fautes de renseignements précis, nous ne ferons pas allusion au travail rémunéré des enfants de 13 ans et moins, mais nous souhaitons rappeler leur présence invisible et l'importance de nuancer les informations contenues dans les sources officielles.

Budget et petites paies

Les montants gagnés par les enfants pouvaient certes avoir une influence sur le niveau de vie familial, mais encore fallait-il en connaître la portée. Voilà pourquoi nous avons voulu définir un budget typique d'un ménage du Rhode Island basé sur le coût de la vie de l'époque, une tâche qui s'avéra malheureusement plus difficile que prévu. Le rapport du *Commissioner of Labor* nous informe sur les prix des divers aliments en vrac en vigueur en 1915²⁹¹, et non sur le régime alimentaire des travailleurs ou sur la somme réservée annuellement à l'épicerie. Le même constat s'applique à la consommation du charbon²⁹², le rapport nous indiquant le prix à la tonne du produit sans mentionner les habitudes de chauffage des habitants de l'État. Quant au rapport du *Commissioner of Industrial Statistics*, il nous renseigne sur le pourcentage moyen du revenu familial réservé au loyer, sans toutefois spécifier la valeur réelle de ce même revenu²⁹³. Enfin, ces

²⁹⁰ Témoignage de Cora Pellerin, cité dans T. K. Hareven et R. Langenbach, *Op. cit.*, p.202.

²⁹¹ Rhode Island Department of Labor, *Op. cit.*, Tables I, II et III, pp.10-26.

²⁹² *Ibid.*, Tables I, II et III, pp.40-42.

²⁹³ Rhode Island Department of Industrial Statistics, *25th Annual Report...*, *Op. cit.*, p.12.

deux sources s'avèrent totalement muettes sur les prix des vêtements, meubles, produits d'hygiène, billets de tramway et autres marchandises nécessaires à la vie quotidienne, tout comme sur le montant réservé au tabac et à la dîme.

Considérant ces limites, nous établirons donc un budget annuel qui consiste surtout en un bref exercice se voulant représentatif des dynamiques familiales plutôt que d'un portrait en tous points fidèle aux réalités de l'époque. Suivant humblement l'exemple de l'historienne Bettina Bradbury, le montant réservé à la nourriture sera déterminé par le modèle proposé par l'investigateur britannique B.S. Rowntree (1902) qui établissait le revenu nécessaire pour nourrir les membres d'une famille d'après leur âge et leur sexe²⁹⁴. Quant au loyer moyen, il sera établi à 116,34\$ puisque d'une part, les ménages du Rhode Island y consacraient en moyenne 13,10% de leur budget²⁹⁵, et d'autre part, parce que le ménage moyen du village typique de Lonsdale (R.I.) disposait d'un revenu annuel de 880,16\$²⁹⁶. Le montant du loyer est réaliste puisqu'il est pratiquement identique à celui qu'avait établi un syndicat montréalais à la même époque²⁹⁷.

²⁹⁴ Il comptait qu'il fallait annuellement 47\$ pour nourrir un homme de plus de 18 ans, 38\$ pour une femme de plus de 16 ans, 40\$ pour un garçon de plus de 14 ans, 33\$ pour une fille de 14-15 ans, 24\$ pour un enfant de 5 à 13 ans, 16\$ pour un bambin de moins de 5 ans, et 22\$ pour les personnes âgées de 60 ans et plus. B. Bradbury, *Op. cit.*, p.120.

²⁹⁵ Rhode Island Department of Industrial Statistics, *25th Annual Report...*, *Op. cit.*, p.12.

²⁹⁶ Pour établir la valeur du revenu annuel, nous nous sommes basés sur les données contenues dans le 25^e Rapport du *Commissioner of Industrial Statistics*, *Op. cit.*, Table XII, p.49. En additionnant tous les revenus hebdomadaires des ménages de Lonsdale, nous avons obtenu un total de 17,08\$ que nous avons réparti sur une année.

²⁹⁷ Céline Bastien. *Les syndicats internationaux et les réformes scolaires au Québec (1900-1930)*, M.A.(Histoire), Université de Montréal, 1997, p.20.

Ces informations nous aideront donc à comparer sur une base équivalente des situations financières vécues par des ménages canadiens-français de Warren. Analysons quatre d'entre eux, soit les familles Lemieux, Granger, Morissette et Pignon²⁹⁸. La première, dirigée par un fileur spécialisé dans la vingtaine vivant avec sa femme ménagère et ses trois enfants en bas âge, disposait d'un revenu annuel brut de 1041,00\$. Après le paiement du loyer et de l'épicerie, il ne restait que 783,66\$ pour subvenir aux autres besoins du foyer. Le ménage Granger, dirigé par un charretier vivant avec sa femme et ses cinq enfants âgés de 12 à 24 ans (dont trois étaient charretiers et une, enrouleuse), bénéficiait d'un revenu annuel brut de 2808,00\$ dont il restait 2410,66\$ après le paiement du loyer et de l'épicerie. Les Morissette, dont le père charpentier demeurait auprès de sa femme et de ses sept enfants de moins de 13 ans, devaient consacrer 35,17% de leur revenu annuel brut de 1005,68\$ à la nourriture et au logement. Cette situation différait de celle des Pignon. En effet, grâce au travail de ses trois grandes filles renvideuses à la filature, le chef de famille journalier dont l'épouse demeurait à la maison avec le plus jeune ne disposait que de 15,39% du revenu annuel familial (établi à 2197,52\$) pour de pareilles dépenses.

Les familles dirigées par des chefs dont l'emploi ne requérait pas de qualification ne jouissaient donc pas nécessairement d'une qualité de vie inférieure à celles de leurs compatriotes mieux payés. La participation active au travail salarié de la part des enfants permettait d'améliorer considérablement les conditions de vie des ménages qui devaient

²⁹⁸ William Lemieux, Moïse Granger, Ovide Morissette et Louis Pignon. Base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*, 195-24-(non spécifié)-399-485; 158-32-43-304-513; 172-1-21-6-7; 153-27-3-231-425.

s'organiser avec de faibles salaires individuels. Le commissaire George H. Webb en venait à la même conclusion à la suite de son enquête à Lonsdale (1911) :

The average incomes per family increase with the number of persons in the family, but the increase depends [...] upon the number of workers. On the whole, the wages are low and indicate a level of individual earning which is not suited to proper family support without the assistance of others members of the family²⁹⁹.

Le baptême du travail salarié

L'implication économique de ces jeunes se fera aisément ressentir dans le contexte industriel de Warren, où les adolescents canadiens-français demeurant à la maison feront figure d'exception. Des 326 jeunes francophones en âge de travailler (14 à 20 ans), 277 déclaraient un emploi, dont 154 garçons et 123 filles (voir tableau 3.7). Si la majorité d'entre eux étaient employés à la filature en tant qu'ouvriers, d'autres occupaient des emplois manuels ou de cols blancs à l'extérieur de l'usine.

Le travail juvénile se concentrait donc principalement dans le secteur manufacturier, en particulier celui du coton, soit une situation très familière à celle prévalant en 1888 et 1895 et observée par Lamarre. Paradoxalement, la filature était également en perte de vitesse auprès de plusieurs jeunes travailleurs (voir tableau 3.8). Résultat d'une intégration progressive au contexte industriel américain, les représentants des deuxième et troisième générations étaient plus enclins à explorer lentement de nouvelles opportunités d'emplois que ne l'étaient les immigrants. Tandis qu'un tel phénomène avait déjà été signalé par Bruno Ramirez dans le cadre d'une étude s'étalant

²⁹⁹ Rhode Island Department of Industrial Statistics, *25th Annual Report...* p.48. Seules 5 des 217 familles (2,3%) comptaient au plus deux travailleurs déclarant avoir un salaire hebdomadaire de 25,00\$ et plus, ce qui devenait pourtant la norme chez les ménages où vivaient 4 membres salariés (75,6%). *Ibid.*, Table XI, p.48.

TABLEAU 3.7

Lieu de travail et type d'emploi occupé par les travailleurs canadiens-français âgés de 14 à 20 ans résidant à Warren en 1910

Emploi	Garçons	Filles	TOTAL	Pourcentage des jeunes occupant ces emplois
Ouvriers	117	110	227	81,9%
À la filature	110	107	217	78,3%
À l'usine de caoutchouc	2	1	3	1,4%
À l'atelier d'usinage	3		3	1,1%
À l'usine de transformation d'huîtres	2		2	0,7%
À l'usine de mouchoirs		2	2	0,7%
Professionnels	12	8	20	7,2%
Vendeurs	10	4	14	5,1%
Comptables	1	1	2	0,7%
Professeure de musique		1	1	0,4%
Sténographes		1	1	0,4%
Enseignante		1	1	0,4%
Ingénieur	1		1	0,4%
Journaliers	9		9	3,2%
Métiers de la construction	6		6	2,2%
Charretiers	5		5	1,8%
Services	4	1	5	1,8%
Cols blancs (contremaîtres et assistants)		2	2	0,7%
Domestiques		2	2	0,7%
Marchand	1			0,4%
TOTAL	154	123	277	100%

Source : Données calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, Op. cit.*
 N.B. Ces données incluent les jeunes membres de la parenté résidant au nid familial et les jeunes habitant en pension.

TABLEAU 3.8

Lieu de travail des Canadiens français âgés de 14 à 20 ans selon leur lieu de naissance et celui de leurs parents, Warren, 1910

Lieu de naissance \ Lieu de travail	Lieu de travail			Pourcentage de la main-d'œuvre travaillant à la filature
	Filature	Ailleurs	TOTAL	
Nés au Canada de parents canadiens	89	17	106	84,0%
Nés aux États-Unis de parents canadiens	113	35	148	76,40%
Nés aux États-Unis d'un parent américain d'origine canadienne-française et d'un parent canadien	25	16	41	61,00%
Nés aux États-Unis de parents américains et d'origine canadienne-française	5	2	7	71,40%
TOTAL	232	70	302	-

Source : Données calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, Op. cit.*
 N.B. Ces données incluent les jeunes membres de la parenté résidant au nid familial.

sur l'ensemble de la Nouvelle-Angleterre³⁰⁰, l'hypothèse que notre prédécesseur n'avait pu que soulever dû aux carences des sources disponibles s'en retrouve ainsi confirmée.

Qu'ils soient nés au Canada ou aux États-Unis, les ouvriers employés à la filature n'étaient pas nécessairement confinés aux postes ne requérant aucune qualification. Il est vrai que l'écrasante majorité des leveurs et changeurs de bobines, et remplaçants (*spare hands*) canadiens-français étaient âgés de 20 ans ou moins (voir tableau 3.9). Ouvriers non-qualifiés, ceux-ci ne recevaient en moyenne que 7,50\$ par semaine, les reléguant ainsi parmi les employés les plus pauvres de la filature. À leurs côtés œuvraient pourtant de jeunes adultes occupant des postes enviables, qu'ils soient tréfileurs, tisserands, fileurs spécialisés ou même réparateurs de métiers à tisser. Âgés d'au moins 17 ans, ces ouvriers

TABLEAU 3.9

Moyenne d'âge des jeunes travailleurs canadiens-français occupant les principaux emplois à la filature, Warren, 1910

Emplois	Nombre de jeunes employés à ce poste	Nombre de Canadiens français employés à ce poste	Pourcentage de jeunes employés à ce poste	Moyenne d'âge des jeunes employés à ce poste
Ouvriers non-qualifiés				
Leveurs de bobines (<i>Doffers</i>)	30	37	81,1%	15,5 ans
Changeurs de bobines (<i>Back boys</i>)	15	19	78,9%	15,7 ans
Remplaçants (<i>Spare hands</i>)	8	14	57,1%	15,6 ans
Ouvriers semi-qualifiés				
Enrouleurs (<i>Cone winders</i>)	18	33	54,5%	16,1 ans
Bobineurs (<i>Spoolers</i>)	17	32	53,1%	17,2 ans
Fileurs (<i>Spinners</i>)	21	45	46,7%	16,9 ans
Renvideurs (<i>Speeder tenders</i>)	11	30	36,7%	16,1 ans
Ouvriers qualifiés				
Tréfileuses (<i>Drawer-in girls</i>)	12	27	44,4%	17,3 ans
Tisserands (<i>Weavers</i>)	46	190	24,2%	16,7 ans
Fileurs spécialisés (<i>Mule spinners</i>)	8	50	16,0%	18,1 ans
Réparateurs de métiers à tisser (<i>Loom fixers</i>)	1	28	3,6%	18,0 ans

Source : Données calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, Op. cit.*
 N.B. : Les jeunes âgés de 14 à 20 ans ne comprennent que les garçons et filles habitant toujours au nid familial.

³⁰⁰ Voir Bruno Ramirez, « French Canadian Immigrants in New England Cotton Industry : A Socioeconomic Profile », dans *Labour / Le Travail*, vol. 11, 1983, p.141.

qualifiés avaient cependant deux ans de plus (au minimum) que leurs collègues moins chanceux. À l'intérieur même de l'ensemble de la main-d'œuvre juvénile apparaissait alors des distinctions, soulignant l'importance de tenir compte de l'hétérogénéité de cette force de travail. L'âge n'apparaissait pas tant comme un facteur de discrimination pour des ouvriers potentiels, mais illustre simplement le manque d'expérience de certains débutants qui ont patiemment attendu de se « faire la main ».

À la différence de leurs cadets employés aux tâches ingrates, les jeunes ouvriers qualifiés pouvaient bénéficier de la position dont jouissaient leurs pères à la filature (voir tableau 3.10). Ce constat était particulièrement valable dans le cas des garçons, qui disposaient d'une gamme de postes plus élaborée que leur contrepartie féminine. Tandis que 17 des 26 tisserands masculins étaient les fils d'ouvriers qualifiés travaillant à l'usine, seulement 3 leveurs de bobines pouvaient en dire autant. Une telle observation ressort également de la comparaison entre remplaçants et fileurs spécialisés. Les jeunes ouvriers non-qualifiés n'étaient pas forcément la progéniture de travailleurs sans qualification comme le démontre l'étude du recensement. Ne pouvant compter sur leur père pour entretenir des réseaux familiaux étendus au sein de l'usine, leurs chances d'accéder rapidement à des postes supérieurs étaient moindres.

Le jour de ce baptême arrivait généralement plus tôt pour les garçons que pour les filles (voir graphique 3.1). Plus de six garçons canadien-français sur dix âgés de 14 ans déclaraient un emploi (64,3%), soit littéralement le double de leurs compatriotes féminines (33,3%). Presque tous employés à l'âge de 16 ans (91,7%), les premiers

surclassaient également leurs consœurs qui devront attendre l'âge de 18 ans pour connaître une situation semblable (92,9%).

TABLEAU 3.10

Principaux emplois des jeunes canadiens-français âgés de 14 à 20 ans travaillant à la filature, par sexe, selon l'emploi du père, Warren, 1910

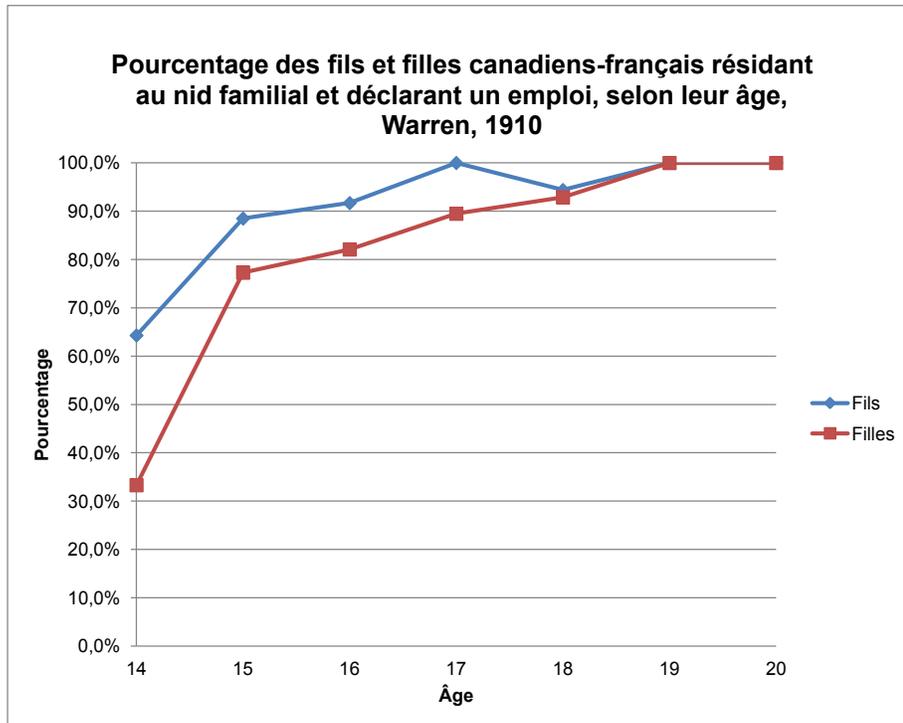
EMPLOIS DES PÈRES EMPLOIS DES JEUNES	Cols blancs ou ouvriers qualifiés à la filature	Ouvriers non-qualifiés ou semi-qualifiés à la filature	Cols blancs / ouvriers qualifiés / hommes de métier / marchands à l'extérieur de la filature	Ouvriers non-qualifiés ou semi-qualifiés à l'extérieur de la filature	Père décédé ou absent	TOTAL	Pourcentage de jeunes ouvriers ayant comme père un ouvrier qualifié travaillant à la filature
GARÇONS							
Ouvriers non-qualifiés							
Leveurs de bobines (<i>Doffers</i>)	3	4	9	5	6	27	11,10%
Changeurs de bobines (<i>Back boys</i>)	4	1	5	3	2	15	26,70%
Remplaçants (<i>Spare hands</i>)	1	2	2	2	1	8	12,50%
Ouvriers qualifiés							
Tisserands (<i>Weavers</i>)	17	2	5	1	1	26	65,40%
Fileurs spécialisés (<i>Mule spinners</i>)	3		1	2	2	8	37,50%
Réparateur de métiers à tisser (<i>Loom fixer</i>)	1					1	100%
FILLES							
Ouvriers semi-qualifiés							
Enrouleuses (<i>Cone winders</i>)	1	3	8	3	3	18	5,60%
Fileuses (<i>Spinners</i>)	4	2	4	6	1	17	23,50%
Bobineuses (<i>Spoolers</i>)	2	1	6	3	2	14	14,30%
Renvideuses (<i>Speeder tenders</i>)	1		2	6	2	11	9,10%
Ouvriers qualifiés							
Tisserandes (<i>Weavers</i>)	10		3	1	1	15	66,70%
Tréfileuses (<i>Drawer-in girls</i>)	3		6	1	1	11	27,30%

Source : Données calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, Op. cit.*
 N.B. : Ces statistiques ne comprennent que les garçons et filles habitant toujours au nid familial.

La précipitation des uns et la progression régulière des autres ne sont pas le fruit du hasard. D'abord, les possibilités d'emplois différaient selon le sexe. Les jeunes filles qui travaillaient à l'extérieur de la filature se comptaient pratiquement sur les doigts de la main, qu'elles soient professionnelles, domestiques ou ouvrières (voir tableau 3.6). À l'inverse, leurs confrères étaient plus nombreux à lorgner du côté de la vente, mais également de la construction, des services, du travail d'usine qualifié, du transport et du

travail à la journée. La situation se répétait au sein même de la manufacture (voir tableau 3.9). Alors que les filles étaient généralement confinées aux postes semi-qualifiés qui leur rapportait en moyenne 9,00\$ par semaine³⁰¹, quelques garçons occupaient déjà des emplois dont la paie hebdomadaire s’approchait de 20,00\$³⁰².

GRAPHIQUE 3.1



Source : Données calculées par l’auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, Op. cit.*
 N.B. : 254 jeunes travailleurs canadiens-français ont été recensés.

Contrairement à leurs confrères, les jeunes filles ne bénéficiaient donc pas d’alternative entre les postes de cols blancs et d’ouvriers non-qualifiés. Pratiquement reléguées à vie à des emplois « typiquement féminins », un constat particulièrement

³⁰¹ Moyenne du salaire hebdomadaire gagné par les renvideuses, fileuses et bobineuses. Nous ne connaissons pas le salaire des enrouleuses. Données de 1915 du *Report of the Commissioner of Labor, Op. cit.*, p.96.

³⁰² D’après le salaire des fileurs spécialisés, établi à 19,43\$ en moyenne par semaine. *Ibid.*, p.97.

valable pour le travail en filature, celles-ci ne pouvaient prétendre aux mêmes emplois que les garçons, donc les plus payants. La différenciation sexuelle se faisait également ressentir par l'iniquité salariale réglementant certains emplois. Effectuant exactement les mêmes tâches, les vendeuses et les comptables ne recevaient que la moitié de la rémunération hebdomadaire de leurs collègues masculins³⁰³. Dans ces conditions, les jeunes hommes étaient invités à intégrer plus rapidement le marché du travail, puisqu'ils étaient susceptibles d'avoir un impact direct sur le budget familial.

Plusieurs d'entre eux acceptèrent cette initiation sans broncher. Philippe Lemay, un ex-contremaître à Manchester, affirmait être allé travailler très jeune de son plein gré afin d'aider ses parents à nourrir la famille³⁰⁴. « I thought I was a man at 15 », renchérit mélancoliquement un autre ex-ouvrier³⁰⁵. À la manière du rite de passage, la première paie officialisait le rôle de pourvoyeurs de ces garçons devenus adultes. Les jeunes filles vivront cette expérience autrement. Se devant d'être d'abord et avant tout des ménagères, elles seront davantage animées par un sentiment de devoir envers leur famille que par un réel désir de travailler. Évelyne Desruissaux avouait d'ailleurs avoir gardé son emploi qui l'avait fait tant pleurer parce que son père était pauvre et « [qu'il] fallait bien travailler³⁰⁶ ». Laurette Lacasse se rappelait quant à elle la résignation avec laquelle elle s'était dirigée très tôt à la filature³⁰⁷. Tandis que le travail salarié était perçu par les

³⁰³ Les vendeuses à l'épicerie et les comptables recevaient respectivement en moyenne 8,00\$ et 14,00\$ par semaine, tandis que leurs collègues masculins avaient droit à un salaire moyen de 14,00\$ et 22,50\$. *Ibid.*, pp.93 et 91.

³⁰⁴ Témoignage de Philippe Lemay cité dans C. S. Doty, *Op. cit.*, p.23.

³⁰⁵ Témoignage de Raymond Dubois cité dans T. Hareven et R. Langenbach, *Op. cit.*, p.164.

³⁰⁶ Témoignage d'Évelyne Desruissaux cité dans J. Rouillard, *Op. cit.*, p.104.

³⁰⁷ Témoignage de Laurette Lacasse, cité dans T. Hareven et R. Langenbach, *Op. Cit.*, p.267.

garçons comme une célébration de leur virilité, il apparaissait pour les filles comme étant une obligation temporaire.

La fin des classes

C'est pour ces mêmes raisons que la fin du parcours scolaire, marquée par l'intégration au marché du travail, était vécue différemment selon le sexe. Alors que les garçons l'attendaient généralement avec impatience (ou indifférence)³⁰⁸, les filles la subissait avec regret. Consultées à ce sujet, Valentine Chartrand racontait avoir pleuré lorsqu'elle avait dû annoncer la mauvaise nouvelle à son enseignante³⁰⁹, alors qu'Anna Douville se rappelait avec amertume avoir quitté l'école avant la fin de son cours primaire³¹⁰. Les besoins économiques de la famille l'emportant, Mme Lacasse avait dû elle-même refuser à contrecœur une bourse d'études. En quittant l'école qu'elles affectionnaient déjà beaucoup, plusieurs jeunes filles renonçaient pratiquement à la possibilité d'avoir une « carrière » à l'extérieur de la manufacture. D'une certaine façon, leur sacrifice peut être perçu comme étant plus engageant que celui de leurs confrères qui, à niveau égal d'instruction, pouvaient espérer apprendre un métier ou devenir contremaîtres en usine³¹¹.

À l'instar des personnes interviewées, les jeunes canadiens-français de Warren quittaient l'école de façon précoce. Seuls 11 des 28 garçons (39,3%) et 16 des 24 filles

³⁰⁸ À ce sujet, l'ex-ouvrier Adelbert Plante dira : « « I started working when I was 12 or 13. [...] I was expected to go to work. But then, I wanted to work. I didn't like school – I wasn't learning anything and I couldn't wait to earn some money ». Témoignage d'Adelbert Plante cité dans D. Hendrickson, *Op. cit.*, p.101.

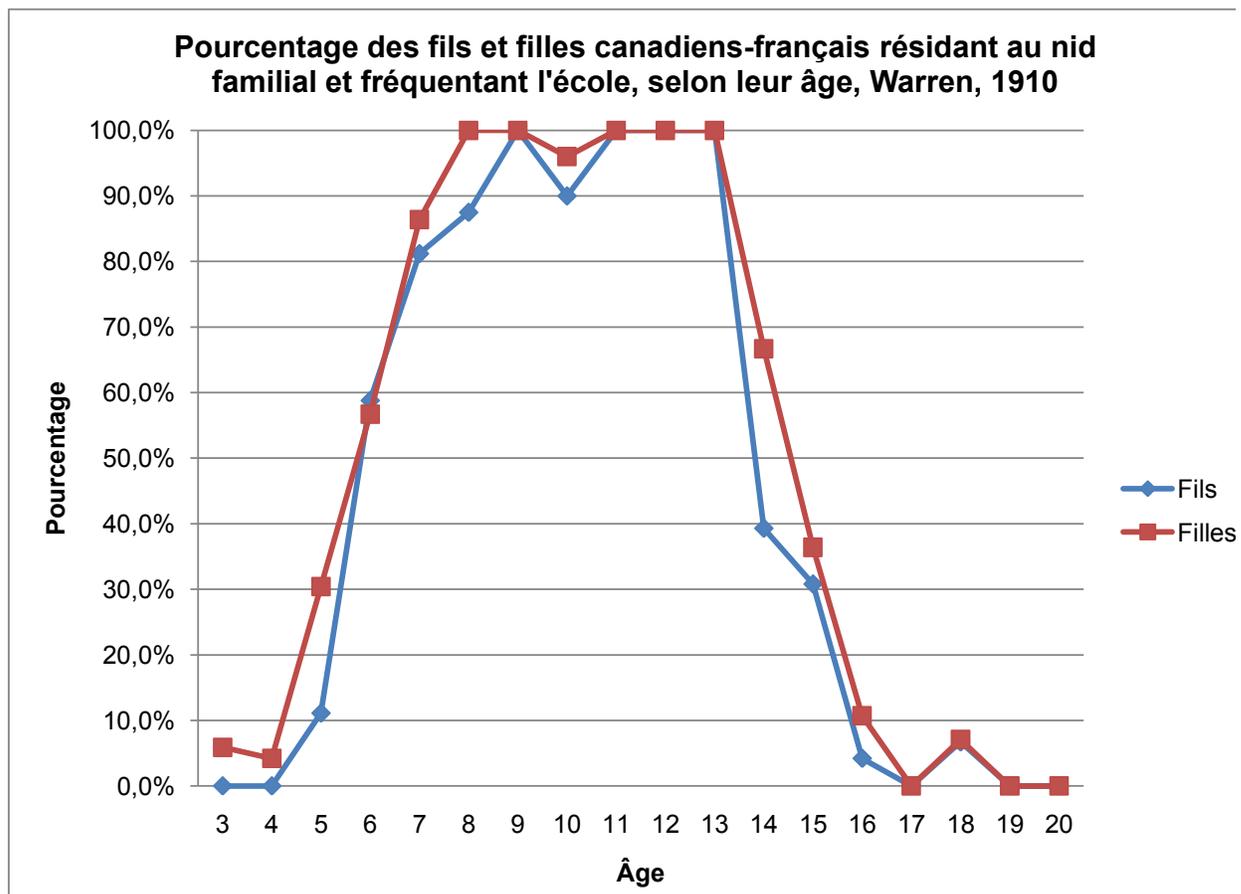
³⁰⁹ Témoignage de Valentine Chartrand cité dans M. H. Blewett, *Op. cit.*, p.45.

³¹⁰ Témoignage de Anna Douville cité dans T. Hareven et R. Langenbach, *Op. cit.*, p.285.

³¹¹ Un ex-contremaître à Lowell racontait fièrement avoir connu une carrière florissante même s'il n'avait pas gradué du *high school*. Témoignage d'Henri Fredette cité dans D. Hendrickson, *Op. cit.*, p.97.

(66,7%) âgés de 14 ans assistaient régulièrement à la classe (voir graphique 3.2). Terminant (ou presque) leurs cours élémentaire, modèle et académique qui s'étaient échelonnés sur une période de 8 ans, ces jeunes devenaient légalement aptes à se faire embaucher. Attirés par le marché du travail et susceptibles d'y gagner un meilleur salaire, les garçons étaient alors plus nombreux à le faire que leurs consœurs, quelques-unes d'entre elles ayant ainsi la chance de demeurer sur les bancs d'école une année supplémentaire.

GRAPHIQUE 3.2



Source : Données calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, Op. cit.* N.B. 389 écoliers/étudiants canadiens-français furent recensés. Un jeune dont nous n'avons pris compte dans nos calculs avait un statut inconnu (effacé).

Ceux et celles qui poursuivront des études supérieures se compteront cependant sur les doigts de la main. Agnès Harris, Elizabeth Murphy, Lédia Roger, Hormidas Tremblay, Henri Bacon et Marie E. Saillant formaient le club très sélect des étudiants canadiens-français âgés de 16 ans et plus habitant toujours chez leurs parents. Provenant surtout de familles non-ouvrières et membres de la paroisse Saint-Jean-Baptiste depuis quelques temps (voir tableau 3.11), ces jeunes privilégiés reproduisaient bien le parcours social de leurs pères. L'éducation supérieure dans un tel contexte industriel semblait donc réservée à l'élite, dans la mesure où l'on considère celle-ci non seulement par son capital intellectuel, mais aussi financier.

TABLEAU 3.11

Étudiants canadiens-français âgés de 16 à 18 ans, selon l'emploi déclaré par le père et la date d'arrivée de celui-ci à Warren, 1910

Nom de l'étudiant	Âge	Emploi du père chef de famille	Présence du père dans les archives du curé Bernard	Date d'arrivée du père à Warren
Agnès Harris	16 ans	Marchand de meubles	Non	Après 1895
Elizabeth Murphy	16 ans	Confiseur	Non	Après 1895
Lédia Roger	16 ans	Boulangier	Oui	Entre 1893 et 1895
Hormidas Tremblay	16 ans	Tenancier de bar	Oui	Entre 1889 et 1891
Henri Bacon	18 ans	Absent (mère inspectrice de tissu à la filature)	Oui	Entre 1875 et 1886
Marie E. Saillant	18 ans	Peintre en bâtiment et entrepreneur	Non	Après 1895

Source : Entrées tirées de la base de données du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*, 194-23-(non spécifié)-373-459; 189-18-145-316-410; 134-8-56-125-137; 130-4-48-59-68; 131-5-47-81-90; 145-19-4-251-306.

N.B. : Le père d'Henri Bacon, un cordonnier et marchand de tombes présent dans les archives du père Bernard de 1895, était absent des listes nominatives de 1910. *Recensement paroissial de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren, Rhode Island, 1895, Op. cit.*, p.271.

La date d'arrivée des chefs de famille est délimitée par rapport à l'année de mariage du couple ou de la naissance du dernier enfant à l'extérieur de la paroisse à celle de leur apparition dans les registres paroissiaux de Warren. *Ibid.*, pp.271 et 306.

À l'exception d'une enfant unique, tous ces étudiants avaient au moins une sœur ou un frère aîné au travail. Tel était également le cas pour la grande majorité des écoliers âgés de 14 ans et moins; 283 des 367 jeunes recensés (77,1%) vivaient au sein d'un ménage où le chef de famille marié ainsi qu'un ou plusieurs enfants travaillaient (voir

tableau 3.12). L'ensemble des diverses familles comprenant un écolier déclarait au moins un revenu, même celles où les adolescents et jeunes adultes étaient les uniques pourvoyeurs (18), permettant ainsi aux plus jeunes de demeurer à l'école le plus longtemps possible. Si l'instruction supérieure apparaissait inaccessible pour les familles ouvrières, les stratégies ainsi déployées illustrent un certain intérêt accordé à l'éducation primaire obligatoire. C'est ce qui expliquerait en partie la présence au nid familial du tisserand de 23 ans Eugène St-Onge qui, en attendant de s'établir comme l'avaient déjà fait tous ses frères et sœurs aînés, encourageait la benjamine âgée de 14 ans à continuer de fréquenter l'école³¹².

TABLEAU 3.12

Type des ménages, en fonction de la présence de membres salariées, où habitent les écoliers canadiens-français âgés de 14 ans et moins de Warren en 1910

Type du ménage	Nombre d'écoliers	Pourcentage des écoliers vivant dans ce type de ménage
<i>Dirigés par un couple marié</i>	343	93,5%
Chef de famille travaillant	98	26,7%
Chef de famille et un enfant travaillant	51	13,9%
Chef de famille et plusieurs enfants travaillant	134	36,5%
Chef de famille et épouse travaillant	23	6,3%
Chef de famille, épouse et un enfant travaillant	22	6,0%
Chef de famille, épouse et plusieurs enfants travaillant	15	4,1%
<i>Dirigés par des veuf/ves ou époux/ses seul(e)s</i>	24	6,5%
Veuf/ve travaillant	2	0,5%
Époux/se seul(e) travaillant	2	0,5%
Époux/se seul(e) ne travaillant pas et dont un enfant travaille	1	0,3%
Veuf/ve ne travaillant pas et dont plusieurs enfants travaillent	10	2,7%
Époux/se seul(e) ne travaillant pas et dont plusieurs enfants travaillent	6	1,6%
Époux/se seul(e) et plusieurs enfants travaillant	3	0,8%
TOTAL	367	99,9%

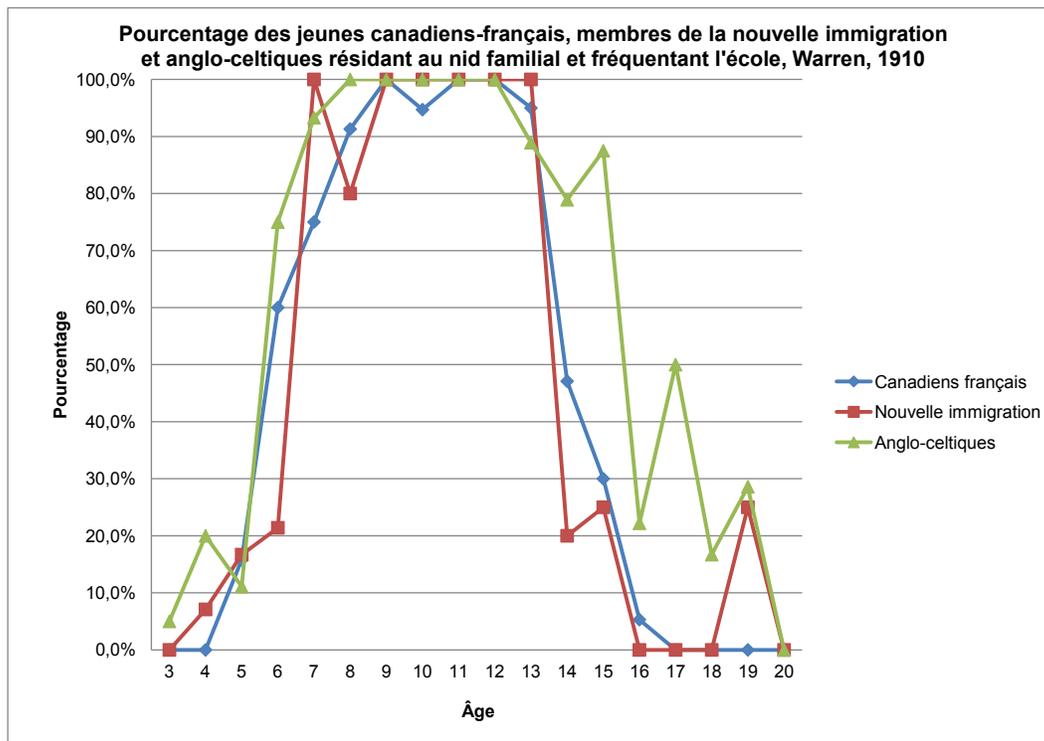
Source : Données calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, Op. cit.*
 N.B. : Ces statistiques n'incluent que les écoliers et écolières habitant au nid familial.

³¹² Eugène St-Onge. Base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*, 198-27-54-443-532.

Scolarité, travail et ethnicité

Le cheminement scolaire des jeunes canadiens-français de la paroisse Saint-Jean-Baptiste était peut-être de courte durée, mais celui de plusieurs de leurs camarades d'autres origines ethniques l'était tout autant, sinon davantage. C'est ce que démontrent du moins les données relatives aux écoliers polonais, portugais et italiens présents dans notre base de données (voir graphique 3.3). Alors que les francophones étaient majoritairement inscrits à l'école à l'âge de 6 ans (60,0%), les allophones du même âge s'y faisaient bien rares (21,4%). Et tandis que près d'un jeune canadien-français sur deux quittait la classe à 14 ans (52,9%), quatre écoliers de la nouvelle vague d'immigration sur cinq les imitaient (80,0%).

GRAPHIQUE 3.3



Source : Calculées par l'auteure à partir de l'échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*

N.B. : 155 jeunes canadiens-français, 121 anglo-celtiques et 18 appartenant à la nouvelle immigration furent comptabilisés dans notre échantillon, pour un total de 294 écoliers/étudiants. La petitesse du groupe de la nouvelle immigration peut être imputable en partie au fait que nous n'avons pas compté les enfants habitant en pension, une pratique particulièrement courante chez ce groupe ethnique.

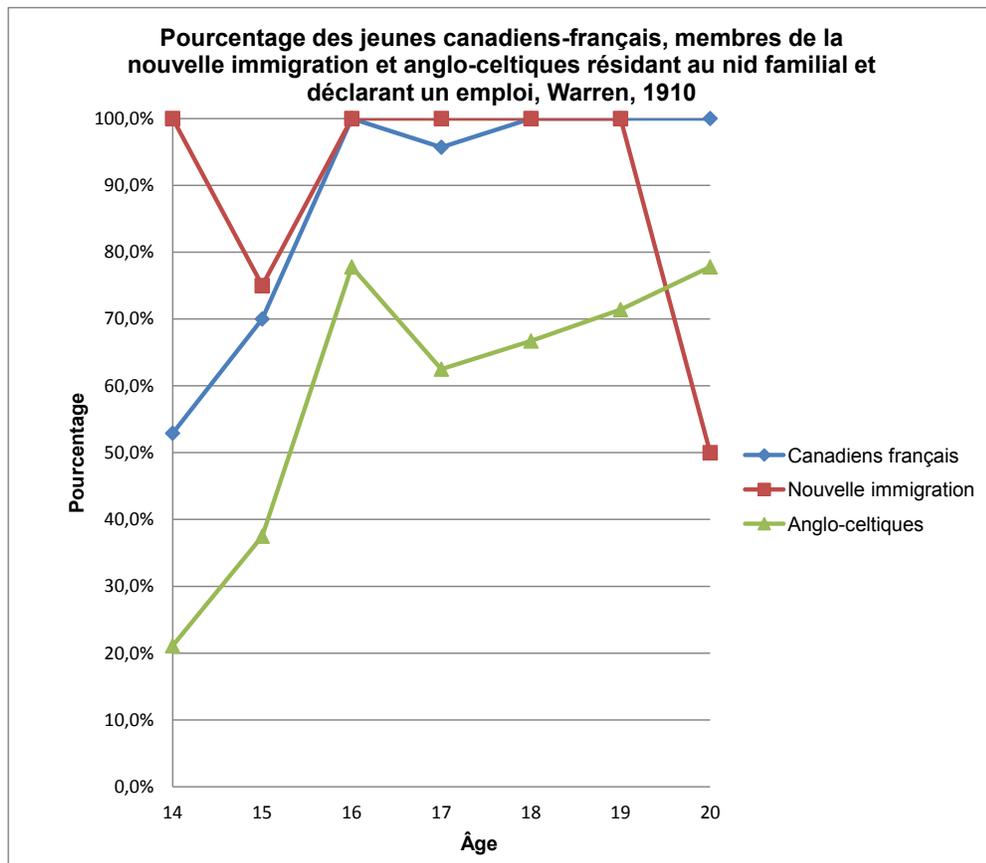
Malgré ces variances pourtant, le parcours scolaire des jeunes canadiens-français s'apparentait davantage à celui des membres de la nouvelle immigration qu'à celui des Anglo-celtiques, fort nombreux à demeurer à l'école au moins jusqu'à 15 ans. Puisque nous savons que les Canadiens français partageaient une situation socio-économique s'apparentant davantage à celle des anglophones qu'à celle des allophones, ces résultats semblent donner partiellement raison au controversé commissaire Wright qui, dans les années 1880, attribuait le minimalisme de la formation scolaire des francophones à leur identité culturelle³¹³.

Ce même constat pourrait être appliqué aux études supérieures : alors que près d'un anglophone sur trois âgé de 16 à 19 ans (29,4%) déclarait poursuivre des études supérieures, seul un francophone sur cent du même âge en faisait tout autant (1,3%). Il n'est donc pas étonnant que les Anglo-celtiques composaient majoritairement la population estudiantine locale (12 sur 15), où perçaient timidement un Polonais, un Allemand et une Canadienne française. Qu'il s'agisse d'un retard des francophones comparativement au reste de la population ou d'une preuve supplémentaire de leur intégration progressive dans les milieux socio-économiques et culturels de Warren, la présence de cette unique étudiante canadienne n'est pas tout à fait étrangère aux valeurs véhiculées par l'ensemble de la population francophone.

³¹³ On pouvait lire dans ce rapport « [que les Canadiens français] n'envoient pas leurs enfants à l'école, mais ils les entassent dans les usines dès leur plus jeune âge. Pour cela, ils mentent avec imprudence sur l'âge de leurs enfants. Ils mentent aussi sur le temps que leurs enfants passent à l'école, affirmant qu'ils ont satisfait aux obligations scolaires légales alors qu'ils savent pertinemment qu'il n'en est rien et qu'ils n'en ont aucunement l'intention. [...]Et si, comme c'est parfois le cas, certains sont dans l'impossibilité de s'échapper, alors les enfants font montre d'une indifférence passive qui convainc leur professeur de la vanité de son entreprise ». « Rapport Wright (1881) », MBSL 12 AR, pp.469-470, cité dans F. Weil, *Op. cit.*, p.118.

Affichant un parcours scolaire quelque peu différent, il n'est pas surprenant que les jeunes des différentes communautés ethniques n'aient pas intégré le marché du travail de la même manière ni au même rythme; l'ensemble des jeunes de la nouvelle immigration âgés de 14 ans déclaraient un emploi, ce que faisaient 52,9% des Canadiens français et seulement 21,1% des Anglo-celtiques (voir graphique 3.4). Si ces données suggèrent que les francophones étaient reconnus non sans raison pour presser leurs enfants d'aller travailler, elles démontrent aussi que plusieurs parents polonais, portugais et italiens étaient encore plus enclins à adopter ce comportement.

GRAPHIQUE 3.4

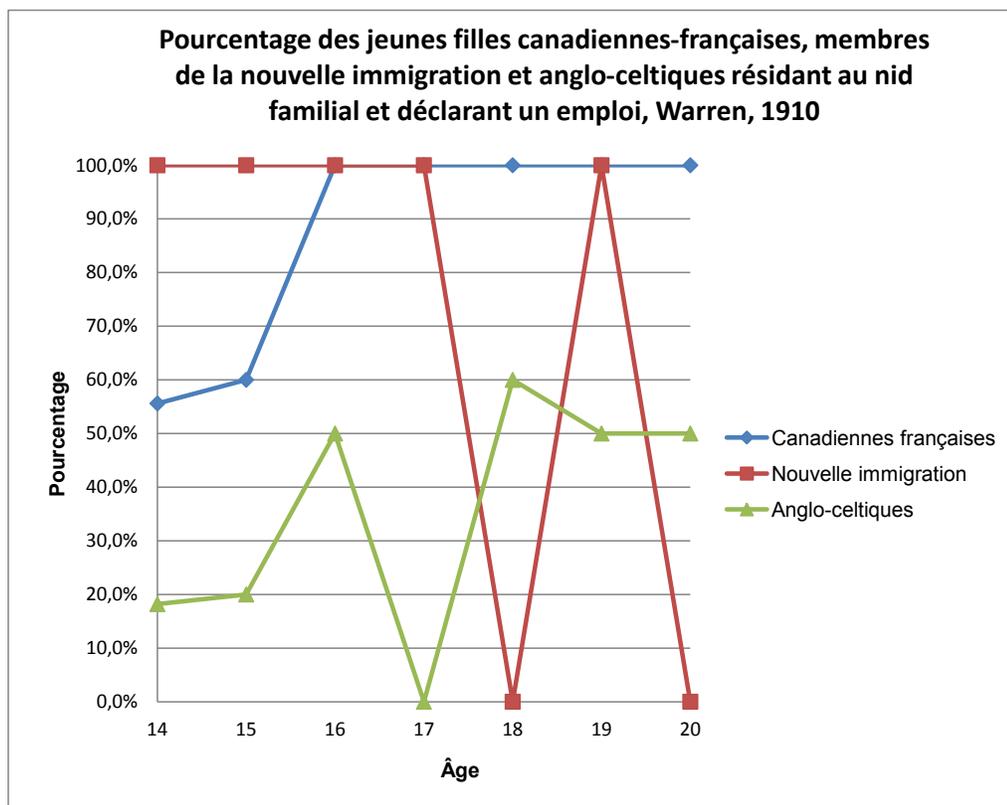


Source : Calculées par l'auteure à partir de l'échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*

N.B. : 95 jeunes canadiens-français, 35 anglo-celtiques et 22 appartenant à la nouvelle immigration furent comptabilisés dans notre échantillon, pour un total de 152 salariés.

Les francophones se distingueront aussi par la constance avec laquelle ils demeureront au sein de la main-d'œuvre durant leur jeunesse. Ce sera particulièrement le cas des filles. Empruntant un parcours très semblable aux garçons, les Canadiennes françaises quittaient rarement le marché du travail avant de se marier, certaines le réintégrant aux lendemains de leurs noces. À l'inverse, leurs camarades anglophones, déjà beaucoup moins nombreuses à déclarer un emploi, avaient légèrement tendance à le délaissé lorsqu'elles atteignaient 19 ans; seules la moitié d'entre elles déclaraient être embauchées à cet âge, contrairement à l'ensemble des Canadiennes françaises (voir graphique 3.5).

GRAPHIQUE 3.5



Source : Calculées par l'auteure à partir de l'échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States, 1910, Op. cit.*
N.B. : 39 jeunes canadiennes-françaises, 11 anglo-celtiques et 7 appartenant à la nouvelle immigration furent comptabilisés dans notre échantillon, pour un total de 57 salariées. La petitesse du groupe de la nouvelle immigration semble responsable des fluctuations énormes enregistrées chez les jeunes travailleuses polonaises, portugaises et italiennes.

Puisqu'elles étaient généralement absentes des statistiques liées à la fréquentation scolaire, il semble bien que plusieurs jeunes filles anglophones demeuraient à la maison et s'occupaient des tâches domestiques. Il est fort probable que leur choix ait été dicté par un souci des convenances, le travail salarié étant jugé plutôt disgracieux pour une jeune dame. Ces valeurs bourgeoises auraient donc particulièrement trouvé écho auprès des Anglo-celtiques, tandis qu'elles auraient influencé beaucoup moins les Canadiennes françaises, qui n'étaient pourtant pas tout à fait sourdes à de tels propos sur la domesticité³¹⁴.

Partageant une situation socio-économique semblable, dans la mesure où rares étaient celles qui provenaient de milieux très pauvres, il est étonnant que ce fossé entre ménagères anglophones et francophones soit aussi important. N'étant pas motivées uniquement par des besoins économiques urgents, l'attrait marqué de la part des Canadiennes françaises pour le travail salarié pourrait dans ce cas être attribuable à l'identité culturelle, comme si le travail était une partie intégrante de l'appartenance ethnique. C'est ce que suggère du moins le témoignage de l'ex-ouvrière Anna Douville, qui avait dû abandonner son rêve de devenir religieuse après s'être fait traitée de lâche et de paresseuse par ses sœurs, l'accusant de ne pas vouloir aller travailler comme les autres membres de sa famille³¹⁵. À cette valorisation du dur labeur s'ajoute probablement la tradition du travail en filature. Tandis que la plupart des Américaines avaient depuis longtemps délaissé cette industrie, la laissant aux mains des « immigrantes », les

³¹⁴ Comme le fera remarquer Bettina Bradbury, les élites politiques et religieuses canadiennes-françaises voyaient d'un très mauvais œil le travail des femmes, particulièrement celui des épouses. La bourgeoisie américaine n'était donc pas la seule à tenir un tel discours teinté d'une idéologie patriarcale. B. Bradbury, *Op. cit.*, p.172. Pour une discussion à ce sujet, consulter Y. Takai, *Op. cit.*, pp.152-153.

³¹⁵ Témoignage d'Anna Douville cité dans T. Hareven et R. Langenbach, *Op. cit.*, p.286.

Canadiennes françaises ne l'avaient jamais quitté, en profitant plutôt pour améliorer leur sort.

3.3 Obligations familiales et sacrifices individuels

Quelles soient à la maison ou au travail, l'apport de ces jeunes femmes, aidées de leurs frères, s'avérait particulièrement nécessaire au sein des ménages dirigé par un parent veuf. Déclarant rarement un emploi, ces chefs de famille devaient compter sur les salaires gagnés par leurs enfants. C'est du moins ce qui ressort de notre étude de Warren; des 26 ménages canadiens-français dénombrés, seuls 9 d'entre eux étaient dirigés par un travailleur, tandis que 20 étaient composés de plus de deux enfants salariés (voir tableau 3.13).

TABLEAU 3.13

Composition des ménages dirigés par des parents canadiens-français veufs, en fonction du sexe et du nombre d'enfants présents au nid familial, Warren, 1910

Type de ménage	Hommes	Femmes	TOTAL
<i>Chefs déclarant un emploi</i>	2	7	9
Aucun enfant ne travaille	1	3	4
Un enfant travaille	0	1	1
Deux enfants ou plus travaillent	1	3	4
<i>Chefs au chômage ou ne déclarant pas d'emploi</i>	4	13	16
Aucun enfant ne travaille	1	0	1
Un enfant travaille	2	0	2
Deux enfants ou plus travaillent	1	13	14
TOTAL	6	20	26

Source : Données calculées par l'auteure à partir de la base de données tirée du *Thirteenth Census of the United States, Op. cit.*
 N.B. : Ces statistiques incluent tous les enfants résidant au nid familial, peu importe leur âge.

Prendre soin d'un parent de la sorte représentait un sacrifice important pour des grands enfants qui, mettant leurs plans d'avenir de côté pour le bien de la famille,

devaient reporter l'établissement de leur propre foyer et retarder leur mariage. Dans son témoignage, Mme Sénéchal racontait qu'elle avait attendu près de 40 ans pour se marier à son amour de jeunesse, ayant dû d'abord s'occuper de sa famille³¹⁶. Mme Douville avouait quant à elle que sa mère l'avait encouragée à se marier lorsqu'elle en avait encore l'occasion, sachant très bien que sa fille allait insister pour rester auprès d'elle et la soutenir lorsqu'elle serait veuve³¹⁷.

De telles situations n'étaient pas inconnues aux paroissiennes de Warren. Félicité Héon, 46 ans et toujours célibataire, habitait encore à la maison familiale pour s'occuper seule de son vieux père veuf. Sa compatriote Fannie Tremblay était dans la même situation, cette « vieille fille » veillant sur son père de 81 ans³¹⁸. Et elles n'étaient pas les seules dans cette situation. Au sein de tous les ménages dirigés par un veuf ayant au moins une fille (4), une célibataire endurcie était présente et ne déclarait pas d'emploi à l'extérieur du foyer. S'occupant des tâches domestiques exécutées du vivant de leur mère, tenir maison étant une façon pour ces femmes de se consacrer fidèlement à leur père si peu habitué à remplir un tel rôle. D'un autre côté, elles y étaient presque obligées. Même si elles avaient choisi de travailler, les salaires offerts aux femmes étaient trop bas pour qu'elles puissent envisager de s'établir seules et vivre uniquement de leur gagne-pain³¹⁹. Voilà ce qui expliquerait aussi que ce ne fussent Félicité et Fannie qui demeurèrent au nid familial et non pas leurs trois et cinq frères respectifs.

³¹⁶ Témoignage de Marie-Anne Sénéchal cité dans T. Hareven et R. Langenbach, *Op. cit.*, p.281.

³¹⁷ Témoignage d'Anna Douville cité dans *Ibid.*, p.289.

³¹⁸ Félicité Héon et Fannie Tremblay. Base de données du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, *Op. cit.*, 146-20-22-258-316; 157-31-70-292-493.

³¹⁹ À ce sujet, consulter Y. Takai, *Op. cit.*, pp.142-143.

Les garçons n'étaient pourtant pas dénués de toute responsabilité quant à la prise en charge des parents en deuil. La veuve Laflamme dépendait des salaires d'ouvriers qualifiés que recevaient ses deux fils, des célibataires âgés de 24 et 33 ans, tout comme le faisaient les veuves Saillant et Blais avec leurs garçons³²⁰. À la différence de leurs consœurs cependant, ces vieux garçons pouvaient compter sur leur mère pour accomplir les tâches domestiques pendant qu'ils étaient au travail, un mode de vie semblable à celui auquel ils avaient pu être habitués plus jeunes. De plus, en demeurant sur le marché du travail et en consolidant leur carrière, ils assuraient leur avenir financier. La situation était beaucoup plus critique pour les vieilles filles, surtout à la mort du parent veuf. Sans expérience constante du travail salarié et ne pouvant compter sur un mari et des enfants pour ramener des salaires convenables au foyer, elles risquaient de se retrouver dans une situation précaire, surtout si elles n'avaient pas de frères et sœurs déjà établis qui acceptaient de les héberger. Et ça, la mère de Mme Douville l'avait bien compris.

Conclusion

Par ce chapitre, nous souhaitons démontrer l'importance du travail des femmes et des enfants au sein du ménage. Notre étude a permis de démontrer que le niveau de vie du couple n'influait pas autant sur la recherche d'emploi des épouses que ne le faisait la situation familiale. Moins nombreuses que leurs consœurs immigrantes, les femmes mariées canadiennes-françaises étaient habituellement employées à la filature. Tel était également le cas des adolescents, particulièrement des jeunes filles qui avaient moins de

³²⁰ Ménages dirigés par Rose D. Laflamme, Marie Saillant et Philomène Blais. Base de données du *Thirteenth Census of the United States, 1910*, *Op. cit.* 153-27-(non spécifié); 146-20-12-257-313; 157-31-49-298-507.

possibilités d'emploi que les garçons. Le rôle des jeunes au sein du foyer, quoique distinct selon le sexe, pouvait assurer une qualité de vie aux ménages dirigés par un chef moins nanti. La fréquentation scolaire, intrinsèquement liée aux débuts du travail salarié, demeurait assez limitée, compte tenu de la situation socio-économique intéressante dont jouissaient plusieurs ménages canadiens-français. En somme, il est difficile d'évaluer exactement l'évolution des phénomènes de la main-d'œuvre salariée mariée et juvénile depuis 1895, puisque plusieurs données font défaut. Le travail des épouses semble toutefois demeurer relativement marginal alors que celui des enfants est toujours bien présent en 1910.

Leur implication à l'économie familiale, bien que nécessaire dans plusieurs cas, ne se faisait pas sans heurt. La résignation, la déception, voire même la rancœur colorent quelques récits d'ex-ouvriers déjà présentés en lien avec les débuts du travail salarié et/ou domestique. Le noyau familial représente un tout au sein d'un environnement socio-économique donné, mais le considérer uniquement comme tel est réducteur. Voilà pourquoi nous avons fait l'effort de souligner les désirs individuels des jeunes et moins jeunes qui étaient parfois réprimés pour mieux se conjuguer à la volonté ou au bien-être du clan. Pour paraphraser Hareven, si la famille formait bel et bien une « équipe de travail³²¹ », rares étaient les membres qui pouvaient s'offrir le luxe de demeurer sur le banc des joueurs, bon gré mal gré.

³²¹ Tamara K. Hareven. *Family Time... Op. cit.*, p.368.

CONCLUSION

La petite communauté canadienne-française de Warren en 1910 a certainement bien changé depuis ses débuts. Cinquante ans plus tôt, les premiers immigrants s'y établissaient, troquant leur mode de vie rural en sol québécois pour les perspectives d'emploi qu'offrait l'industrie manufacturière du Rhode Island. Encouragés par les réseaux migratoires transfrontaliers, les Canadiens français ont alors bouleversé en quelques années seulement le paysage démographique en s'imposant comme étant l'une des plus importantes minorités ethniques de la ville. Après avoir inauguré une paroisse distincte et formé différentes sociétés mutuelles, ils alimentèrent bientôt plusieurs petits commerces émergents qui traduisirent à leur tour l'autonomie et l'expansion de la communauté. Celle-ci, bien qu'accueillant encore des immigrants de la dernière heure en son sein, se consolidait autour de quelques familles formant le véritable noyau dur de la paroisse.

Une petite parenthèse, ici : il est étonnant que la ville de Warren ait semblé si intéressante aux yeux de plusieurs immigrants canadiens-français. Comme l'avait déjà fait remarquer notre prédécesseur Jean Lamarre, les manufactures locales offraient des salaires bien souvent inférieurs à la moyenne enregistrée ailleurs au Rhode Island³²². Pourtant, par sa taille qui s'apparentait davantage à celle d'un grand village, Warren pouvait sembler plus conviviale et sécuritaire qu'un grand centre industriel³²³. Les

³²² En 1875, les salaires des femmes de plus de 15 ans travaillant à Warren, toutes ethnies et emplois confondus, étaient les plus bas de l'État. Consulter J. Lamarre, *Op. cit.*, p.132; Rhode Island Historical Preservation Commission, *Op. cit.*, p.26.

³²³ J. Lamarre, *Op. cit.*, p.132.

problèmes de santé publique caractérisant plusieurs grandes villes auraient également entraîné de nombreux Canadiens français à opter pour la salubrité des petits centres. Le *Commissioner of Industrial Statistics* concluait d'ailleurs dans son rapport de 1911 que plusieurs cas de tuberculose et de fièvre typhoïde³²⁴ diagnostiqués chez des habitants des principales agglomérations du Rhode Island (Providence, Woonsocket, Pawtucket, Central Falls et Newport) étaient grandement dus à la pauvreté des logements. Certains étaient surpeuplés, humides, peu éclairés et pourvus de tuyaux d'eau potable déficients, alors que d'autres étaient entourés de cours parsemées de déchets et de purin³²⁵. Ces maux sévissaient probablement à Warren, considérant la présence de quartiers ouvriers dans le nord-ouest de la ville. L'absence significative dans ce même rapport d'une mention de la ville porte toutefois à croire que le problème n'y était pas aussi répandu³²⁶.

Mais revenons à notre propos central. Nous conviendrons aisément que l'année 1910 ne représente pas particulièrement un tournant marquant dans l'histoire de la paroisse Saint-Jean-Baptiste. Cependant, cette date, choisie en fonction des sources disponibles, nous a permis de mettre en lumière divers éléments de la petite communauté qui ressemblaient ou différaient de ceux rencontrés par notre prédécesseur Jean Lamarre dans les archives de 1895. Cette évolution était perceptible du point de vue démographique, puisque la populeuse communauté canadienne-française du début du siècle fut rapidement rejointe par les membres des cohortes de la nouvelle vague d'immigration européenne déferlant sur la localité. Signe de leur importance au sein des

³²⁴ Rhode Island, Office of Commissioner of Industrial Statistics, *24th Annual Report... Op. cit.*, p.32.

³²⁵ *Ibid.*, pp.11-31.

³²⁶ Et nous ne pouvons compter l'histoire orale pour illustrer le phénomène comme l'espérait Lamarre, puisque les entrevues des années 1980-90 furent surtout menées auprès d'ex-ouvriers ayant habité dans les grands centres manufacturiers. J. Lamarre, *Op. cit.*, p.133.

minorités ethniques, les Polonais et les Italiens se dotèrent d'ailleurs respectivement d'une église en 1909 et 1921, formant chacun à leur tour une paroisse distincte. Leur récente arrivée contrastera avec l'établissement progressif des Canadiens français, notamment en ce qui a trait au marché du travail. Les travailleurs issus de ces communautés ethniques, contrairement aux francophones, étaient généralement relégués aux emplois requérant une qualification sommaire, car ils ne pouvaient compter autant qu'eux sur des amitiés et sur un réseau de parenté étendue développés au cours des dernières décennies. Par ailleurs, les allophones étaient majoritairement présents dans les emplois du secteur secondaire (à l'exception de quelques Portugais travaillant à la solde de fermiers américains), alors que les francophones étaient nombreux à occuper un emploi lié au secteur économique tertiaire, assurant des services à une communauté de plus en plus organisée.

Grâce à leurs différents réseaux professionnels et personnels qui leur assurait une certaine visibilité au sein de la paroisse canadienne-française, la petite-bourgeoisie marchande et professionnelle ainsi que la main-d'œuvre qualifiée composée d'hommes de métier formaient l'élite locale. Plutôt hétérogène tout comme la communauté elle-même, cette élite était impliquée dans diverses associations paroissiales et occupait même des charges publiques. En prenant en charge ces responsabilités, elle réaffirmait ainsi sa nouvelle identité franco-américaine, plus marquée qu'au XIX^e siècle.

À l'écart de ces notables œuvraient des hommes employés à l'atelier d'huîtres récemment construit près des berges, tandis que d'autres profitaient de l'industrie

ferroviaire en plein essor au début du siècle. Ces domaines absents des données recueillies par Lamarre offraient de nouvelles opportunités saisies par plusieurs Canadiens français. En même temps, ils illustraient aisément l'évolution économique importante de la municipalité et de la communauté. Notre prédécesseur avait naturellement prédit à partir de ses statistiques que l'avenir des travailleurs canadiens-français résidait plutôt dans la fonderie et la briqueterie. Ce pronostic s'avéra plus ou moins exact, puisqu'il ne tenait pas compte des avancées technologiques et de la situation socio-économique du début du siècle³²⁷.

Malgré l'apparition de ces industries récemment écloses, les travailleurs canadiens-français demeuraient majoritairement impliqués dans le secteur manufacturier du coton. Une expérience déjà acquise au Québec en lien avec la transformation du textile, la possibilité de socialiser au sein de l'usine et d'occuper des postes relativement bien rémunérés pouvaient représenter quelques attraits pour des ouvriers en quête de travail. À la différence de l'époque étudiée par Lamarre toutefois, la *Warren Mfg. Co.* et la *Cutler Mfg. Co.* devaient se partager la force de travail avec sa concurrente, la *Parker Mill N° 2*. Les sources dont nous disposons ne nous permirent pas de vérifier lesquelles de ces usines employait davantage d'ouvriers canadiens-français. Établies depuis longtemps au sein de la localité, les deux premières filatures embauchaient des travailleurs depuis deux ou trois générations. Néanmoins, la troisième offrait et avait offert assez de postes pour modifier promptement le quadrilatère initial du P'tit Canada, une section entière s'étendant à l'est de la ville.

³²⁷ *Ibid.*, p.135.

Faute de renseignements précis, nous avons étudié les employés des trois manufactures comme s'ils appartenaient à un tout. Certains nous le reprocheront. D'autres comprendront que cette décision, loin de découler d'un manque de rigueur, était la plus apte à fournir un portrait indicatif de la situation ouvrière (qui ne constitue qu'une partie de cette étude), sans pour autant nous lancer dans des recherches beaucoup trop poussées pour le contexte dans lequel nous évoluons. Notre méthodologie nous a ainsi permis de constater que la filature, aussi populaire en 1910 qu'elle ne l'avait été en 1888 et en 1895, était bel et bien divisée selon l'appartenance ethnique et selon le sexe. Les Canadiens français dominaient la salle de filage, tandis que les hommes occupaient généralement les emplois les plus rémunérateurs. À l'instar du mythe américain du *melting pot*, la salle de tissage, où s'y côtoyaient hommes et femmes, s'est avérée multiculturelle.

Suivant l'exemple de leurs collègues masculins, les travailleuses canadiennes-françaises œuvraient majoritairement à la filature, puisque, pour elles, les opportunités d'emploi pouvaient se compter sur les doigts de la main. Outre les ouvrières employées à la manufacture de mouchoirs, celles qui ne fréquentaient pas l'usine quotidiennement étaient souvent domestiques, couturières autonomes ou encore des cols blancs impliquées dans le commerce familial. La valorisation du rôle de la mère au foyer et des qualités maternelles n'était certainement pas étrangère à cette limitation, mais encore faudrait-il en évaluer la portée.

Quelques rares épouses occupaient un emploi. Nos recherches ont d'ailleurs permis de constater que, pour paraphraser un contemporain observant les filles de Lowell, le « gain, et non le pain » semblait être la principale motivation de ces femmes, prêtes à quitter et à reprendre temporairement leur emploi en fonction des aléas de la vie. En d'autres mots, le fait d'aller travailler seulement de façon ponctuelle et à différents stades de la vie révèle une certaine prospérité au sein du ménage.

Cette hypothèse est valable du moins pour définir la situation des mères ayant des enfants au travail, qui ramenaient à la maison les principaux salaires d'appoint. Travaillant dans les mêmes industries mais occupant parfois des postes requérant moins de qualifications, ces jeunes reproduisaient bien souvent la situation socio-économique de leurs parents. Le baptême du travail salarié signifiait pourtant pour plusieurs l'impossibilité de poursuivre des études supérieures, un sacrifice vécu différemment selon le sexe. Les valeurs de dur labeur généralement véhiculées par la société canadienne-française influençaient d'ailleurs partiellement les phénomènes liés au travail juvénile et au « décrochage scolaire », si on nous permet cet anachronisme. Il reste maintenant à savoir si ces jeunes travailleurs et travailleuses partageaient un meilleur sort que celui de leurs compatriotes de la période antérieure à 1895, ce qui nous renseignerait par la même occasion sur les habitudes et la qualité de vie des familles immigrantes francophones.

Malgré l'insistance avec laquelle nous avons souligné l'apport du travail salarié à l'économie familiale, nous espérons ne pas avoir minimisé l'importance du travail

domestique. Loin d'être un état réducteur, demeurer à la maison en tant que femme au foyer encourageait la production. Mais au-delà de la préparation des plats et de l'entretien ménager, la division sexuelle des tâches selon les mentalités de l'époque incitait les jeunes filles à reprendre les rênes de la maison à la mort de la mère ou à retarder leur mariage pour veiller sur un parent veuf. Les sources orales nous ont donc permis de mesurer davantage l'ampleur des responsabilités attribuées aux femmes, peu importe leur statut civil.

Les postes occupés par les ouvriers, la multiplication des petits commerces et le nombre important d'épouses au foyer nous amène à croire en une amélioration relative des conditions de vie des paroissiens de Warren. Ceci dit, l'évolution en 15 ans de la petite communauté ne fut pas drastique. Cette stabilité est relativement surprenante, considérant le fait que la localité, déjà touchée par une crise économique en 1893, a vu son fleuron économique partir en fumée deux ans plus tard. Si quelques-uns ont quitté la paroisse à la recherche d'un travail, plusieurs sont restés ou sont revenus une fois la situation réglée, signe à la fois d'un établissement durable de la part de membres formant le noyau dur et d'une économie en reprise favorisant celui de leurs compatriotes. Cette ère prospère sera brièvement prolongée par l'économie de guerre, mise en branle quelques années plus tard. Le rapport du *Commissioner of Labor* daté de 1919 faisait déjà mention de ces salaires évalués à la hausse en quelques années seulement³²⁸.

³²⁸ À titre d'exemple, le salaire hebdomadaire moyen des charpentiers était passé de 19,33\$ à 34,01\$, celui des électriciens, de 19,25\$ à 32,45\$, celui des commis masculins à l'épicerie, de 14,00\$ à 23,00\$. La hausse est d'autant plus visible à la filature, où les réparateurs de métiers à tisser gagnaient en 1919 40,95\$ plutôt que 14,50\$ en 1915, les fileurs spécialisés, 28,05\$ et non plus 19,43\$, tandis que les tréfileuses recevaient 29,39\$, contrairement à 9,61\$ en 1915. Rhode Island Department of Labor, *Op. cit.*, pp.88-100.

Le véritable choc au sein de la paroisse eut lieu dans les années 1920 et 1930, lors de la fermeture définitive de la *Warren Mfg. Co.*, de la *Parker Mill N°2* et de la *Cutler Mfg. Co.*, qui ne réussirent plus à concurrencer les coûts de production offerts dans le Sud des États-Unis. Cette situation sera aggravée par la fermeture progressive des frontières canado-américaines, toujours pendant la Crise, où une série de lois restrictives décourageait l'immigration de potentiels chômeurs. Par la même occasion, la frontière se matérialisait davantage, elle qui n'avait longtemps représenté qu'une ligne géopolitique aléatoire aux yeux d'immigrants qui la franchissaient jusqu'alors naturellement³²⁹. La Nouvelle-Angleterre n'apparaissait plus comme étant la solution aux maux vécus en sol québécois, n'offrant plus la promesse de trouver un emploi stable et payant. « There was obviously a “push” from a Quebec suffering from the Depression », résumera l'historien Richard S. Sorrell, « however the United States offered no “pull”³³⁰ ». Des études futures consacrées à cette période de conjoncture économique difficile permettraient de valider si ce phénomène était bien perceptible à Warren, ce qui renforcerait par la même occasion l'idée que la localité était véritablement un microcosme.

Le tarissement de l'immigration depuis 1928 aurait eu également comme effet de menacer le fait français et catholique dans la localité. En l'absence de nouvelles recrues québécoises pour revivifier la culture canadienne-française, on pouvait craindre que les Francos de la paroisse Saint-Jean-Baptiste soient de plus en plus nombreux à se faire prendre « dans l'engrenage de l'américanisme ». C'est du moins ce que croyait en 1952 le docteur Forget, lorsqu'il déplorait le vieillissement de la population canadienne-

³²⁹ Bruno Ramirez. *La Ruée vers le Sud*, *Op. cit.*, pp.63 et 241.

³³⁰ Richard S. Sorrell, *The Sentinelle Affair (1924-1929) and Militant Survivance. The Franco-American Experience in Woonsocket, R.I.*, Ph.D., New York State University, Buffalo, 1975, p.66.

française, craignant que les quelques jeunes restants ne puissent reprendre le flambeau³³¹. Si la paroisse a connu une hausse démographique importante au cours de la première moitié du XX^e siècle, passant de 199 à 609 familles entre 1888 et 1950, les célibataires âgés de 20 à 30 ans ne s'y firent pas plus nombreux³³². Dans le même souffle, le biographe rappelait non sans amertume le péril que constituaient les mariages mixtes. Bien que ce « fléau » était répandu à travers la Nouvelle-Angleterre, ses répercussions semblaient plus graves encore à Warren qui souffrait de son isolement et de sa petitesse³³³.

Le cri du cœur du docteur, même s'il demeurait empreint de l'idéologie de la survivance, n'était pas totalement infondé. La paroisse Saint-Jean-Baptiste comptait en 1950 près de 2270 fidèles, un nombre si légèrement supérieur à celui de 1910 qu'il est impossible de la qualifier de florissante³³⁴. Ce même plaidoyer témoigne d'une inquiétude face à un établissement apparaissant comme étant trop réussi des Canadiens français dans ce petit coin reculé de la Nouvelle-Angleterre. N'en déplaise au biographe, cette évolution n'était peut-être simplement que le résultat d'une acclimatation positive et nécessaire à cet environnement industriel devenu familier par la force des choses.

Le travail de recherche portant sur la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren est loin d'être fini. Outre les quelques pistes de réflexion déjà énoncées, des recherches

³³¹ Ulysse Forget. *La paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren, Op. cit.*, p.125.

³³² *Ibid.*, p.114.

³³³ *Ibid.*, p.113.

³³⁴ *Ibid.*, p.125.

consacrées aux deux principales filatures de la ville seraient elles aussi bienvenues. Elles permettraient de cerner encore plus précisément les relations industrielles en milieu manufacturier. Les archives de la *Warren Mfg Co.* datées des années 1847 à 1895 furent détruites par les flammes qui ont ravagé l'usine, mais celles des années postérieures seraient en bon état. Délaissant l'angle de l'histoire ouvrière, une autre étude pourrait se consacrer à l'évolution ou à la diversité du discours de la petite-bourgeoisie marchande et professionnelle de la localité en analysant quelques parutions de la *Warren and Barrington Gazette*. Cela permettrait d'approfondir la thèse de l'hétérogénéité de l'élite locale. Enfin, si les sources disponibles le permettent, il serait intéressant de comparer la situation vécue par les Canadiens français de Warren avec celle de leurs compatriotes contemporains des petits villages voisins de Barrington, de Newport ou de Bristol, afin de bien juger jusqu'à quel point Warren s'avérait représentative de l'environnement industriel du Rhode Island.

Quoi qu'il en soit, notre étude aurait été impossible à réaliser sans le travail colossal de défrichage effectué par Jean Lamarre. Il a grandement contribué à faire connaître une communauté canadienne-française trop souvent passée sous silence dans les différents travaux, et nous avons humblement marché dans ses pas en souhaitant approfondir nos connaissances sur l'évolution de celle-ci. Il a levé le voile sur le phénomène de migration et sur les origines des premiers paroissiens la composant, et nous avons cherché à évaluer le degré d'implantation de ces derniers dans leur nouvel environnement. Il a brossé un portrait socio-économique de la population canadienne-française en tenant compte du genre et de l'âge, et nous nous sommes attardés sur les

relations de pouvoir au sein de la maisonnée. Deux époques étudiées, différents thèmes abordés, une seule communauté. Et c'est à partir de ces études microhistoriques que nous sommes enclins à connaître davantage le processus d'établissement, les conditions socio-économiques et les habitudes de vie des familles canadiennes-françaises ayant fait le choix d'immigrer sur la côte-est américaine.

Une histoire de paroisse, c'est un peu comme une pierre isolée, perdue dans les murs ou le clocher d'une église, qui sait pourtant que, de ces humbles matériaux travaillés avec patience et amour, se bâtit, un de ces jours, ce que l'on appelle la grande histoire d'un peuple³³⁵.

Lionel Groulx, ptre

³³⁵ Lionel Groulx, préface dans U. Forget, *Op. cit.*, p.9.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Recensement paroissial de la paroisse St-Jean-Baptiste de Warren, Rhode Island, effectué par le curé Bernard, 1888 et 1895.

Thirteenth Census of the United States, 1910, Manuscript Schedules, Warren, R. I., bobine T624H, microfilm n°. 1436.

Publications gouvernementales

Advance Sheets of the 1905 Rhode Island State Census, Part 4 of the Annual Report for 1906, Providence, E. L. Freeman Company, State Printers, Bulletin I, 456 pages.

Thirteenth Census of the United States, 1910, Washington, Government Printing Office, 1913, 410 pages.

Rhode Island Department of Labor. *Report of the Commissioner of Labor made to the General Assembly*, Providence, The Oxford Press, 1916-1919, 287 pages.

Rhode Island, Office of Commissioner of Industrial Statistics. *24th Annual Report of the Commissioner of Industrial Statistics, made to the General Assembly*, Providence (R.I.), E.L. Freeman & Son, State Printers, 1910, 409 pages.

Rhode Island, Office of Commissioner of Industrial Statistics. *25th Annual Report of the Commissioner of Industrial Statistics, made to the General Assembly*, Providence (R.I.), E.L. Freeman & Son, State Printers, 1911, 212 pages.

Rhode Island Historical Preservation Commission. *Warren, Rhode Island*, Statewide Preservation Report B-W-1, April 1975, 61 pages.

Journaux

The Warren and Barrington Gazette, parutions du 29 janvier 1909 au 27 janvier 1911.

Photographies

Hine, Lewis W. *Boys Going to Work in Warren Mfg. Co. Plenty of youngsters here*, 10 juin 1909, Warren (R.I.), Library of Congress, LC-DIG-nclc-01811.

Hine, Lewis W. *Noon Hour*, 10 juin 1909, Parker Mill, Warren (R.I.), Library of Congress, LC-DIG-nclc-01812.

Monographies

Le Rapport Durham (trad. par Denis Bertrand et Albert Desbiens). Introduction et appareil didactique de Denis Bertrand et André Lavallée, Montréal, Les Éditions Sainte-Marie, 1969, 156 pages.

Bilodeau, Georges-Marie (Rév.). *Pour rester au pays. Étude sur l'émigration des Canadiens français aux États-Unis. Causes. Remèdes*, Québec, L'Action Sociale Ltée, 1926, 168 pages.

Blewett, Mary H. *The Last Generation. Work and Life in the Textile Mills of Lowell, Massachusetts, 1910-1960*, University of Massachusetts Press, 1990, 330 pages.

Bradbury, Bettina. *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidiennes pendant la phase d'industrialisation*, Montréal, Boréal, 1995, 368 pages.

Brennan, Joseph. *Social Conditions in Industrial Rhode Island, 1820-1860*, Washington, D.C., The Catholic University of America, 1940, 181 pages.

Bonnier, Marie-Louise. *Début de la colonie franco-américaine de Woonsocket, Rhode Island*, 2^e éd., Éditions du 45^e parallèle Nord Inc., Montréal – Manchester, N.H., 1981, 342 pages.

Bouvier, Leon et Inge B. Corless. *An Ethnic Profile of the State of Rhode Island*, Kingston, University of Rhode Island, 1968, 68 pages.

Coleman, Peter J. *The Transformation of Rhode Island, 1790-1860*, Providence, Brown University Press, 1963, 314 pages.

Cumbler, John T. *Working-Class Community in an Industrial America. Work, Leisure and Struggle in Two Industrial Cities (1880-1930)*, Wesport, Greenwood Press, 1979, 283 pages.

D'Amours, Joseph Arthur. *Saint-Mathieu de Central Falls. Une paroisse de langue française aux États-Unis*, Québec, L'Action sociale Ltée, 1917, 124 pages.

Doty, C. Stewart. *The First Franco-Americans. New England Life Histories From the Federal Writer's Project, 1938-1939*, The University of Maine at Orono Press, Orono, Maine, 1985, 163 pages.

Forget, Ulysse. *La paroisse Saint-Jean-Baptiste de Warren, État du Rhode Island (1877-1952)*, préface du chanoine Lionel Groulx, Montréal, Imprimerie Populaire Ltée, 1952, 395 pages.

Gabaccia, Donna. *From the Other Side. Women, Gender and Immigrant Life in the U.S., 1820-1990*, Bloomington, Indiana University Press, 1994, 192 pages.

Gabaccia, Donna et Franca Iacovetta (dir.). *Women, Gender and Transnational Lives. Italian Workers of the World*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, 433 pages.

Gatineau, Félix. *Histoire des Franco-Américains de Southbridge, Massachusetts, Framingham (Mass.)*, Lakeview Press, 1919, 253 pages.

Gerstle, Gary. *Working-Class Americanism. The Politics of Labor in a Textile City, 1914-1960*, New York, Cambridge University Press, 1989, 356 pages.

Hall, J. D. *Biographical History of Manufacturers and Business Men of Rhode Island*, Providence, J. D. Hall and Co., 1901, 432 pages.

Hardy, René et Normand Séguin. *Forêt et société en Mauricie*, Montréal, Boréal Express, 1984, 222 pages.

Hareven, Tamara K. *Family Time and Industrial Time. The Relationship Between the Family and Work in a New England Industrial Community*, Cambridge, Cambridge University Press, New York, 1982, 474 pages.

Hareven, Tamara K. et Richard Langenbach. *Amoskeag. Life and Work in an American Factory in New England*, London, Methuen & Co. Ltd., 1979, 395 pages.

Hansen, Marcus L. et John B. Brebner. *The Mingling of the Canadian and American Peoples*, New Haven, Yale University Press, 1940, 274 pages.

Hendrickson, Dyke. *Quiet Presence. Dramatic First-Person Accounts – The True Stories of Franco-Americans in New England*, Guy Gannett Publishing Co., Portland, 1980, 266 pages.

Lamphere, Louise. *From Working Daughters to Working Mothers. Immigrant Women in a New England Industrial Community*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1987, 390 pages.

Lavoie, Yolande. *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930, mesure du phénomène*, Montréal, PUM, 1972, 87 pages

Lavoie, Yolande. *L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1979, 57 pages.

Magnan, D.-M.-A. *Notre-Dame-de-Lourdes de Fall River, Mass.*, Québec, Imprimerie Le Soleil Ltée, 1925, 248 pages.

Peck, Henry J. *200th Anniversary of Warren, Rhode Island. Historical Sketches*, Warren, The Town, 1947, 111 pages.

Ramirez, Bruno. *Par monts et par vaux. Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique, 1860-1914*, Montréal, Boréal, 1991, 205 pages.

Ramirez, Bruno. *La Ruée vers le Sud. Migrations du Canada vers les Etats-Unis, 1840-1930*, trad. de l'anglais par Pierrot Lambert, Montréal, Boréal, 2003, 276 pages.

Rouillard, Jacques. *Les travailleurs du coton au Québec, 1900-1915*, Québec, PUL, 1974, 152 pages.

Rouillard, Jacques. *Ah! les États. Les travailleurs canadiens-français dans l'industrie textile de la Nouvelle-Angleterre d'après le témoignage des derniers migrants*, Montréal, Boréal Express, 1985, 155 pages.

Séguin, Normand. *La conquête du sol au 19^e siècle*, Montréal, Boréal Express, 1977, 295 pages.

Stone, Leroy O. *Urban Development in Canada*, Ottawa, Dominion Bureau of Statistics, 1967, 293 pages.

Takai, Yukari. *Gendered Passages. French-Canadian Migration to Lowell, Massachusetts, 1900-1920*, New York, Peter Lang, 251 pages.

Walkowitz, Daniel. *Worker City, Company Town. Iron and Cotton Worker Protest in Troy and Cohoes*, New York, 1855-1884, Chicago, University of Illinois Press, 1978, 292 pages.

Ware, Caroline. *The Early New England Cotton Manufacture. A Study in Industrial Beginnings*, Boston and New York, Houghton Mifflin Co.; The Riverside Press Cambridge, 1931, 349 pages.

Ouvrages généraux

Brault, Gerard J. *The French Canadian Heritage in New England*, University Press of New England ; McGill-Queen's University Press, Hanover : Kingston ; Montréal, 1986, 282 pages.

Courville, Serge et Normand Séguin. *Le monde rural québécois au XIX^e siècle*, Ottawa, Société historique du Canada, borchure no. 47, 1989, 32 pages.

Chartier, Armand. *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*, Sillery, Septentrion, 1991, 436 pages.

Desrosiers, Adélarde et Pierre Auguste Fournet. *La race française en Amérique*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1911, 293 pages.

Goulet, Alexandre. *Une Nouvelle-France en Nouvelle-Angleterre*, Paris, Librairie de jurisprudence ancienne et moderne, 1934, 158 pages.

Hamon, Édouard. *Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre*, Québec, N. S. Hardy, 1891, 483 pages.

Linteau, Paul-André, René Durocher et Jean-Claude Robert. *Histoire du Québec contemporain, Tome 1. De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, 1989, 758 pages.

Magnan, D.-M.-A. *Histoire de la race française aux États-Unis*, Paris, Charles Amat, 1913, 386 pages.

Roby, Yves. *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*, Sillery, Septentrion, 1990, 434 pages.

Roby, Yves. *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, rêves et réalités*, Sillery, Septentrion, 2001, 526 pages.

Roby, Yves. *Histoire d'un rêve brisé? Les Canadiens français aux États-Unis*, Sillery, Septentrion, 2007, 148 pages.

Rumilly, Robert. *Histoire des Franco-Américains*, Montréal, Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, 1958, 552 pages.

Weil, François. *Les Franco-Américains*, Tours, Belin, 1989, 251 pages.

Articles

Barkan, Elliott Robert. « French Canadians », dans Stephan Thernstrom (dir.). *Harvard Encyclopedia of Ethnic Groups*, Cambridge, Harvard University Press, 1980, pp.388-401.

Bouchard, Gérard. « Les systèmes de transmission des avoirs familiaux et le cycle de la société rurale au Québec, du XVII^e au XX^e siècle », dans *Histoire sociale/Social History*, vol. 16, no. 31, pp.35-60.

Bouchard, Gérard, Christian Pouyez et Raymond Roy. « Le classement des professions par secteurs d'activité : Aperçu critique et présentation d'une nouvelle grille », dans *L'Actualité économique*, vol. 55, no. 4, 1979, pp.601-605.

Courville, Serge, Jean-Claude Robert et Normand Séguin. « Population et espace rural au Bas-Canada : l'exemple de l'axe laurentien dans la première moitié du XIX^e siècle », dans *RHAF*, vol. 44, no. 2, pp.243-262.

Courville, Serge, Jean-Claude Robert et Normand Séguin. « La vallée du Saint-Laurent à l'époque du rapport Durham : économie et société », dans *Revue d'études canadiennes/Journal of Canadian Studies*, vol. 25, no. 1, pp.78-95.

Durand, L.-D. « La perte du capital humain : l'émigration aux États-Unis », dans *L'Action française*, vol. 11, no. 3, pp.130-140.

Frenette, Yves. « Macroscopie et microscopie d'un mouvement migratoire : les Canadiens français à Lewiston au XIX^e siècle », dans Yves Landry et *al. dir.*, *Les chemins de la migration en Belgique et au Québec, XVII^e siècle - XX^e siècle*, Belgique et Canada, Éditions Académia et MNH, 1995, pp.221-232.

Hareven, Tamara K. « Les grands thèmes de l'histoire de la famille aux États-Unis », (trad. par José E. Igartua), dans *RHAF*, vol.39, no. 2, automne 1985, pp.185-209.

Maisonneuve, Daniel. « Structure familiale et exode rural. Le cas de Saint-Damase, 1852-1861 », dans *Cahiers québécois de démographie*, vol. 14, no. 2, pp.231-240.

McInnis, Marvin. « La grande émigration canadienne : quelques réflexions exploratoires », dans *L'Actualité économique*, vol. 76, no. 1, pp.113-136.

Mott, Frank L. « Portrait of an American Mill Town. Demographic Response in Mid-nineteenth Century Warren, Rhode Island », dans *Population Studies*, vol. 26 (march 1972), pp. 147-157.

Otis, Yves. « Dépopulation rurale et structures socio-professionnelles dans trois localités rurales de la plaine de Montréal », dans Y. Landry et *al. dir.*, *Les chemins de la migration en Belgique et au Québec, XVII^e siècle - XX^e siècle*, Belgique et Canada, Éditions Académia et MNH, 1995, pp.123-141.

Paquet, Gilles. « L'émigration des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre, 1870-1920, prises de vues quantitatives », dans *Recherches sociographiques*, vol. 5, no. 3, 1964, pp.319-370.

Paquet, Gilles et Wayne R. Smith. « L'émigration des Canadiens français vers les États-Unis, 1780-1840 : problématique et coups de sonde », dans *L'Actualité économique*, vol. 59, no. 3, pp.423-455.

Paquin, Arsène. « Gardons les nôtres », dans *Le Terroir*, vol. 4, no. 9, pp.400-409.

Ramirez, Bruno. « French Canadian Immigrants in New England Cotton Industry. A Socioeconomic Profile », dans *Labour / Le Travail*, vol. 11, (printemps 1983), pp.125-142.

Ramirez, Bruno et Jean Lamarre. « Du Québec vers les États-Unis : l'étude des lieux d'origines », dans *RHAF*, vol. 38, no. 3, 1985, pp.409-422.

Sénécal, André. « La thèse messianique et les Franco-Américains », dans *RHAF*, vol. 34, no. 4, pp.557-567.

Weil, François. « L'historiographie des Franco-Américains, hier, aujourd'hui et demain », dans Dean Louder (dir.). *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, Sainte-Foy, PUL, 1991, pp. 277-280.

Mémoires et thèses

Anctil, Pierre. *Aspects of Class Ideology in a New England Ethnic Minority. The Franco-Americans of Woonsocket, Rhode Island (1865-1929)*, Ph. D. (Anthropology), New School for Social Research, 1980, 340 pages.

Bastien, Céline. *Les syndicats internationaux et les réformes scolaires au Québec (1900-1930)*, M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1997, 110 pages.

Early, Frances H. *French-Canadian Beginnings in an American Community, Lowell (Mass.), 1868-1886*, Ph. D. (History), Concordia University, 1979, 281 pages.

Doiron, Gerald Joseph. *The French Canadian Migration into Rhode Island*, M.A. (History), University of Rhode Island, 1959, 108 pages.

Jacmin, Sophie. *La représentation de la femme dans trois journaux franco-américains de la Nouvelle-Angleterre, 1900-1930*, M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1996, 172 pages.

Lamarre, Jean. *Étude d'une communauté franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre. Le cas de Warren, Rhode Island (1880-1895)*, M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1985, 147 pages.

Lamarre, Jean. *La migration des Canadiens français vers le Michigan, 1840-1914. Leur contribution au développement socioéconomique de la région*, Ph. D. (Histoire), Université de Montréal, 1995, 495 pages.

Sorrell, Richard S. *The Sentinelle Affair (1924-1929) and Militant Survivance. The Franco-American Experience in Woonsocket, R.I.*, Ph.D., New York State University, Buffalo, 1975, 484 pages.

Takai, Yukari. *Migration, Family and Gender. A Longitudinal Analysis of French-Canadian Immigrants in Lowell, Massachusetts, 1900-1920*, Ph. D. (Histoire), Université de Montréal, 1998, 332 pages.

Vicero, Ralph. *Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900. A Geographical Analysis*, Ph. D. (Geography), University of Wisconsin, 1968, 449 pages,

Violette, Brigitte. *Formation et développement d'une petite-bourgeoisie franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre, Fall River, Mass., 1870-1920*, Ph. D. (Histoire), Université de Montréal, 2001, 315 pages.

Œuvre littéraire

Hamon, Édouard. *Exil et Patrie, drame en 5 actes*, Montréal, J. Chapleau et Fils, 1882, 56 pages.

Cartes et atlas

Beers, D.G. *Atlas of the State of Rhode Island and Providence Plantations, from Actual Surveys and Official Records*, Philadelphia, D.G. Beers & Co., 1872, 135 pages.

Robert Haig Associates. *Map of Warren, Bristol County, Rhode Island (1992)*, Warren, 1992.

Walker, Mike. *SPV's Comprehensive Railroad Atlas of North America, New England and Maritime Canada*, Faversham, Steam Powered Pub., 1999, 76 pages.

Wright, Marion I. et Robert J. Sullivan. *The Rhode Island Atlas*, Providence, Rhode Island Publications Society, 1982, 239 pages.

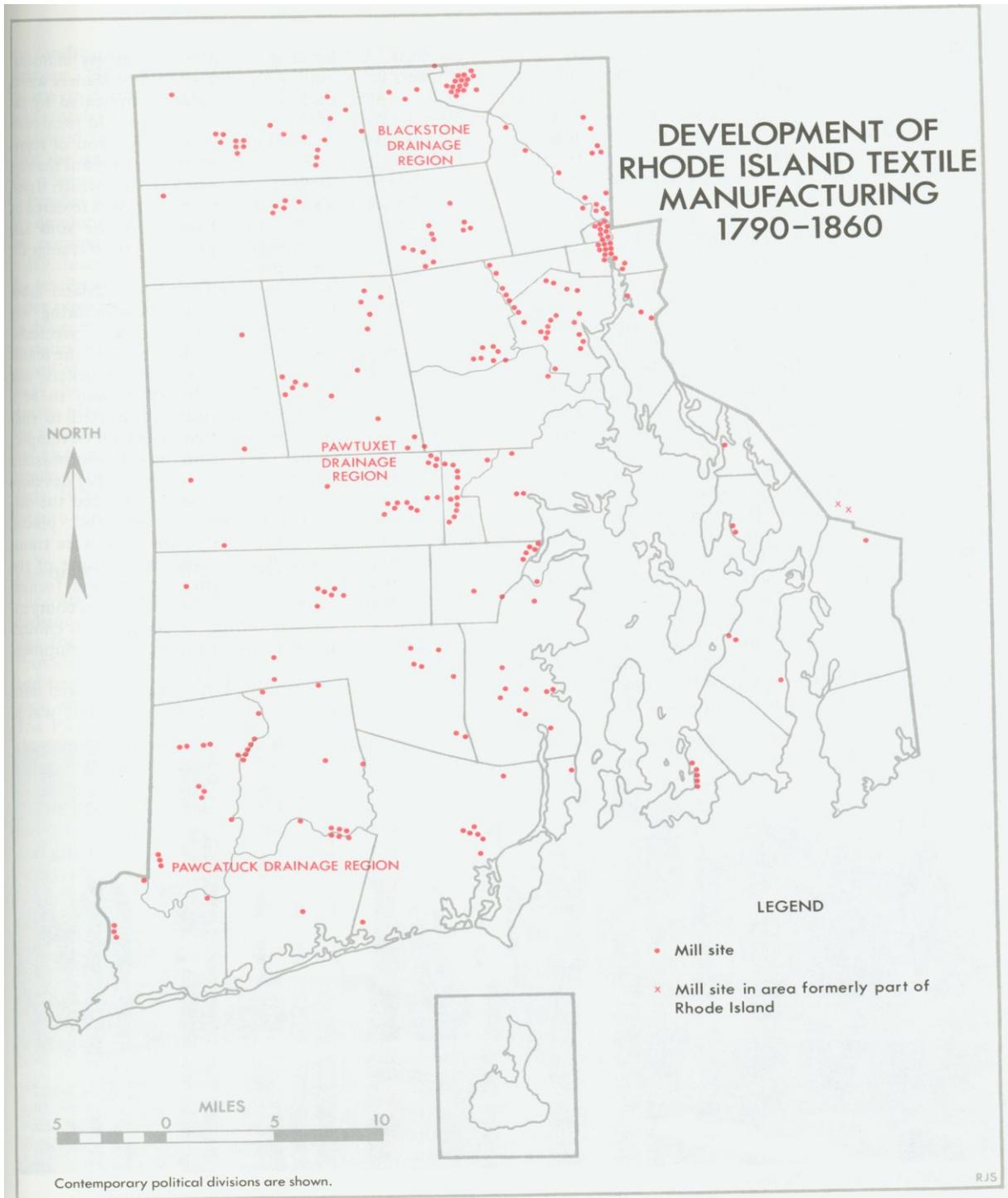
Sites Internet

Le grand dictionnaire terminologique, Office de la langue française du Québec, [En ligne], (page consultée le 9 novembre 2010),
Adresse URL : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index800_1.asp

Mason, Ken. « Barrington's History », dans *The Barrington Preservation History*, [En ligne], (page consultée le 4 octobre 2010),
Adresse URL: <http://www.barrpreservation.org/history.php>

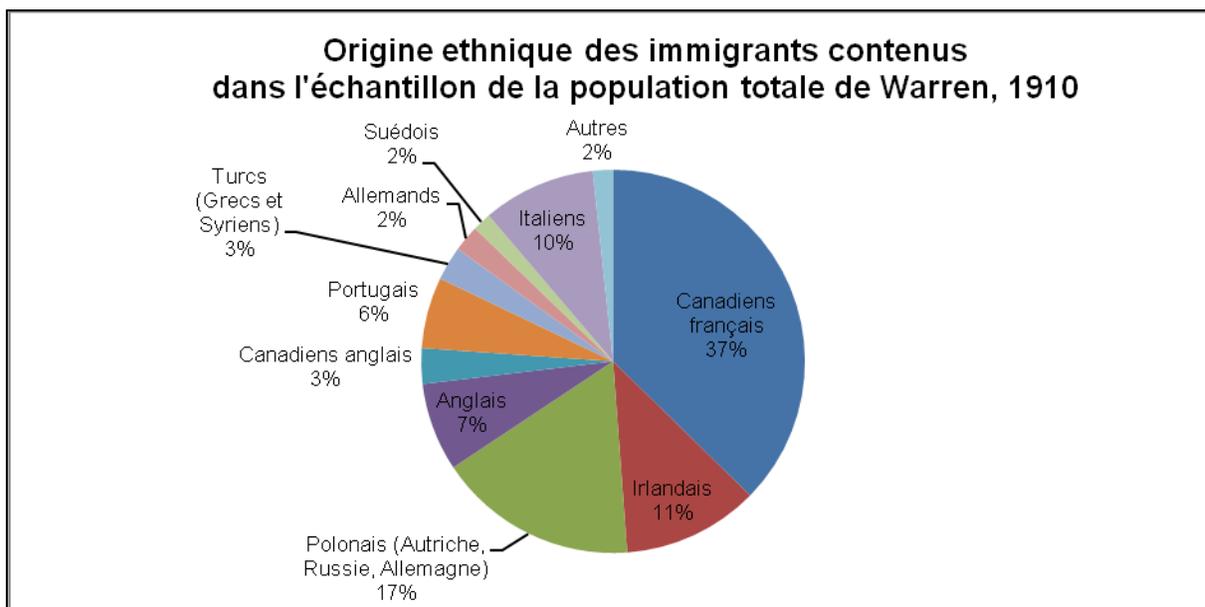
ANNEXE 1

Essor du secteur manufacturier au Rhode Island (1790-1860)

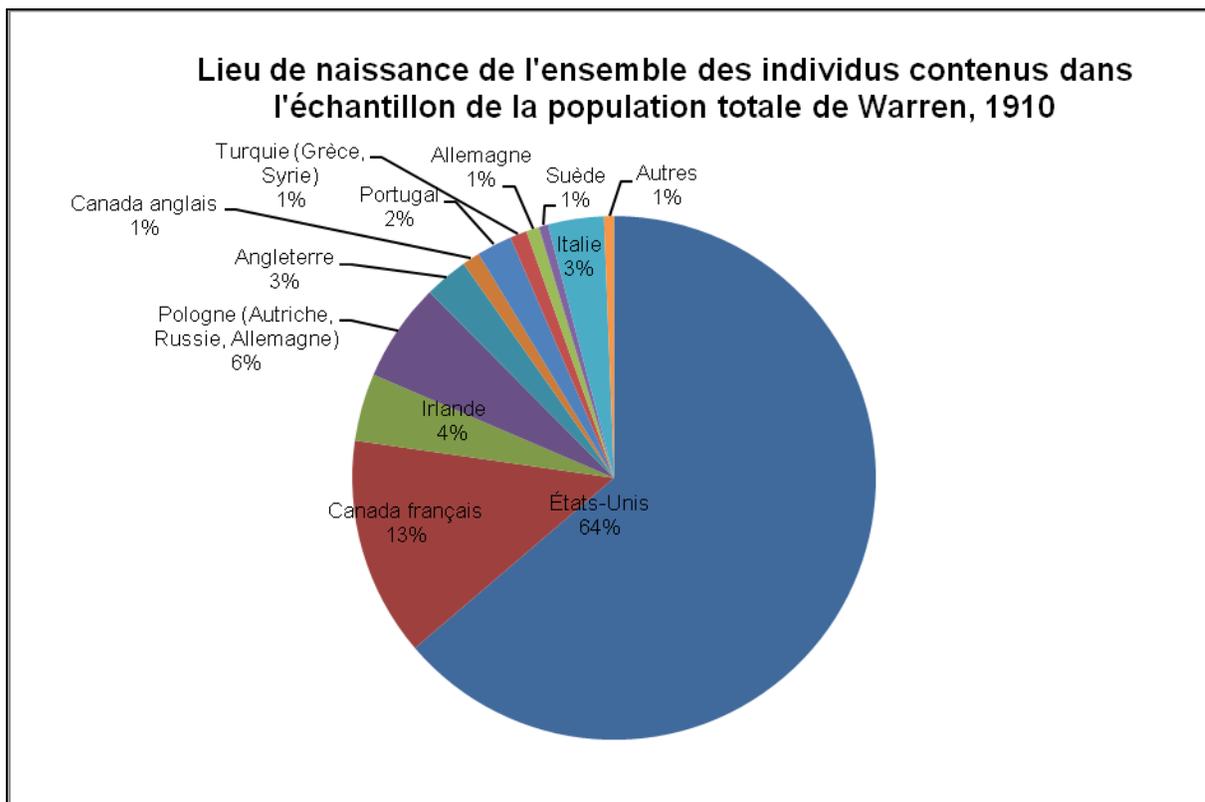


Source: Marion I. Wright et Robert J. Sullivan. *The Rhode Island Atlas*, Providence, Rhode Island Publications Society, 1982, p.183.

ANNEXE 4



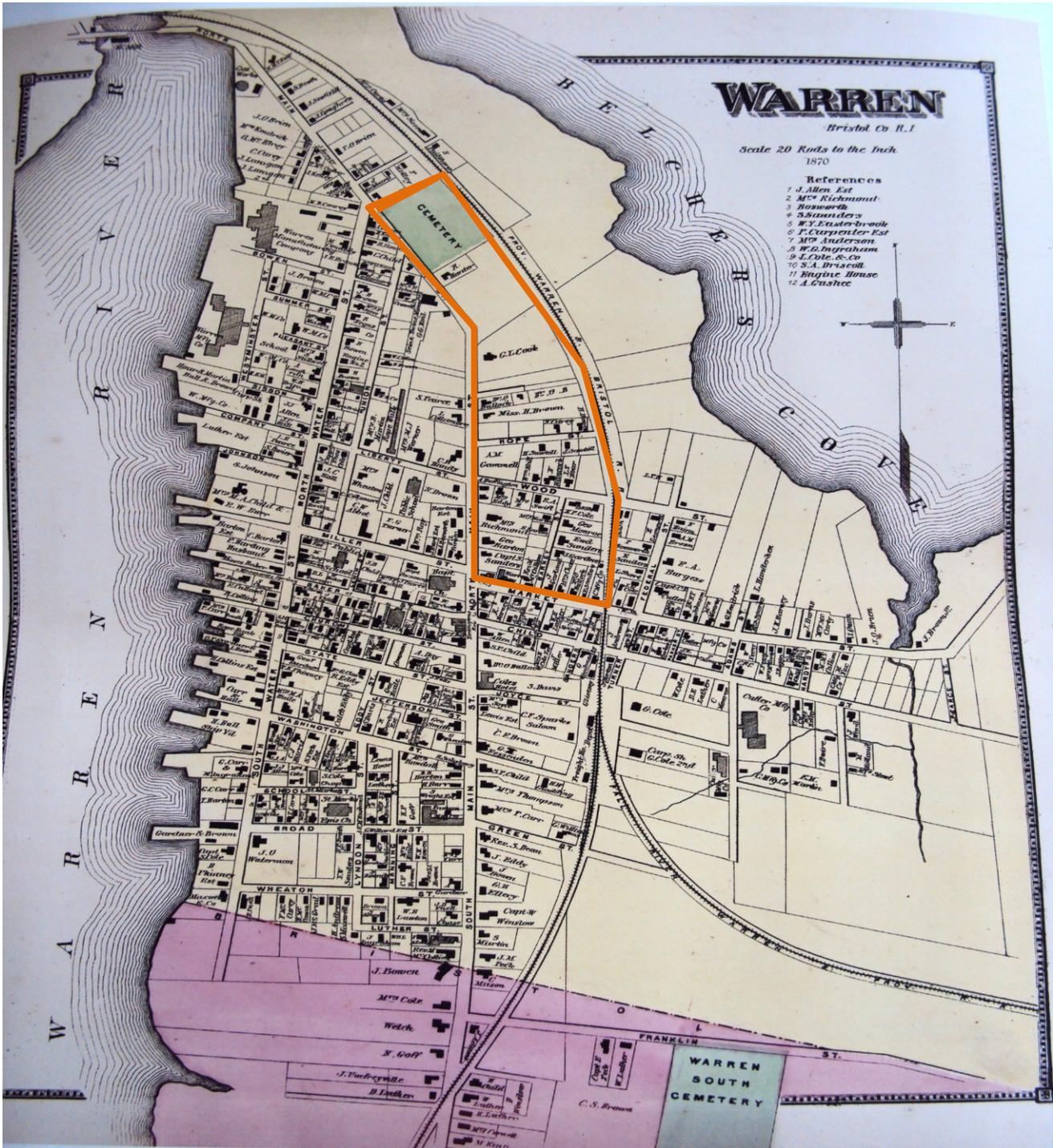
Source : Données calculées par l'auteure à partir de l'échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, Manuscript Schedules, Warren, R. I., bobine T624H, microfilm no. 1436. 2121 individus furent recensés.



Source : Données calculées par l'auteure à partir de l'échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, Manuscript Schedules, Warren, R. I., bobine T624H, microfilm no. 1436. 2121 individus furent recensés.

ANNEXE 5

Périmètre du P'tit Canada de Warren en 1877

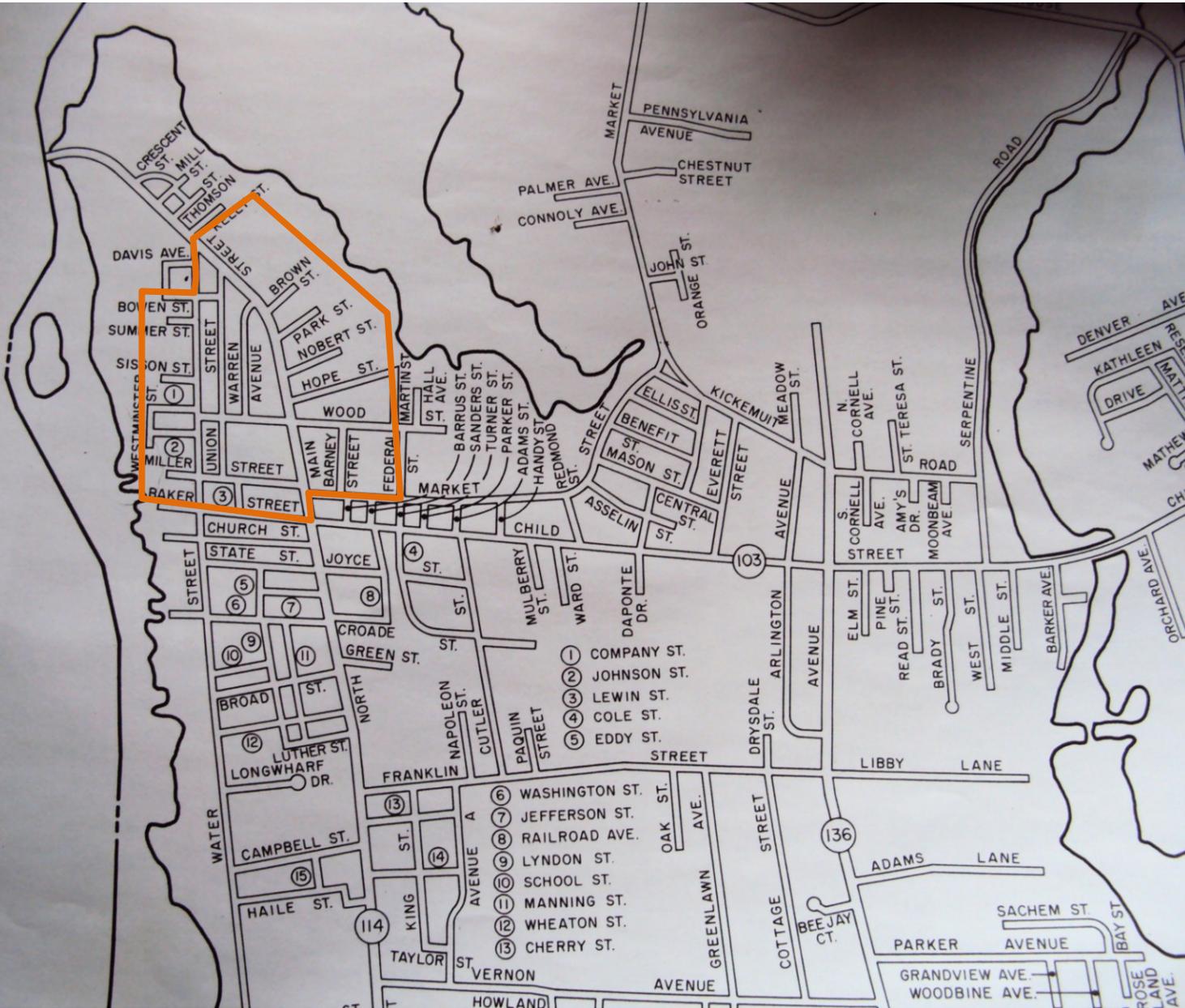


Source: D.G. Beers & Co. *Atlas of the State of Rhode Island and Providence Plantations, from Actual Surveys and Official Records*, Philadelphie, D.G. Beers, 1872.

Périmètre orangé: Frontières du P'tit Canada en 1877 telles qu'établies par J. Lamarre, *Op. cit.*, p.86.

ANNEXE 6

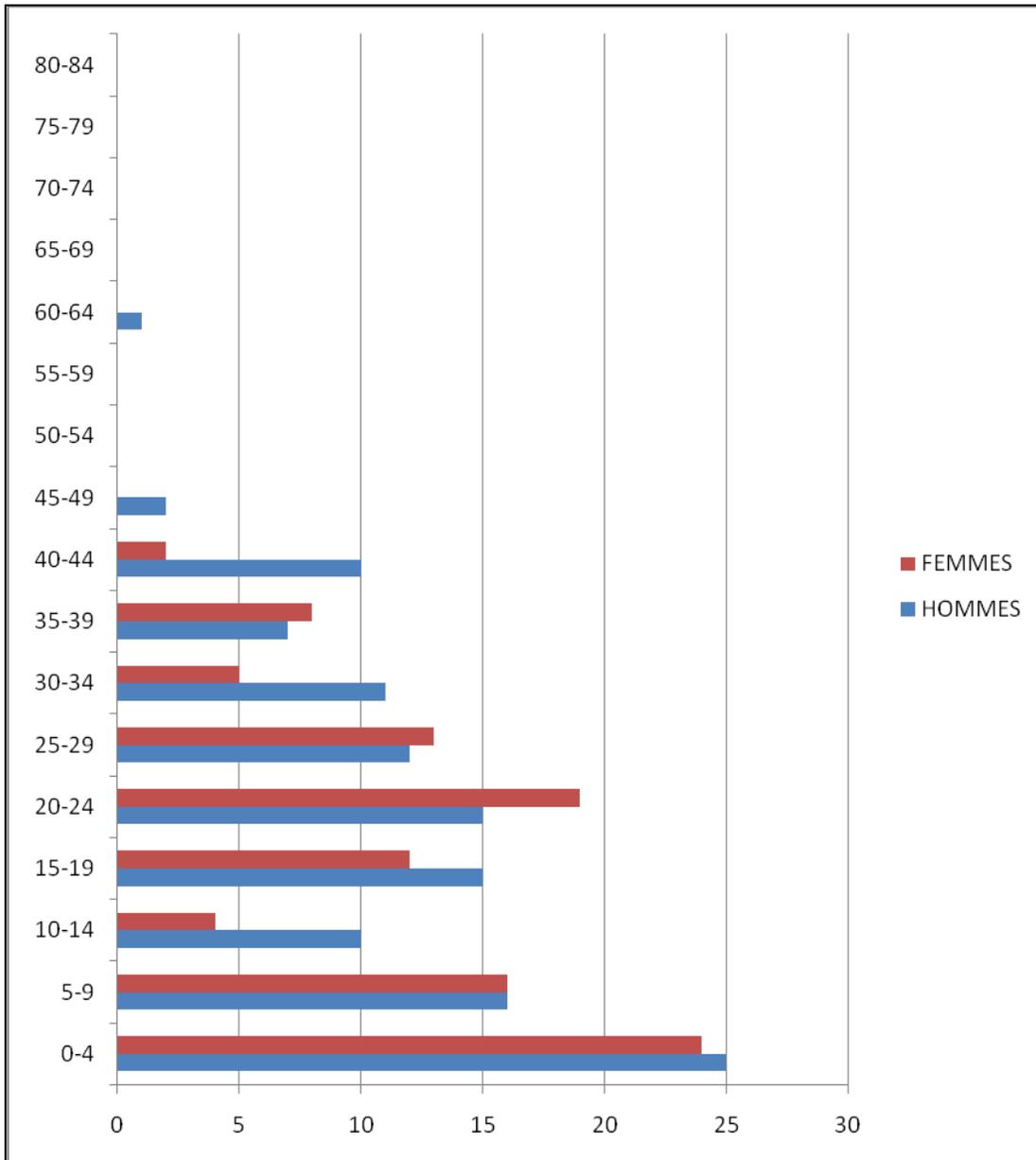
Périmètre du cœur du P'tit Canada de Warren en 1910



Source: Robert Haig Associates. *Map of Warren, Bristol County, Rhode Island* (1992), Warren, 1992. Détail de la carte. Périmètre orange: Frontières du P'tit Canada en 1910 telles qu'établies par l'auteur.

ANNEXE 7

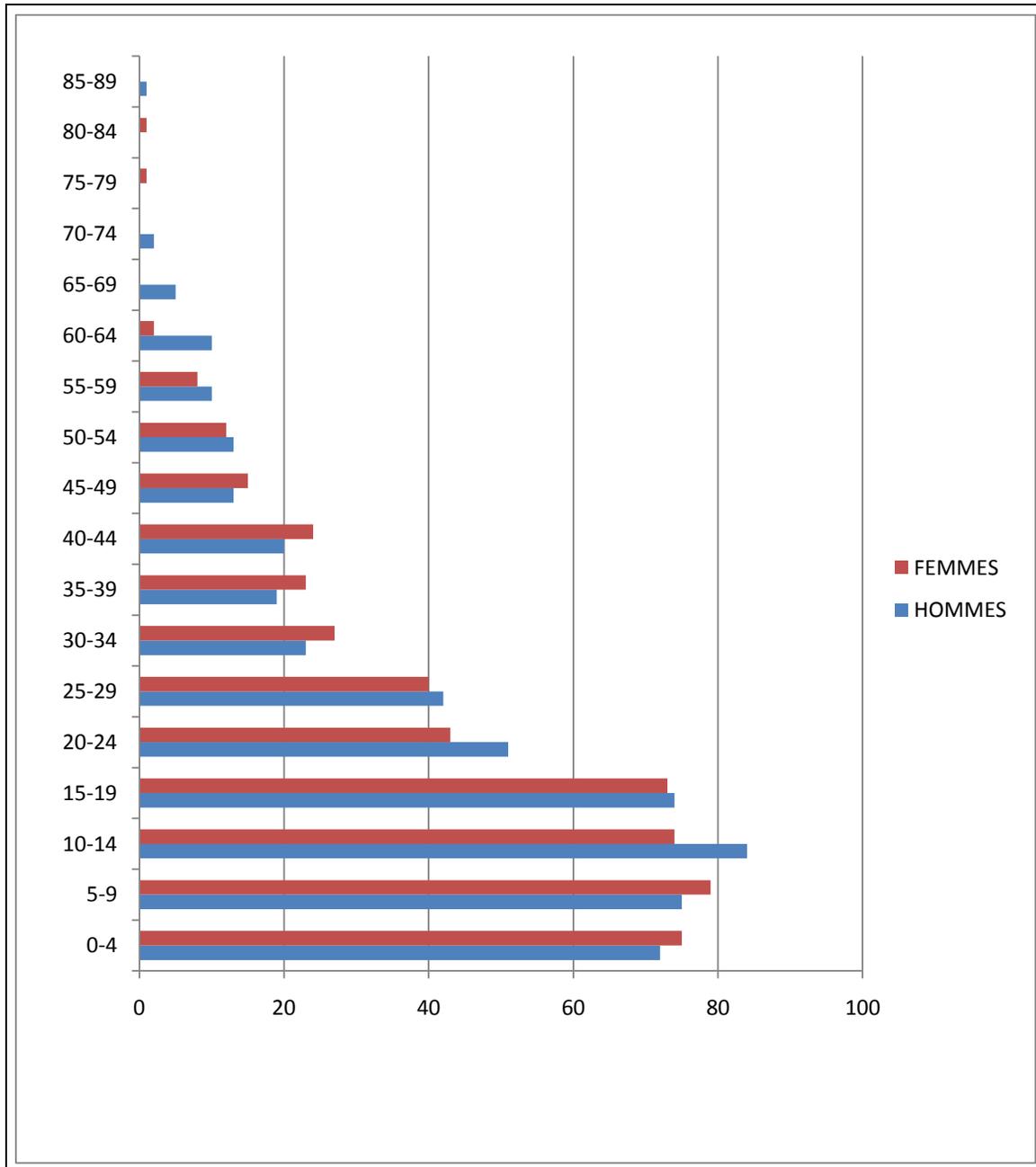
Âge de la population polonaise contenue dans l'échantillon de la population totale de Warren, 1910



Source : Données calculées par l'auteure à partir de l'échantillon tiré du *Thirteenth Census of the United States*, 1910, Manuscript Schedules, Warren, R. I., bobine T624H, microfilm no. 1436.

ANNEXE 8

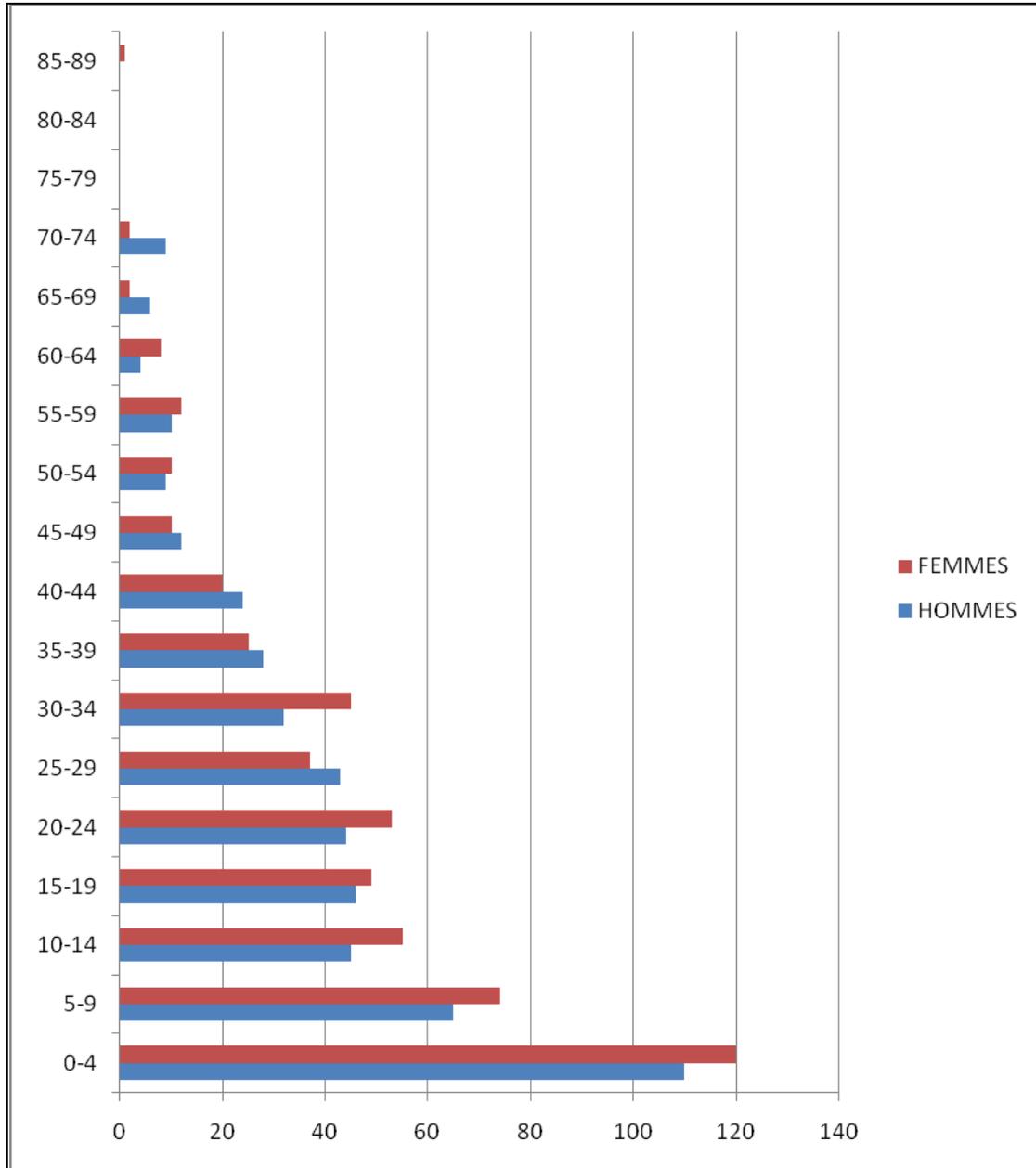
Âge de la population canadienne-française de Warren, 1888



Source : Jean Lamarre. *Étude d'une communauté canadienne-française de la Nouvelle-Angleterre. Le cas de Warren, Rhode Island (1880-1895)*, M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1985, p.137.

ANNEXE 9

Âge de la population canadienne-française de Warren, 1895



Source : Jean Lamarre. *Étude d'une communauté canadienne-française de la Nouvelle-Angleterre. Le cas de Warren, Rhode Island (1880-1895)*, M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1985, p.138.

ANNEXE 10

Noon Hour (1909)



Source : Lewis W. Hine *Noon Hour*, 10 juin 1909, Parker Mill, Warren (R.I.), Library of Congress, LC-DIG-nclc-01812.

ANNEXE 11

Boys Going to Work in Warren Mfg. Co. (1909)



Source: Lewis W. Hine. *Boys Going to Work in Warren Mfg. Co. Plenty of youngsters here*, 10 juin 1909, Warren (R.I.), Library of Congress, LC-DIG-nclc-01811.